This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

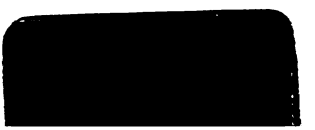
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
7.9



OEUVRE

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈM

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

848
V.94
1791
V.98
Buhr

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe

LETTRES

Fren
2-15-89

DE

M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1765 — 1771.

1792.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 3 de janvier.

JE ne vous le diſſimule point, mon cher maître; —— vous me comblez de ſatisfaction par tout ce que 1765.
vous me dites de mon ouvrage. Je le recommande à votre protection, et je crois qu'en effet il pourra être utile à la cauſe commune, et que *la ſuperſtition*, avec toutes les révérences que je fais ſemblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous aſſez loin de Paris, pour lui donner des coups de bâton, aſſurément ce ſerait *de tout mon cœur*, *de tout mon eſprit et de toutes mes forces*, comme on prétend qu'il faut aimer DIEU; mais je ne ſuis poſté que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon de *la liberté grande*, et il me ſemble que je ne m'en ſuis pas mal acquitté. Puiſque vous voulez bien veiller à l'impreſſion, je vous

—— prie de faire main baſſe ſur tout ce qui vous paraîtra
1765. long ou de mauvais goût; je vous en aurai une véritable obligation. Je vous prie auſſi d'engager M. *Cramer* à hâter l'impreſſion; je déſirerais que le caractère en fût un peu gros, afin que l'ouvrage pût être lu plus aiſément, et auſſi pour ſes intérêts. A l'égard des miens, je les remets entièrement entre vos mains et entre celles de frère *Damilaville*. J'eſpére qu'il obtiendra ſans peine la permiſſion de faire entrer l'ouvrage.

Dites-moi un peu, je vous prie, ſi vous le ſavez, ce que c'eſt qu'une hiſtoire qu'on fait courir d'une lettre des Corſes à *Jean-Jacques*, pour le prier d'être leur légiſlateur? Vous avez écrit à quelqu'un que les Corſes l'avaient ſeulement prié de mettre leurs lois en *bon français*: cela me paraît un perſiflage ou de leur part ou de la vôtre. C'eſt comme ſi *noſſeigneurs* écrivaient à *Paoli* de mettre leurs arrêts en *bon corſe*, ou aux ſauvages du Canada de les mettre en *bon iroquois*. J'avoue que cette dernière traduction conviendrait aſſez à certains réquiſitoires. Quoi qu'il en ſoit, dites-moi, je vous prie, ce que vous ſavez là-deſſus de certain. On aſſure qu'il a écrit une lettre à M. *Abauzit* (que peut-être vous ſerez à portée de voir), dans laquelle il ſe félicite beaucoup de l'honneur que les Corſes lui font; et, en même temps, on aſſure qu'il a écrit, il y a peu de temps, à *Ducheſne*, ſon libraire à Paris, pour lui dire que cette prétendue lettre des Corſes eſt fauſſe, et que c'eſt un nouveau tour que lui jouent ſes ennemis. On ajoute que c'eſt vous qui lui avez joué ce tour-là, mais ſans en

apporter la moindre preuve. Je sais que *Jean-Jacques* a des torts avec vous, et qu'il vous a écrit des folies au sujet des comédies que vous fesiez jouer auprès de Genève; mais je ne puis croire que vous cherchiez à le tourmenter dans sa solitude, où il est déjà assez malheureux par sa santé, par sa pauvreté, et sur-tout par son caractère. Il vient de faire des *Lettres de la Montagne*, qui mettent, dit-on, tout Genève en combustion; mais qui vraisemblablement, si j'en crois ses plus zélés partisans, ne feront pas grande sensation ailleurs. On dit qu'il y chante la palinodie à mon égard sur le socinianisme qu'il me reprochait d'avoir imputé aux Génevois. Ce n'est pas la première fois qu'il se contredit; mais il souffre, il est malheureux, il faut bien lui passer quelque chose. Il faut dire de lui comme le régent disait d'un homme qui prenait force lavemens à la Bastille : *Il n'a que ce plaisir-là.* Vous avez cru comme moi, sans fondement, que l'abbé de *Condillac* était mort; heureusement il est tiré d'affaires, et reviendra bientôt chez nous jouir de la fortune et de la réputation qu'il mérite. La philosophie aurait fait en lui une grande perte. En mon particulier, j'en aurais été inconsolable. Adieu, mon cher et illustre confrère; n'oubliez pas votre Commentaire de *Corneille* pour l'académie. *Duclos* ma dit que vous veniez de lui écrire à ce sujet. Je lui avais fait part de votre lettre, et je ne doute point que l'oubli ne vienne de *Cramer*. 1765.

Si vous voulez savoir la *généalogie* du descendant de *Gabrielle d'Estrées*, adressez-vous à l'abbé d'*Olivet*

qui vous en dira des nouvelles. Son père était laquais
1765. de feu M. de *Maucroix*; ce ne serait pas un tort, si le fils n'était pas un maraud; *mais ce n'est pas le tout d'être laquais, il faut être honnête.*

Dites-moi un peu, je vous prie, sous le sceau de la confession, ce que vous pensez d'un M. le chevalier de la *Tremblaye* qui a été vous voir, qui fait, dit-on, de *petits vers innocens*, et à qui vous écrivez, à ce qu'on prétend, des lettres qui lui tournent la tête de vanité. Des personnes très-considérables désireraient de savoir le jugement que vous en portez, et m'ont prié de vous le demander.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de janvier.

Mon cher et grand philosophe, en réponse à votre lettre du 3, je vous dirai d'abord qu'il y a plus de huit jours que j'ai donné à frère *Cramer* la *Destruction*; il m'assura qu'il édifierait dès le lendemain, et vous enverrait ce que vous savez. Or, ce que vous savez est bien peu pour un si bon ouvrage. Depuis ce temps, je n'ai pas entendu parler de frère *Gabriel*. Je lui écris dans le moment, pour le sommer de sa parole. Il donne beaucoup de promesses, ce *Gabriel*, et les tient rarement; il avait promis de remplir son devoir envers l'académie, et il ne l'a pas fait. Il faut lui pardonner cette fois-ci; il est un peu intrigué,

ainſi que tous les autres bourdons de la ruche de Genève. Ils ont tous les ans des tracaſſeries pour étrennes, au ſujet des élections; elles ont été très-fortes cette année. Il y a beaucoup de diſſentions entre le conſeil et le peuple, qui ſe croient tous deux ſouverains. *Jean-Jacques* a un peu attiſé le feu de la diſcorde. La députation des Corſes à *Jean-Jacques* eſt une fable abſurde; mais les querelles génevoiſes ſont une vérité. C'eſt dommage pour la philoſophie que *Jean-Jacques* ſoit un fou, mais il eſt encore plus triſte que ce ſoit un mal honnête homme. La lettre inſolente et abſurde qu'il m'écrivit, au ſujet des ſpectacles de Ferney, était à la fois d'un inſenſé et d'un brouillon. Il voulait ſe faire valoir alors auprès des pédans de Genève, qui prêchaient contre la comédie par jalouſie de métier; il prétendait engager avec moi une querelle. Le petit magot, bourſouflé d'orgueil, fut piqué de mon ſilence. Il manda au docteur *Tronchin* qu'il ne reviendrait jamais dans Genève, tant que je ſerais poſſeſſeur des Délices; et, huit jours après, il ſe brouilla avec *Tronchin* pour jamais. 1765.

A peine arrivé dans ſa montagne, il fait un livre qui met le trouble dans ſa patrie; il excite les citoyens contre le magiſtrat; il ſe plaint, dans ce livre, qu'on l'a condamné ſans l'entendre; il m'y donne formellement comme l'auteur du Sermon des cinquante (*); il joue le rôle de délateur et de calomniateur: voilà, je vous avoue, un plaiſant philo-

(*) Voyez le premier volume de la Philoſophie.

—— sophe ; il est comme les diables dans *Quinault* :
1765.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Et savez-vous dans quel temps ce malheureux faisait ces belles manœuvres ? C'était lorsque je prenais vivement son parti, au hasard même de passer pour mauvais chrétien ; c'était en disant aux magistrats de Genève, quand par hasard je les voyais, qu'ils avaient fait une vilaine action en brûlant *Emile* et en décrétant *Jean-Jacques* ; mais, lui m'ayant offensé, il s'imaginait que je devais le haïr, et écrivait partout que je le persécutais, dans le temps que je le servais et que j'étais persécuté moi-même.

Tout cela est d'un prodigieux ridicule, ainsi que la plupart des choses de ce monde ; mais je pardonne tout, pourvu que l'infame superstition soit décriée comme il faut chez les honnêtes gens, et qu'elle soit abandonnée aux laquais et aux servantes, comme de raison.

Je croyais vous avoir mandé que l'abbé de *Condillac* était ressuscité : *Tronchin* le croyait mort avec raison, puisqu'il ne l'avait pas traité. Pour M. le chevalier de *la Tremblaye*, tout ce que je sais, c'est qu'il doit réussir auprès des hommes par la douceur de ses mœurs, et auprès des dames par sa figure.

Vous voilà instruit de tout, mon cher maître ; je vous ferai part de la réponse de *Gabriel*, s'il m'en fait une.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de janvier.

MON cher philoſophe, j'ai vu aujourd'hui le commencement de la *Deſtruction* en gros caractère, comme vous le ſouhaitez. C'eſt une charmante édification que cette *Deſtruction*; on n'y changera pas une virgule, on n'omettra pas un iota de la loi, juſqu'à ce que toutes choſes ſoient accomplies. J'aurai plus de ſoin de cette beſogne que des Commentaires de *Pierre* qui m'ennuyaient prodigieuſement. Frère *Cramer*, afin que vous le ſachiez, eſt très-actif pour ſon plaiſir, et très-pareſſeux pour ſon métier. Tel était *Philibert Cramer*, ſon frère, qui a renoncé à la typographie. *Gabriel* et *Philibert* peuvent mettre au rang de leurs négligences, de n'avoir pas fait préſenter à l'académie un exemplaire de mes ſatras ſur les ſatras de *Pierre Corneille*. *Gabriel* dit, pour excuſe, que la *Brunet*, votre imprimeuſe, était chargée de cette cérémonie, et qu'elle ne s'en eſt pas acquittée. J'ai grondé *Gabriel*, *Gabriel* a grondé la *Brunet*, et vous m'avez grondé, moi qui ne me mêle de rien, et qui ſuis tout ébaubi. 1765.

Gabriel dit qu'il a écrit à l'enchanteur *Merlin*, et que ce *Merlin* doit préſenter un ſatras cornélien à monſieur le ſecrétaire perpétuel. Si cela n'eſt pas fait, je vous ſupplie de m'en inſtruire, parce que

—— sur le champ je ferai partir, par la diligence de
1765. Lyon, le seul exemplaire que j'aye, lequel je supplierai l'académie de mettre dans ses archives.

Ce malheureux *Jean-Jacques* a fait un tort effroyable à la bonne cause. C'est le premier fou qui ait été mal-honnête homme; d'ordinaire les fous sont bonnes gens. Il a trouvé en dernier lieu, dans son livre, le secret d'être ennuyeux et méchant. On peut écrire plus mal que lui, mais on ne peut se conduire plus mal. N'importe, *Peregrinus* est content, pourvu qu'on parle de *Peregrinus*. J'espère cependant que la bonne cause pourra bien se soutenir sans lui. *Jean-Jacques* a beau être un misérable, cela n'empêche pas que *Ezéchiel* ne soit un homme à mettre aux petites maisons, ainsi que tous ses confrères. Il faut avouer, quoi qu'on en dise, que la raison a fait de terribles progrès depuis environ trente ans. Elle en fera tous les jours; il se trouvera toujours quelque bonne ame qui dira son mot en passant.

LETTRE IV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de janvier.

Je commence, mon cher et illustre maître, par vous remercier des soins que vous voulez bien vous donner pour moi. Voici une lettre où je prie monsieur *Cramer* de hâter l'impression. Je ne lui parle qu'en passant de ce qui concerne mes intérêts; c'est votre

affaire de lui dire là-dessus ce qui convient; cela devrait être fait de sa part. Je désirerais beaucoup d'avoir à me louer de lui, parce que j'aurai vraisemblablement, dans le courant de cette année, d'autres ouvrages à lui donner, étant comme résolu de ne plus rien imprimer en France. Assurément je n'ai point envie de me faire d'affaire avec les pédans à long et à petit rabat; mais c'est bien assez de me couper les ongles moi-même de bien près, sans qu'un censeur vienne encore me les couper jusqu'au sang. M. *Cramer* peut compter, si j'ai lieu d'être content de lui en cette occasion, qu'il imprimera désormais tout ce que je ne voudrai pas soumettre à l'inquisition de nos *Midas*. 1765.

Je suis bien fâché, pour la philosophie et pour les lettres, du parti que prend *Jean-Jacques*, et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans son dernier livre que je n'ai pu lire, tant la matière est peu intéressante pour qui n'est pas bourdon ou guêpe de la ruche de Genève. Il a couru un bruit que vous lui aviez fait une réponse injurieuse; je ne l'ai pas cru, et des gens en état d'en juger, qui ont lu cette réponse, m'ont assuré qu'elle n'était pas de vous. Au nom de Dieu, si vous lui répondez, ce qui n'est peut-être pas nécessaire (du moins c'est le parti que je prendrais à votre place), répondez-lui avec le sang-froid et la dignité qui vous conviennent. Il me semble que vous avez beau jeu, ne fût-ce qu'en opposant aux horreurs qu'il dit aujourd'hui de sa patrie tous les éloges qu'il en a faits, il y a quatre ou cinq ans, dans la dédicace d'un de ses ouvrages,

—— ſans compter ſon petit procédé avec moi, à qui il a
1765. donné tort et raiſon, ſelon que ſes intérêts l'exigeaient. Il eſt bien fâcheux que la diſcorde ſoit au camp de la philoſophie, lorſqu'elle eſt au moment de prendre Troye. Tâchons du moins de n'avoir rien à nous reprocher de ce qui peut nuire à la cauſe commune.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de janvier.

Vous devez, mon cher philoſophe, avoir reçu une lettre ſatisfeſante de ce joufflu de *Gabriel Cramer*. Il eſt bien heureux d'imprimer la *Deſtruction* : cette *Deſtruction* ſuffirait pour bien établir un libraire de Paris. La quatrième feuille eſt déjà imprimée. Je vous remercie de m'avoir fourré là, j'en ſuis tout glorieux. Je me trouve enchâſſé avec des diamans que vous avez répandus ſur le fumier des janſéniſtes et des moliniſtes.

Votre ami le roi de Pruſſe, à qui j'ai été obligé d'écrire, m'a félicité d'être toujours occupé à écraſer l'*inf*.... Hélas ! je ne l'écraſe pas, mais vous la percez de cent petits traits dont elle ne ſe relèvera jamais chez les honnêtes gens. Le bon de l'affaire, c'eſt qu'étant percée à jour de votre main forte et adroite, elle n'oſera pas ſeulement ſe plaindre.

Je vais faire partir mon exemplaire de *Corneille* pour l'académie. *Gabriel* m'en rendra un de la ſeconde édition.

Vous voilà en train de détruire ; amuſez-vous à détruire ſucceſſivement toutes nos ſottiſes velches ; un deſtructeur tel que vous ſera un fondateur de la raiſon. 1765.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de février.

MON adorable philoſophe, nous en ſommes à *H*. Vous me rendez les lettres de l'alphabet bien précieuſes. Vous me comblez de joie en me feſant eſpérer que vous ne vous en tiendrez pas aux jéſuites. Un homme qui a des terres près de Cîteaux me mande que le chapitre général va s'aſſembler ; on donne à chacun ſix bouteilles de vin pour ſa nuit ; cela s'appelle le vin du chevet, et vous ſavez que ce vin eſt le meilleur de France. Ces moines-là ne vous paraiſſent-ils pas plus habiles que les jeſuites ? Cîteaux jouit de deux cent mille livres de rentes, et Clairvaux en a davantage ; mais il eſt juſte de combler de biens des hommes ſi utiles à l'Etat. Détruiſez, détruiſez, tant que vous pourrez, mon cher philoſophe ; vous ſervirez l'Etat et la philoſophie.

J'eſpère que frère *Gabriel Cramer* enverra bientôt à frère *Bourgelat* le recueil de ſoufflets que vous donnez à tour de bras aux janſéniſtes et aux moliniſtes. C'eſt bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques*, *Diderot*, *Helvétius* et vous *cum aliis*

ejuſdem farinæ hominibus, vous ne vous ſoyez pas
1765. entendus pour écraſer l'*inf.*... Le plus grand de mes chagrins eſt de voir les impoſteurs unis et les amis du vrai diviſés. Combattez, mon cher *Bellérophon*, et détruiſez la chimère.

N. B. Vous ſaurez qu'ennuyé de la négligence du gros *Gabriel*, j'ai envoyé mon exemplaire de *Corneille* à l'adreſſe de M. *Duclos*, à la chambre ſyndicale, par la diligence de Lyon. Je ſupplie le philoſophe, frère *Damilaville*, de vouloir bien payer les frais : c'eſt un philoſophe de finance avec lequel je m'entendrai fort bien. Adieu, je vous embraſſe; je ſuis bien vieux et bien malade.

LETTRE VII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de février.

MON cher et illuſtre maître, je compte que nous aurons bientôt ici la *Deſtruction*, car frère *Damilaville* m'a dit, il y a pluſieurs jours, que vous lui aviez mandé, il y avait auſſi pluſieurs jours, que tout était fini. Dieu veuille que cette *Deſtruction* puiſſe ſervir *in ædificationem multorum* ! Nous verrons ce que les pédans à grande et à petite queue en diront. Je m'attends à quelques hurlemens de la part des ſeconds, et peut-être à quelques grincemens de dents de la part des premiers; mais je compte m'être ſi bien mis à couvert de leurs morſures, que *fragili*

quærens illidere dentem offendet ſolido. Je reſpecterai toujours, comme de raiſon, la religion, le gouvernement, et même les miniſtres; mais je ne ferai point de quartier à toutes les autres ſottiſes, et aſſurément j'aurai de quoi parler. 1765.

On dit que vous avez renoncé aux Délices, et que vous n'habitez plus le territoire de la parvuliſſime. Je vous conſeillerais cependant, attendu les pédans à grands rabats, qui deviennent de jour en jour plus inſolens et plus ſots, de conſerver toujours un pied à terre chez nos bons amis les Suiſſes.

Fréron a penſé aller au fort-l'évêque ou four-l'évêque, pour avoir inſulté groſſièrement, à ſon ordinaire, mademoiſelle *Clairon*: elle s'en eſt plainte, mais le roi ſon compère (*) et la reine ont intercédé pour ce maraud qui eſt toujours cependant aux arrêts chez lui, ſous la verge de la police. Il eſt bien honteux qu'un pareil coquin trouve des protections reſpectables; en vérité, *on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.* Puiſque les choſes ſont ainſi, je prétends moi avoir auſſi mon franc-parler, et, à l'exception des choſes et des perſonnes auxquelles je dois reſpect, je dirai mon avis ſur le reſte. Avez-vous entendu parler d'une tragédie du Siége de Calais qu'on joue actuellement avec grand ſuccès? Comme cette pièce eſt pleine de patriotiſme, on dit, pour rendre les philoſophes odieux, qu'ils ſont déchaînés contre elle. Rien n'eſt plus faux, mais cela ſe dit toujours, pour ſervir *ce que de raiſon.* Quelle pauvre

(*) Le roi *Stanislas* était le parrain du fils de *Fréron.*

—— eſpèce que le genre-humain ! Adieu, mon cher
1765. maître; moquez-vous toujours de tout, car il n'y a que cela de bon.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 16 de mars.

FRERE *Gabriel*, mon cher deſtructeur, obéit ponctuellement à nos ordres; la *Deſtruction* ſera magnifiquement reliée et envoyée à ſa deſtination. Madame *Denis* a dévoré ce petit livre qui contient deux cents trente-cinq pages, le ſeul de tous les livres qui reſtera ſur ce procès qui a produit tant de volumes. Je vous réponds que quand il ſera arrivé à Paris, il ſera enlevé en quatre jours. Je ſuis fâché que vous ayez oublié que notre ami *Fréron* a été jéſuite, et que même il a eu l'honneur d'être chaſſé de la ſociété; cela aurait pu vous fournir quelque douce et honnête plaiſanterie.

Je voudrais bien ſavoir qu'eſt devenu le petit jéſuite derrière lequel marchait *le Franc de Pompignan* à la proceſſion de ſon village. Eſt-il vrai que le jéſuite qui avait.... du prince de G*** eſt mort? ne s'appelait-il pas *Marſy*? On dit que d'ailleurs c'était un garçon de mérite.

Dieu vous maintienne, mon cher deſtructeur, dans la noble réſolution où vous êtes de faire main baſſe ſur les fanatiques; en feſant patte de velours! Vous ſerez cher à tous les gens de bien. *Ecr...., l'inf.*

LETTRE

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de mars.

MON cher philosophe utile et agréable au monde, sachez que votre ouvrage est comme vous, et qu'aucun enfant n'a jamais si bien ressemblé à son père. Sachez que, dès qu'il parut dans Genève entre les mains de quelques amis, tous dirent : Il écrit comme il parle, le voilà, je crois l'entendre. Quand on l'avait lu, on le relisait; on en cite tous les jours des passages. J'écrivis à mon ami M. de *Cideville* que je le croyais déjà répandu à Paris; je lui parlai du plaisir qu'il aurait à le lire, et je lui recommandai, dans deux lettres consécutives, de ne vous point nommer, précaution entre nous fort inutile : il est impossible qu'on ne vous devine pas à la seconde page. Vous aurez à la fois le plaisir de jouir du succès le plus complet, et de nier que vous ayez rendu ce service au public, devant les fripons et les sots qui ne méritent pas même la peine que vous preniez de vous moquer d'eux. 1765.

Je suis très-fâché de n'avoir point encore appris que le roi ait dédommagé les *Galas*. On roue un homme plus vîte qu'on ne lui donne une pension. Vous avez bien raison dans ce que vous dites du style des avocats; ils n'ont jamais su combien la déclamation est l'opposé de l'éloquence, et com-

1765. bien les adjectifs affaiblissent les substantifs, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas; mais, après tout, les raisons que frère *Beaumont* a détaillées sont fortes et concluantes, il y a de la chaleur, et le public reste convaincu de l'innocence des *Calas*, *quod erat demonstrandum*. Tout ce que je demande au ciel, c'est que le parlement de Toulouse casse l'arrêt souverain des maîtres des requêtes. Je ne me souviens plus quel était l'honnête homme qui priait DIEU tous les matins que ses ennemis fissent des sottises. Le fanatisme commence à être en horreur, d'un bout de l'Europe à l'autre. Figurez-vous qu'un grand seigneur espagnol, que je ne connais point, s'avise de m'écrire une lettre tout-à-fait antifanatique, pour me demander des armes contre ce monstre, en dépit de la sainte hermandad.

Jean-Jacques est devenu entièrement fou; il s'était imaginé qu'il bouleverserait sa chère patrie que je corrompais, dit-il, en donnant chez moi des spectacles; il n'a pas mieux réussi en qualité de boute-feu, qu'en qualité de charlatan philosophe.

Est-il vrai qu'*Helvétius* est à Berlin? Il me paraît que le réquisitoire composé par *Abraham Chaumeix* lui a donné une paralysie sur les trois doigts avec lesquels on tient la plume. Est-ce qu'il ne savait pas qu'on peut mettre l'*inf*.... en pièces, sans graver son nom sur le poignard dont on la tue? Madame *Denis* vous embrasse de tout son cœur, et moi aussi.

LETTRE X.

DE M. D'ALEMBERT.

26 de mars.

OH, la belle lettre, mon cher maître, que vous venez d'écrire à frère *Damilaville* ſur l'affaire des malheureux *Sirven* (*)! auſſi a-t-elle le plus grand et le plus juſte ſuccès; on ſe l'arrache, on verſe des larmes, et on la relit, et on en verſe encore, et on finit par déſirer de voir tous les fanatiques dans le feu où ils voudraient jeter les autres. Je ſuis bien heureux que ma rapſodie ſur la deſtruction de *Loyala* n'ait pas paru en même temps; votre lettre l'aurait effacée, et le cygne aurait fait taire la pie. Je ne ſais quand ma *Deſtruction* arrivera; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il y a des perſonnes à Paris qui l'ont déjà, et que mon ſecret n'a pas été trop bien gardé. Quoi qu'il en ſoit, je recommande ce malheureux enfant à votre protection. Le bien que vous en direz ſera l'avis de beaucoup de gens, et ſur-tout le ſera vendre; car c'eſt-là l'eſſentiel pour que M. *Cramer* ne ſoit pas léſé. 1765.

Je ne ſais ni le nom ni le ſort du jeune jéſuite que *Simon le Franc* ſuivait à la proceſſion. Je n'ai vu *Simon* depuis long-temps qu'une ſeule fois, à l'enterrement de M. d'*Argenſon*, où il était, non comme

(*) Voyez Politique et Légiſlation. Cette lettre eſt adreſſée, par erreur, à M. d'*Alembert*.

—— homme de lettres, car il eſt trop grand ſeigneur
1765. pour ſe parer de ce titre, mais comme parent au quatre-vingt-dixième degré. S'il eſt encore à Paris c'eſt ſi obſcurément que perſonne n'en ſait rien. Il lui arrivera ce qui arriva à l'abbé *Cotin*, que les ſatires de *Deſpréaux* obligèrent à ſe cacher ſi bien, que le *Mercure* annonça ſa mort trois ou quatre ans d'avance. Il en eſt arrivé à peu-près autant au poëte *Roi*, cet ennuyeux coquin qui, depuis une centaine de coups de bâton qu'il reçut il y a dix ans, avait pris le parti de la retraite, et dont on avait annoncé la mort, il y a plus d'un an, dans les gazettes, quoiqu'il n'ait rendu que depuis peu ſa belle ame à ſon créateur.

Oui vraiment, le bâtard du Portier des chartreux, *Marſy*, *alim* jéſuite, comme il l'a mis à la tête d'un de ſes ouvrages, eſt allé violer les anges en paradis. Il avait commencé par être l'aſſocié d'*Aliboron* avec qui il s'était enſuite brouillé, du moins à ce que l'on m'a dit, car je n'avais l'honneur de fréquenter ni l'un l'autre.

Vous avez ſu que les *Calas* ont pleinement gagné leur procès; c'eſt à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous ſeul avez remué toute la France et toute l'Europe en leur faveur. Je ne ſais ce qui arrivera des malheureux *Sirven*. On dit que l'avocat *Beaumont* va plaider leur cauſe; je voudrais bien qu'avec une ſi belle ame et ſi honnête, cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il ne mît pas dans ſes mémoires tant de pathos de collége. Le parlement de Toulouſe eſt furieux, dit-on, et veut caſſer l'arrêt

qui caſſe le ſien ; il ne lui manque plus que cette ſottiſe-là à faire. 1763.

Adieu, mon cher maître ; moquez-vous de tout, comme vous faites, ſans ceſſer de ſecourir les malheureux et d'écraſer le fanatiſme. Mes reſpects à madame *Denis*. Je ſuis charmé qu'elle ait été contente de ma petite drôlerie que la canaille janſéniſte et loyoliſte ne trouvera pourtant guère drôle.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'avril.

Ma reconnaiſſance eſt vive, je l'avoue, mais ce n'eſt pas elle qui fait mon enthouſiaſme pour vous ; c'eſt votre zèle auſſi intrépide que ſage ; c'eſt votre manière d'avoir toujours raiſon, c'eſt votre art d'attaquer le monſtre, tantôt avec la maſſue d'*Hercule*, tantôt avec le ſtylet le plus affilé ; et puis quand vous l'avez mis ſous vos pieds, vous vous moquez de lui fort plaiſamment. Que j'aime votre ſtyle ! que votre eſprit eſt net et clair ! plût à Dieu que tous les autres frères euſſent écrit ainſi ! l'*inf*..... ne ſe débattrait pas encore comme elle fait ſous la vérité qui l'écraſe. Je voudrais bien ſavoir quel eſt le poliſſon de théologien à qui vous faites tant d'honneur. Quoi qu'il en ſoit, vous ſerez obéi ponctuellement et promptement.

Avez-vous lu le Siège de Calais ? je ſuis ami de

l'auteur, je dois l'être; je trouve que le retour du
1765. maire et de ſon fils, à la fin, doit faire un bel effet au théâtre. Il ſe peut d'ailleurs qu'il y ait dans la pièce quelques défauts qui vous aient choqué ; mais ce n'eſt pas à moi de m'en apercevoir, et d'ailleurs le patriotiſme excuſe tout. Je voudrais ſavoir juſqu'à quel point vous êtes bon patriote ; j'ai peur que vous ne vous borniez à être bon juge. Je vous aime et révère ; *ecr. l'inf.*...

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 d'avril.

MON cher et grand philoſophe, dans un fatras de lettres que je recevais par la voie de Genève, mon étourderie a ouvert celle que je vous envoie. Je ne me ſuis aperçu qu'elle vous était adreſſée qu'après avoir fait la ſottiſe de la décacheter; je vous en demande très-humblement pardon, en vous proteſtant, foi de philoſophe, que je n'en ai rien lu. J'avais ordonné en général qu'on retirât toutes celles qui vous ſeraient adreſſées d'Italie. Je n'ai trouvé que celle-là dans mon paquet ; je me flatte qu'elle n'eſt pas du pape régnant ; je préſume qu'elle eſt d'un être penſant, puiſqu'elle eſt pour vous.

Il y a peu de ces êtres penſans. Mon ancien diſciple couronné me mande qu'il n'y en a guère qu'un ſur mille; c'eſt à peu-près le nombre de la bonne compagnie ; et s'il y a actuellement un millième

d'hommes de raiſonnable, cela décuplera dans dix ans. Le monde ſe déniaiſe furieuſement. Une grande révolution dans les eſprits s'annonce de tous côtés. Vous ne ſauriez croire quels progrès la raiſon a faits dans une partie de l'Allemagne. Je ne parle pas des impies qui embraſſent ouvertement le ſyſtême de *Spinoſa*, je parle des honnêtes gens qui n'ont point de principes fixes ſur la nature des choſes, qui ne ſavent point ce qui eſt, mais qui ſavent très-bien ce qui n'eſt pas : voilà mes vrais philoſophes. Je peux vous aſſurer que, de tous ceux qui ſont venus me voir, je n'en ai trouvé que deux qui fuſſent des ſots. Il me paraît qu'on n'a jamais tant craint les gens d'eſprit à Paris qu'aujourd'hui. L'inquiſition ſur les livres eſt ſévère ; on me mande que les ſouſcripteurs n'ont point encore le *Dictionnaire encyclopédique*. Ce n'eſt pas ſeulement être ſévère, c'eſt être très-injuſte. Si on arrête le débit de ce livre, on vole les ſouſcripteurs, et on ruine les libraires. Je voudrais bien ſavoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution ; ce ſont les petits livres portatifs à trente ſous qui ſont à craindre. Si l'*Evangile* avait coûté douze cents ſeſterces, jamais la religion chrétienne ne ſe ſerait établie. 1765.

Pour moi, j'ai mon exemplaire de l'*Encyclopédie*, en qualité d'étranger et de ſuiſſe. On veut bien que les Suiſſes ſe damnent, mais on veille de près, à ce que je vois, ſur le ſalut des Pariſiens. Si vous pouviez m'envoyer quelque choſe pour achever ma damnation, vous me feriez un plaiſir

diabolique, dont je vous ferais très-obligé. Je ne
1765. peux plus travailler, mais j'aime à me donner du bon temps, et je veux quelque chose qui pique.

Il faut que je vous dise que je viens de lire *Grotius*, *De veritate*, etc. Je suis bien étonné de la réputation de cet homme; je ne connais guère de plus sot livre que le sien, excepté l'ampoulé *Hputeville*. On avait, de son temps, de la réputation à bon marché. Il y a un bon article de *Hobbes* dans l'*Encyclopédie*. Plût à Dieu que tout cet ouvrage fût fait comme votre discours préliminaire!

Adieu, mon très-cher philosophe; sera-t-il dit que je mourrai sans vous revoir?

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'avril.

Vous avez dû, mon cher et illustre maître, recevoir, il y a peu de jours, par frère *Damilaville*, un excellent manuscrit pour justifier la *Gazette littéraire* des imputations ridicules des fanatiques. L'auteur, qui ne veut point être connu, vous prie de faire parvenir à l'imprimeur cette petite correction-ci qu'il faudra mettre dans l'errata, si par hasard cet endroit était déjà imprimé. J'espère qu'on ne fera pas la même faute pour cet ouvrage qu'on a faite pour le mien, d'en envoyer deux

deux ou trois exemplaires extravasés à Paris, avant que le tout soit arrivé; cette imprudence est cause 1765.
que la canaille janséniene et jésuitique a crié d'avance contre la *Destruction*, et que la publication en est suspendue par ordre du magistrat, quoique tous les gens sages qui l'ont lue trouvent l'ouvrage impartial, sage et utile. Tout ce que j'appréhende, c'est que pendant tous ces délais on n'en fasse une édition furtive qui pourrait léser M. *Cramer*. Ce ne sera pas la faute de l'auteur, mais il faut espérer que ceci servira d'avis pour une autre fois. J'attends que cette affaire soit finie pour en entamer une autre; mais il faudra désormais être plus précautionné contre l'inquisition. Je viens de recevoir de votre ancien disciple une lettre charmante. Il me mande qu'il attend *Helvétius*, qui doit être arrivé actuellement. Jespère qu'il sera bien reçu, et que l'*inf*..... aura encore ce petit désagrément. J'ai vu des additions au Dictionnaire philosophique, qui m'ont fait beaucoup de plaisir. La dispute sur le chien de *Tobie*, barbet ou lévrier, m'a extrêmement diverti, sans parler du reste. On dit que les ministres de Neuchâtel ne veulent plus de *Jean-Jacques*, et que votre ancien disciple n'aura pas le crédit de l'y faire rester malgré cette canaille. Je me souviens qu'il y a quatre ans, il fut obligé d'abandonner un pauvre diable qui avait prêché contre les peines éternelles, et que le consistoire avait chassé. Le roi de Prusse écrivit à milord *Maréchal : Puisque ces b....-là veulent être damnés éternellement, dites-leur que je*

—— *ne m'y oppoſe pas : que le diable les emporte et qu'il*
1765. *les garde.* Au fond, le pauvre *Jean-Jacques* eſt fou. Il y a cinq ou ſix ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte, et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs. Il faudrait, pour toute réponſe, faire imprimer l'éloge à côté de la ſatire, et y mettre pour épigraphe ce vers de je ne ſais quelle comédie :

Vous mentez à préſent, on vous mentiez tantôt.

Adieu, mon illuſtre et reſpectable maître ; on peut dire de ce monde comme *Petit-Jean* dans les Plaideurs :

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'avril.

MON cher appui de la raiſon, c'eſt bien la faute à frère *Gabriel*, s'il a lâché trois ou quatre exemplaires à des indiſcrets ; mais, ou je me trompe fort, ou jamais *Merlin* n'aurait oſé rien débiter ſans une permiſſion tacite ; et, malheureuſement, pour avoir cette permiſſion de débiter la raiſon, il faut s'adreſſer à des gens qui n'en ont point du tout. Si on en fait une édition furtive, alors *Gabriel* débitera la ſienne. Fourniſſez-nous ſouvent de ces petits ſtylets mortels à poignées d'or enrichies de pierres, l'*inf*..... ſera percée par les

plus belles armes du monde, et ne craignez point que *Gabriel* y perde. 1765.

Vous avez bien raiſon de citer le vers des Plaideurs : *Que de fous ! etc.*; mais il ne tiendra qu'à vous de dire bientôt : Que de fous j'ai guéris! Tous les honnêtes gens commencent à entendre raiſon ; il eſt vrai qu'aucun d'eux ne veut être martyr, mais il y aura ſecrétement un très-grand nombre de confeſſeurs, et c'eſt tout ce qu'il nous faut.

Jean-Jacques, dont vous me parlez, fait un peu de tort à la bonne cauſe; jamais les pères de l'Egliſe ne ſe ſont contredits autant que lui. Son eſprit eſt faux, et ſon cœur eſt celui d'un mal-honnête homme ; cependant il a encore des appuis. Je lui pardonnerais tous ſes torts envers moi, s'il ſe mettait à pulvériſer, par un bon ouvrage, les prêtres de *Baal* qui le perſécutent. J'avoue que ſa main n'eſt pas digne de ſoutenir notre arche; mais,

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir?

Frère *Helvétius* réuſſira ſans doute auprès de *Frédéric*; s'il pouvait partir de-là quelques traits qui ſecondaſſent les vôtres, ce ſerait une bonne affaire.

Adieu, mon cher maître et mon cher frère; je m'affaiblis beaucoup, et je compte aller bientôt dans le ſein d'*Abraham* qui n'était, comme dit l'*Alcoran*, ni juif ni chrétien.

LETTRE XV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'avril.

— Mon cher et illuſtre maître, il eſt arrivé ce
1765. que nous eſpérions au ſujet de l'hiſtoire de la *Deſtruction* des jéſuites. Les gens raiſonnables ont trouvé l'ouvrage impartial et utile, les amis des jéſuites même ſavent gré à l'auteur de n'avoir dit de la ſociété que le mal qu'elle méritait; mais les janſéniſtes-convulſionnaires et attendant le prophète *Elie* (qui aurait bien dû leur prédire la tuile qui leur tombe aujourd'hui ſur la tête) ont crié comme tous les diables. Ils voudraient, dit-on, dénoncer le livre au parlement; mais comme le parlement y eſt traité avec ménagement, il y a apparence qu'on leur rira au nez; ils commencent à perdre de leur crédit, même dans la compagnie: jugez de l'état où ſont leurs affaires. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que cette canaille trouve mauvais qu'on lui applique ſur le dos les coups de bûche qu'elle ſe fait donner ſur la poitrine. Il me ſemble pourtant que des coups de bûche ſont toujours des *ſecours*, et que la place doit leur être indifférente;

Car il n'importe guère
Que Paſcal ſoit devant, ou Paſcal ſoit derrière.

J'enverrai inceſſamment à frère *Gabriel* de quoi les

faire brailler encore; car, pendant qu'ils ſont en train de braire, il n'y a pas de mal à leur tenir toujours la bouche ouverte. J'ai commencé par les croquignoles, je continuerai par les coups de houſſine, enſuite viendront les coups de gaule, et je finirai par les coups de bâton; quand ils en ſeront là, ils ſeront ſi accoutumés à être battus, qu'ils prendront les coups de bâton pour des douceurs. Mon Dieu, l'odieuſe et plate canaille! mais elle n'a pas long-temps à vivre, et je ne lui épargnerai pas un coup de ſtylet. 1765.

Vous avez ſu l'aventure de la comédie; nous allons vraiſemblablement perdre mademoiſelle *Claiſon*, qui ne remontera plus ſur le théâtre, ſi elle ne veut pas perdre l'eſtime des honnêtes gens. Votre maréchal a tenu une jolie conduite (*); ſon procédé eſt atroce et abominable, auſſi finira-t-il aux yeux du public par avoir tout l'odieux et tout le ridicule de cette affaire. Je ne doute pas que pluſieurs comédiens ne ſe retirent, s'ils ne ſont pas en effet auſſi vils qu'on voudrait les rendre. Vous avez beau faire, mon cher maître, vos vers paſſeront à la poſtérité, mais le nom de votre maréchal n'y paſſera pas; on lira vos vers, on demandera qui était cet homme, et l'hiſtoire dira: *Je ne m'en ſouviens plus.* Il faut avouer que vos protégés de la cour (car je ne leur fais pas l'honneur et à vous le tort de dire vos protecteurs) ne ſont pas heureux en renommée; voyez le beau

(*) Le maréchal de *Richelieu*.

coton qu'ils jettent tous. Que dites-vous de la belle
1765. colonie de Cayenne, pour laquelle on a dépensé des sommes immenses ? On y a envoyé, il y a dix-huit mois, quatorze mille hommes dont il ne restait plus que quinze cents il y a trois mois ; on va ramener tout ce qui reste, et peut-être n'en reviendra-t-il pas six cents. Que le roi est à plaindre d'être si indignement servi, lorsqu'il mérite tant de l'être bien ! *Helvétius* me paraît bien content de son voyage. Adieu, mon cher maître.

LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

VOTRE indignation, mon cher philosophe, est des plus plaisantes. J'aime à vous voir rire au nez des *Polichinelles*, à qui vous donnez tant de nasardes. Vous voilà en train de faire des nazaréens (n'est-ce pas de nazaréens que vient nasarde ?) de faire des nazaréens, dis-je, ce que *Blaise Pascal* faisait des jésuites. Vous les rendrez ridicules, *in sæcula sæculorum* ; *amen*. Les croquignoles au cuistre théologien sont, je crois, parties, et je prie DIEU qu'elles arrivent à bon port.

On dit qu'... compose avec l'abbé d'*Estrées* un beau réquisitoire pour défendre de penser en France. Je ne conçois pas comment ce..... a osé soutenir, dans son tripot, que l'ame est spirituelle ; je ne sais

assurément rien de moins spirituel que l'ame d'....

Voyez-vous toujours mademoiselle *Clairon*? pourriez-vous lui dire, ou lui faire dire fortement qu'elle se fera un honneur immortel, si elle déclare, elle et ses confrères, que jamais ils ne remonteront sur le théâtre de Paris, si on ne leur rend tous les droits de citoyens; et que c'est une contradiction trop absurde d'être au cachot de l'évêque si on ne joue pas, et excommunié par l'évêque si l'on joue? Cette tournure ne pourrait offenser la cour, et rendrait odieux tous ces saquins de jansénistes. Dites-lui, je vous prie, que je lui suis plus attaché que jamais. 1765.

Courage, *Archimède*; le ridicule est le point fixe avec lequel vous enlèverez tous ces marousles, et les ferez disparaître.

LETTRE XVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de mai.

Mon cher et illustre confrère, voilà M. le comte de *Valbelle*, que vous connaissiez déjà par ses lettres, et que sûrement vous serez charmé de connaître par sa personne. Une heure de conversation avec lui vous en dira plus en sa faveur que je ne pourrais vous en écrire; il a voulu absolument que je lui donnasse une lettre pour vous, quoique assurément il n'en ait pas besoin. Il vous dira des nouvelles de mademoiselle *Clairon*, et de

—— l'intérêt qu'ont pris tous les gens de lettres à la
1765. manière indigne dont elle a été traitée. Je ne ſais pas ſi elle remontera jamais ſur le théâtre; mais je l'eſtime aſſez pour croire qu'elle n'en fera rien. C'eſt bien aſſez d'être excommuniée, ſans être encore opprimée par des tyrans, et traitée avec la dernière barbarie. Les Velches mériteraient d'être réduits à la meſſe et au ſermon pour toute nourriture; et j'eſpère qu'ils finiront par ce régime ſi digne d'eux. Si les comédiens, comme vous dites, ne profitent pas de cette circonſtance pour demander qu'on leur rende tous les droits de citoyens, même celui de rendre le pain béni, ils ſeront à mes yeux les derniers des hommes. Mon avis ſerait qu'ils préſentaſſent requête à l'aſſemblée du clergé, pour obtenir main-levée de l'excommunication, et la liberté de communier *à tout le moins une fois l'an.* Je voudrais bien ſavoir ce que la cour aurait à leur dire, s'ils refuſaient de jouer en cas qu'on leur refusât leur demande; ſans compter qu'il ſerait aſſez bon que l'aſſemblée du clergé, qui va demander à cor et à cri, le rappel des jéſuites, qu'elle n'obtiendra pas, demandât en même temps, à toute force, la réhabilitation des comédiens au giron de l'Egliſe, et en vînt à bout. Imaginez-vous quel beau ſujet de réflexions pour le gazetier janſéniſte. A propos de gazetier janſéniſte, il me ſemble que ſes amis du parlement ont renoncé au projet de dénoncer la *Deſtruction*; ils ont ſenti à force de diſcernement (car ils ont l'eſprit fin), le ridicule dont ils ſe couvriraient. J'en ſuis ſincère-

ment fâché, car vous ſavez tout le bien que je leur veux; je ne perdrai aucune occaſion de leur donner des marques de ſouvenir et d'attachement. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; mon attachement pour vous eſt d'une nature un peu différente, mais il n'en ſera pas moins durable. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et j'envie bien à M. de *Valbelle* le plaiſir qu'il aura de vous voir. 1765.

Les comédiens ont gagné leur procès contre votre *Alcibiade*. Ne convenez-vous pas qu'il jette un beau coton? Vous aurez beau faire, mon chef philoſophe, vous n'en ferez jamais qu'un vieux freluquet, bien peu digne d'être célébré par une plume telle que la vôtre.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Genève, 27 de mai.

J'AI eu l'honneur de voir M. de *Valbelle*, mon cher *Archimède*; il eſt bien aimable, comme vous dites. Je ne ſavais point que l'autre *Archimède*, *Clairaut*, fût gourmand, et que des indigeſtions l'euſſent tué : ce n'eſt pas ainſi que doit mourir un philoſophe. Sa penſion vous eſt dévolue de droit. Peut-être avez-vous quelques ennemis qui vous ont deſſervi; je n'en ſuis point du tout ſurpris. J'ai des ennemis auſſi, moi qui ne vous vaux pas. On m'a dit que l'académie des ſciences, en corps,

demande cette pension pour vous; c'est une démar-
1765. che qui vous honore autant que vos confrères. Vous me ferez grand plaisir de m'en apprendre le succès, soit par un petit mot de votre main, soit par votre digne ami.

On m'a fait accroire que mademoiselle *Clairon* pourrait venir consulter *Tronchin*; en ce cas, il faudra que je fasse rebâtir mon théâtre; mais je suis devenu si vieux, que je ne peux plus même jouer les rôles de vieillard. D'ailleurs les tracasseries qu'on me fait continuellement m'ont rendu la voix rauque:

Lupi Mœrim vidêre priores.

Je crois que, si *Clairaut* est allé voir *Newton*, j'irai bientôt faire très-humblement ma cour à *Milton*. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juin.

Mon cher philosophe, je suis plus indigné que vous, parce que je sais mieux que vous tout ce que vous valez. Il y a injustice, ingratitude, ridicule, le tout au premier degré, à refuser une modique pension, patrimoine d'académie, et à qui? à celui qui a refusé cent mille livres d'appointemens, pour continuer à faire honneur à sa

patrie. Je ne crois pas que vous soyez éconduit. Les hommes ont encore un petit reste de pudeur. 1765.
Vous voyez qu'on ne donne point votre pension à d'autres; on vous fait donc seulement attendre: on veut peut-être que vous fassiez quelque démarche. Je vous demande en grâce de me mander où vous en êtes. Ayez la bonté de donner votre lettre à M. de *Villette*; c'est un de nos plus aimables frères, ami éclairé de la bonne cause, et sentant tout votre mérite. C'en serait trop, mon cher philosophe, si les sages avaient contre eux les prêtres et les ministres. Nous avons besoin des hommes d'Etat pour nous défendre contre les hommes de Dieu. Je ne vous dis pas cela en l'air; il y a du temps que j'ai de très bonnes raisons de penser ainsi. Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous avez sur le cœur, attendu que le mien est à vous. Recommandez-moi aux prières de nos frères. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 30 de juin.

Vous êtes bien bon, mon cher maître, de prendre tant de part à l'injustice que j'éprouve; il est vrai qu'elle est sans exemple. Je sais que le ministre n'a point encore rendu de réponse définitive; mais vouloir me faire attendre et me faire valoir ce qui m'est dû à tant de titres, c'est un

—— outrage preſque auſſi grand que de me le refuſer.
1764. Sans mon amour extrême pour la liberté, j'aurais déjà pris mon parti de quitter la France, à qui je n'ai fait que trop de ſacrifices. J'approche de cinquante ans ; je comptais ſur la penſion de l'académie comme ſur la ſeule reſſource de ma vieilleſſe. Si cette reſſource m'eſt enlevée, il faut que je ſonge à m'en procurer d'autres, car il eſt affreux d'être vieux et pauvre. Si vous pouviez ſavoir les charges conſidérables et indiſpenſables, quoique volontaires, qui abſorbent la plus grande partie de mon très-petit revenu, vous ſeriez étonné du peu que je dépenſe pour moi ; mais il viendra un temps, et ce temps n'eſt pas loin, où l'âge et les infirmités augmenteront mes beſoins. Sans la penſion du roi de Pruſſe, qui m'a toujours été très-exactement payée, j'aurais été obligé de me retirer ou à la campagne ou en province, ou d'aller chercher ma ſubſiſtance hors de ma patrie. Je ne doute point que ce prince, quand il ſaura ma poſition, ne redouble ſes inſtances pour me faire accepter la place qu'il me garde toujours, de préſident de ſon académie ; mais le ſéjour de Potſdam ne convient point à ma ſanté, le ſeul bien qui me reſte ; et d'ailleurs un roi eſt toujours meilleur pour maîtreſſe que pour femme. Je vous avoue que ma ſituation m'embarraſſe. Il eſt dur de ſe déplacer à cinquante ans, mais il ne l'eſt pas moins de reſter chez ſoi pour y eſſuyer des naſardes. Ce qui vous étonnera davantage, c'eſt que le miniſtre, qui en agit ſi indignement à mon égard, a dit à

M. le prince *Louis* qu'il n'avait rien à me reprocher, ni pour mes écrits ni pour ma conduite. Le prince *Louis* voulait aller au roi, qui sûrement ignore cette indignité; mais il n'en a rien fait, dans la crainte de me nuire auprès du miniſtre, en voulant me ſervir. Ma ſeule conſolation eſt de voir que l'académie, le public, tous les gens de lettres, à l'exception de ceux qui ſont l'opprobre de la littérature, ne ſont pas moins indignés que vous du traitement que j'éprouve. J'eſpère que les étrangers joindront leurs cris à ceux de la France; et je vous prie de ne laiſſer ignorer à aucun de ceux que vous verrez, le nouveau genre de perſécution qu'on exerce contre les letrres. 1765.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je ſuis très-ſenſible à l'amitié que vous me témoignez; je crois la mériter un peu par mes ſentimens pour vous. J'oublie de vous dire que j'ai écrit au miniſtre une lettre ſimple et convenable, ſans baſſeſſe et ſans inſolence, et que je n'en ai pas eu plus de réponſe que l'académie. Si on attend que je faſſe d'autres démarches, on attendra long-temps.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

MON cher philoſophe, votre lettre m'a pénétré le cœur. Je vous aime aſſez pour vous apprendre des ſecrets que je ne devrais dire à perſonne, et

1765. je compte assez sur votre probité, sur votre amitié, pour être sûr que vous garderez le silence que je romps avec vous. Je ne vous parle point de l'intérêt que vous avez à vous taire; tout intérêt est chez vous subordonné à la vertu.

La plupart des lettres sont ouvertes à la poste; les vôtres l'ont été depuis long-temps. Il y a quelques mois que vous m'écrivîtes : *Que direz-vous des ministres, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés?* et l'article n'était pas à leur louange. Un ministre m'écrivit quinze jours après : *Je ne suis pas honteux d'être votre protégé, mais, etc.*; ce ministre paraissait très-irrité. On prétend encore qu'on a vu une lettre de vous à l'impératrice de Russie, dans laquelle vous disiez : *la France ressemble à une vipère, tout en est bon hors la tête.* On ajoute que vous avez écrit dans ce goût au roi de Prusse. Vous sentez, mon cher philosophe, combien il a été inutile que je vous aye rendu justice, et que j'aye écrit à ceux qui se plaignaient ainsi de vous, *que vous êtes l'homme qui fait le plus d'honneur à la France.* La voix d'un pauvre *Jean* criant dans le désert, et sur-tout d'un *Jean* persécuté, ne fait pas un grand effet. Voilà donc où vous en êtes. C'est à vous à tout peser; voyez si vous voulez vous transplanter à votre âge, et s'il faut que *Platon* aille chez *Denys*, ou que *Platon* reste en Grèce. Votre cœur et votre raison sont pour la Grèce. Vous examinerez si, en restant dans Athènes, vous devez rechercher la bienveillance des *Périclès*. Je suis persuadé que le ministre, qui

n'a rien répondu sur votre pension, ne garde ce silence que parce qu'un autre ministre lui a parlé. On est fâché contre vous depuis la *Vision*. Je sentis cruellement le coup que cette *Vision* porterait aux philosophes; je vous le mandai; vous ne me crûtes pas, mais j'étais très-instruit. Madame la princesse de *R*... n'apprit qu'elle était en danger de mort que par cette brochure. Jugez quel effet elle dut faire. Depuis ce temps, des trésors de colère se sont amassés contre nous tous, et vous ne l'ignorez pas. J'ai cru appercevoir, au travers de ces nuages, qu'on vous estime comme on le doit, et qu'on aurait désiré votre estime. 1765.

Je sais bien que vous ne feriez jamais de démarche qui répugne à la hauteur de votre ame, mais il vous faut votre pension. Voulez-vous me faire votre agent, quoique je ne sois pas sur les lieux? Il y a un homme qui est dans une très-grande place, et qui est mécontent de vous. Il n'est pas impossible que son ressentiment ait influé sur le refus ou sur le délai de la justice qu'on vous doit. Permettez-vous que je prenne la liberté de lui écrire? Je suis sans conséquence; je ne compromettrai ni lui ni vous; je lui proposerai une action généreuse. Il est très capable de la faire, très-capable aussi de se moquer de moi; mais j'en courrai volontiers les risques, et rien ne retombera sur vous. Je ne ferai rien assurément sans avoir vos instructions, que vous pourrez me faire parvenir en toute sûreté par la voie dont vous vous êtes déjà servi.

—— On crie contre les philoſophes, on a raiſon;
1765. car ſi l'opinion eſt la reine du monde, les philoſophes gouvernent cette reine. Vous ne ſauriez croire combien leur empire s'étend. Votre *Deſtruction* a fait beaucoup de bien. Bonſoir; je ſuis las d'écrire. Je ne le ſerai jamais de vous lire et de vous aimer.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

MON cher et illuſtre maître, je reçois à l'inſtant votre lettre de 8, que M. de *Villette* m'envoie de ſa campagne; et comme il ſerait trop long, et peut-être peu sûr de vous répondre par ſon canal, en ſon abſence je profite de l'occaſion de mademoiſelle *Clairon* pour vous ouvrir mon cœur. Il eſt très-vrai que j'ai écrit tout ce qu'on vous a dit; mais, comme cela n'intéreſſe point le roi, je croyais pouvoir écrire en ſureté, perſuadé qu'on ne rendait compte qu'à lui de ce que pouvaient contenir mes lettres. Il n'eſt pas moins vrai que l'homme en place, dont vous me parlez, eſt parvenu à ſe rendre l'exécration des gens de lettres, dont il lui était ſi facile de ſe faire aimer. Je crois bien qu'il me hait, et je me pique de reconnaiſſance; cependant je n'imagine pas qu'il influe beaucoup dans le refus ou le délai de ma penſion; je crois plutôt que les dévots de la cour ont fait peur au miniſtre

miniſtre, qui n'oſe le dire pourtant, et qui donne de ſon délai toutes ſortes de mauvaiſes raiſons. 1765.
Au reſte, je vous laiſſe le maître de faire les démarches que vous jugerez utiles, pourvu que ces démarches ne m'engagent à rien : ce qui eſt bien certain, c'eſt que je n'en ferai pour ma part aucune. Le roi de Pruſſe m'a déjà fait écrire, et j'attends une lettre de lui. On me dit de ſa part que la place de préſident eſt toujours vacante, qu'elle m'attend, et que, pour cette fois, il eſpère que je ne la refuſerai pas; mais ma ſanté ne me permet plus de me tranſplanter, et puis je ſuis plus amoureux de la liberté que jamais, et ſi je quittais la France (ce qui pourrait bien arriver ſi le roi de Pruſſe venait à mourir), ce ſerait pour aller dans un pays libre. Il eſt sûr que cette France m'eſt bien odieuſe, et que, ſi *ma raiſon* eſt pour la Grèce, aſſurément *mon cœur* n'y eſt pas. Tous les ſavans de l'Europe ſont déjà informés, par moi ou par d'autres, de l'indignité abſurde avec laquelle on me traite, et quelques-uns m'en ont déjà témoigné leur indignation. Il arrivera de mon affaire ce qui plaira au deſtin. Je quitte Paris du moment où je ne pourrai plus y vivre, et j'irai m'enterrer dans quelque ſolitude. On me fera tout le mal qu'on voudra; j'eſpère que mes amis, le public et les étrangers me vengeront. Adieu, mon cher maître; je ne vous dis rien de la porteuſe de cette lettre, elle porte ſa recommandation avec elle. Adieu.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 d'auguſte, car je ne puis ſouffrir août.

1765. Mon cher philoſophe, ſi la cauſe que je ſoupçonnais n'eſt pas la véritable, il y a donc des effets ſans cauſe. La raiſon ſuffiſante de *Leibnitz* eſt donc à tous les diables; car tout ce qu'on peut alléguer, pour colorer l'injuſtice qu'on vous fait, eſt parfaitement abſurde. Mademoiſelle *Clairon*, dans ſon genre, ſe trouve à peu-près maltraitée comme vous; elle a eſſuyé aſſurément des choſes plus déſagréables; je lui conſeille ce que probablement elle fera, et ce que vous lui avez conſeillé. Pour vous, mon cher et grand philoſophe, je n'ai point d'avis à vous donner; vous n'en prendrez que de votre fermeté et de votre ſageſſe. Je n'ai rien à dire à M. le duc de *Choiſeul*, je lui ai tout dit; et, puiſque vous ne le croyez pas l'auteur de cette injuſtice, mon rôle eſt terminé. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a un déchaînement auſſi violent que ridicule à la cour contre les philoſophes; et pour compléter cette extravagance, c'eſt le beau Siége de Calais qui a fait pouſſer à l'excès ce déchaînement. J'ignore ſi vous quitterez cette nation de ſinges, et ſi vous irez chez des ours; mais ſi vous allez en Ourſie, paſſez par chez nous. Ma poitrine commence un peu à

s'engager. Il ſerait fort plaiſant que je mouruſſe entre vos bras, en feſant ma profeſſion de foi. 1765.

Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Ferney attendre philoſophiquement la fin des orages? Vous me direz peut-être qu'on viendrait nous y brûler tous deux : je ne le crois pas, nous ne ſommes qu'au temps des *Frétons* et des *Pompignans*, et non à celui des *Dubourgs* et des *Servets*; d'ailleurs nous ſommes tous deux bons chrétiens, bons ſujets, bons diables; on nous laiſſera en paix dans ma tanière. Ecrivez-moi par frère *Damilaville*. Adieu; je vous aime autant que je vous eſtime.

LETTRE XXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 d'auguſte.

J'AI penſé, mon cher et illuſtre maître, aller demander ma penſion au père éternel, qui ſurement ne m'aurait pas traité plus mal qu'on ne le fait à Verſailles. Une inflammation d'entrailles m'a mis un pied dans la barque à *Caron*, dans laquelle il me ſemble que je deſcendais ſans regret. Heureuſement ou malheureuſement le grand danger n'a pas été long, quoique le médecin, qui craignait une fièvre maligne, n'ait oſé prononcer pendant pluſieurs jours. Je ſuis à préſent bien rétabli, à un peu de faibleſſe près. Quel beau livre j'ai ſouffié aux jéſuites et aux janſéniſtes! et que de magnifiques choſes

ils auraient dites, si le diable m'avait emporté !
1765. J'apprends, par une voie indirecte, qu'il a été au moment d'en faire autant de vous, mais que vous lui avez échappé comme moi. Il faut que le diable, qui nous guette l'un et l'autre, ne fache pas son métier, ou n'ait pas les serres bien fortes; il se console apparement en pensant que ce qui est différé n'est pas perdu.

Je suis bien aise que vous n'ayez point écrit en ma faveur à l'homme dont vous me parlez, pour deux raisons; la première, parce que je ne puis ni l'aimer ni l'estimer, ne fût-ce que par la protection ouverte qu'il a donnée à une satire infame jouée sur le théâtre contre de fort honnêtes gens dont il n'avait point à se plaindre; il s'est déclaré l'ennemi des lettres, et je ne crois pas que cela lui tourne à bien. Quoique je sente les inconvéniens de la pauvreté, j'aime mieux rester pauvre que de devoir ma fortune à de pareilles gens, et je me souviens de trois beaux vers de Zaïre, que je crains pourtant d'estropier.

. . . . Il est affreux pour un cœur magnanime
D'attendre des bienfaits de ceux qu'on méseslime;
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Ma seconde raison pour ne faire auprès de cet homme aucune démarche, c'est que je suis persuadé, encore une fois, qu'il a moins influé que vous ne croyez dans l'avanie qu'on m'a faite; je crois que la cabale des dévots, dont le petit bout de ministre *Saint-Florentin* a eu peur, y a eu plus

de part que lui. Ajoutez que ce petit bout de mi- —— 1765.
niſtre, qui ne me voit jamais dans ſon antichambre avec mes autres confrères, a été tout capable de me prendre, par cela ſeul, en averſion, et de chercher à me donner un dégoût qu'il n'oſe pourtant conſommer. Il vient d'écrire à l'académie des ſciences, pour lui demander une ſeconde fois ſon avis qu'elle lui a déjà donné ſans qu'il le lui demandât. On dit même que c'eſt cela en partie qui l'a piqué. L'académie doit lui répondre demain : enfin il faut eſpérer que cela finira. Le roi de Pruſſe me preſſe de nouveau très-vivement ; mais, avec quelque indignité que la cour me traite, Paris m'a ſi bien vengé de Verſailles, pendant ma maladie, que j'aimerais mieux être magiſter de Chaillot ou de Vaugirard que préſident de la plus brillante académie étrangère. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'intérêt que le public m'a témoigné en cette occaſion, et mes amis même ont été au-delà de ce que je pouvais déſirer. Je puis dire qu'*à quelque choſe malheur a été bon*, puiſqu'il m'a fait voir que j'avais en France de la conſidération et des amis. Me voilà cloué pour jamais à cette barque ou galère, comme vous voudrez l'appeler, à moins que quelque ſous-pilote ne veuille me noyer, auquel cas

Je me ſauve à la nage, et j'aborde où je puis.

Adieu, mon cher et illuſtre maître ; vous avez eu, et peut-être vous avez encore mademoiſelle *Clairon*. Elle a été encore plus maltraitée que moi,

mais on a beſoin d'elle, et on ne ſe ſoucie guère de
1765. moi; on la cajolera pour la ramener; elle ſuccombera peut-être, et j'en ſerai fâché pour elle. Je voudrais qu'on apprît une bonne fois, dans ce pays-ci, à reſpecter les talens dont on a beſoin pour ſon plaiſir ou pour ſon inſtruction, et à ne pas croire qu'après les avoir outragés et avilis, on les regagne par des careſſes. Je ſuis fâché de vous l'avouer, mon cher et illuſtre maître; mais pourquoi n'épancherais-je pas mon cœur avec vous? vous avez un peu gâté les gens qui nous perſécutent. J'avoue que vous avez eu beſoin plus qu'un autre de les ménager, et que vous avez été obligé d'offrir une chandelle à *Lucifer* pour vous ſauver de *Belzébuth*; mais *Lucifer* en eſt devenu plus orgueilleux, ſans que *Belzébuth* en ait été moins méchant. Conſervez-vous néanmoins pour la bonne cauſe, duſſiez-vous brûler encore à regret quelque petit bout de chandelle devant ces idoles que vous connaiſſez, Dieu merci, pour ce qu'elles ſont.

Parlons de choſes un peu moins triſtes. Savez-vous que je vais être ſevré? à quarante-ſept ans, ce n'eſt pas s'y prendre de trop bonne heure. Je ſors de nourrice où j'étais depuis vingt-cinq ans; j'y prenais d'aſſez bon lait, mais j'étais renfermé dans un cachot où je ne reſpirais pas, et je ſens que l'air m'eſt abſolument néceſſaire; je vais chercher un logement où il y en ait. Il m'en coûte ſix cents livres de penſion que je fais à cette pauvre femme pour la dédommager de mon mieux; c'eſt plus que la penſion de l'académie ne me

vaudra, supposé qu'on veuille bien enfin me faire la grâce de me la donner. Adieu, mon cher maître; frère *Damilaville*, qui est plus malade que moi, va vous voir, et je l'envie. 1765.

LETTRE XXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'auguste.

Mon très-cher et vrai philosophe, je m'intéresse pour le moins autant à votre bien-être qu'à votre gloire; car, après tout, le vivre dans l'idée d'autrui ne vaut pas le vivre à l'aise. Je me flatte qu'on vous a enfin restitué votre pension qui est de droit; c'était vous voler que de ne vous la pas donner. Il y a des injustices dont on rougit bientôt: celle qu'on faisait à la famille des *Calas*, de s'opposer au débit de son estampe, était encore un vol manifeste. Une telle démarche a bien surpris les pays étrangers. Je voudrais que tout homme public, quand il est près de faire une grosse sottise, se dît toujours à lui-même: *L'Europe te regarde.*

Mademoiselle *Clairon* a été reçue chez nous comme si *Rousseau* n'avait pas écrit contre les spectacles. Les excommunications de ce père de l'Eglise, n'ont eu aucune influence à Ferney. Il eût été à désirer, pour l'honneur de ce saint homme, si honnête et si conséquent, qu'il n'eût pas déclaré,

—— écrit et signé par-devant un nommé *Montmolin*,
1765. son curé huguenot, *qu'il ne demandait la communion que dans le ferme dessein d'écrire contre le livre abominable d'Helvétius.* Vous voyez bien que ce n'est pas assez pour *Jean-Jacques* de se repentir; il pousse la vertu jusqu'à dénoncer ses complices et à poursuivre ses bienfaiteurs; car, s'il avait renvoyé quelques louis à M. le duc d'*Orléans*, il en avait reçu plusieurs d'*Helvétius.* C'est assurément le comble de la vertu chrétienne de se déshonorer et d'être un coquin pour faire son salut.

Ce sont de tels philosophes qui ont rendu la philosophie odieuse et méprisable à la cour. C'est parce que *Jean-Jacques* a encore des partisans, que les véritables philosophes ont des ennemis. On est indigné de voir, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, une apostrophe à ce misérable comme on en ferait une à *Marc-Antonin.* Ce ridicule suffit avec l'article *Femme* pour décrier un livre, fût-il en vingt volumes in-folio. Comptez que je ne me suis pas trompé en mandant, il y a long-temps, que *Rousseau* ferait tort aux gens de bien.

Quand on a donné des éloges à ce polisson; c'était alors qu'on offrait réellement une chandelle au diable.

Croyez, mon cher philosophe, que je ne donnerai jamais à aucun grand seigneur les éloges que j'ai prodigués à mademoiselle *Clairon.* Le mérite et la persécution sont mes cordons bleus; mais aussi vous êtes trop juste pour exiger que je rompe en visière à des personnes à qui j'ai les plus grandes obligations.

obligations. Faut-il manquer à un homme qui nous a fait du bien, parce qu'il eſt grand ſeigneur? Je ſuis bien sûr que vous approuverez qu'on eſtime ou qu'on mépriſe, qu'on aime ou qu'on haïſſe très-indépendamment des titres. Je vous aimerais, je vous louerais, fuſſiez-vous pape; et, tel que vous êtes, je vous préfère à tous les papes, ce qui n'eſt pas coucher gros; mais je vous aime et vous révère plus que perſonne au monde. 1765.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de ſeptembre.

Mon cher et digne philoſophe, vous avez donc enfin votre penſion. Vous avez, ſans doute, bien remercié de la manière galante dont on vous l'a donnée. On ne peut rien ajouter à la promptitude et à la bonne grâce qu'on a miſes dans cette affaire.

M. le marquis d'*Argence* d'Angoulême, m'a envoyé une lettre que vous lui avez écrite; c'eſt un homme plein de zèle pour la bonne cauſe, et qui a pris avec zèle le parti des *Calas* contre *Fréron*. J'ai bien de la peine à décider quel eſt le plus mépriſable d'*Aliboron* ou de *Jean-Jacques*; je crois ſeulement *Jean-Jacques* plus fou et non moins coquin. Promettre d'écrire contre *Helvétius* pour être reçu à la communion, eſt une baſſeſſe incroyable.

Je crois que vous aurez mademoiſelle *Clairon* au mois d'octobre, mais je ne crois pas qu'elle

reparaiſſe ſur le théâtre des Velches. J'aime tous
1765. les jours de plus en plus mon philoſophe *Damilaville*; *Tronchin* lui a donné la fièvre pour le guérir. Je ſouhaite qu'il ſoit long-temps entre ſes mains, et je voudrais bien vous tenir avec lui, vous trouveriez Genève bien changé; la raiſon y a fait des progrès dont on ne ſe doutait pas. *Calvin* n'y ſera bientôt regardé que comme un cuiſtre intolérant.

Conſervez bien votre ſanté; jouiſſez de l'étonnante révolution qui ſe fait par-tout dans les eſprits, et vivez pour éclairer les hommes.

LETTRE XXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 7 d'octobre.

VOUS avez donc cru, mon cher maître, ainſi que frère *Damilaville*, que j'avais enfin ma penſion; détrompez-vous : il eſt vrai que l'académie a fait, en ma faveur, une ſeconde démarche encore plus authentique et plus marquée, puiſqu'elle ne l'a faite que d'après une lettre du miniſtre qui lui demandait une ſeconde fois, ſon avis ſur ce ſujet, imaginant apparemment qu'elle ſerait aſſez abſurde pour en changer. Elle a répondu comme *Cinna*;

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

Et, depuis le 14 d'auguſte qu'elle a fait cette réponſe, le miniſtre n'a encore rien dit. Il eſt vrai qu'il a

eu le poing coupé (*), et c'eſt une raiſon; mais il s'eſt paſſé trois ſemaines et davantage entre la 1765.
lettre de l'académie et la coupure de ſon poing. Ce poing d'ailleurs n'eſt que le poing gauche, et on dit qu'il recommence à ſigner du droit. Nous verrons s'il en ſera uſage à ma ſatisfaction. Quoi qu'il en ſoit, je viens d'envoyer au *Journal encyclopédique* une petite lettre fort ſimple à ce ſujet, où je dis ſimplement les faits ſans me plaindre de perſonne.

En vérité, ſi vous ne m'aſſuriez ce que vous m'apprenez de *Rouſſeau*, j'aurais peine à le croire. Quoi! il a promis d'écrire contre *Helvétius* pour être admis à ſa communion huguenotte! En vérité, cela eſt incroyable. C'eſt bien le cas de dire comme *Pourceaugnac* : *Voilà bien des raiſonnemens pour manger un morceau.*

J'imagine que vous avez encore frère *Damilaville*, et je vous en fais mon compliment à l'un et à l'autre. Ma ſanté ſerait paſſable ſi je dormais mieux; il faut eſpérer que cela reviendra. Je ſuis actuellement dans les embarras et les dépenſes d'un emménagement qui me donne beaucoup d'ennui et d'impatience; c'eſt ce qui fait que je ne vous dis que deux mots.

Adélaïde a eu beaucoup de ſuccès, et continue à en avoir. Vous avez très-bien fait de redonner la pièce ſous ſon ancien nom. Adieu, mon cher maître, je vous embraſſe mille fois.

(*) M. de *Saint-Florentin*, depuis duc de *la Vrillière*, avait eu le poignet emporté d'un coup de fuſil, à la chaſſe.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'octobre.

1765. MON cher et vrai et grand philoſophe, madame de *Florian*, qui retourne à Paris, vous dira combien vous êtes aimé à Ferney, et combien l'injuſtice qu'on vous fait nous a paru velche; mais en récompenſe, on dit qu'on donne une penſion à l'auteur du Siége de Calais et à ceux du *Journal chrétien*. Il y a des choſes bien humiliantes dans l'eſpèce humaine; mais il n'y en a point de plus honteuſe que de voir continuellement les arts jugés par des *Midas*.

Votre aventure fait tort à la nation, ou plutôt à ceux qui la gouvernent par leurs premiers commis. Je rougis quand je ſonge qu'on vous a refuſé chez vous la vingtième partie de ce qu'on vous a offert dans les pays étrangers. Le mérite, les talens, la réputation ſeront-ils donc regardés comme les ennemis de l'Etat?

Quoi! vous ne voulez pas croire que *Jean-Jacques*, pour avoir la ſainte communion huguenotte, a promis, (page 90) *de s'élever clairement contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui, ſuivant le principe déteſtable de ſon auteur, prétend que ſentir et juger ſont une ſeule et même choſe, ce qui eſt évidemment établir le matérialiſme.* Cela eſt écrit et ſigné de la main de *Jean-Jacques*, et frère *Damilaville*

vous apporte l'exemplaire d'où ces belles paroles ſont tirées. En vérité, les Velches valent encore 1765.
mieux que les Génevois. Vous êtes un peu vengé à préſent de ces déiſtes honteux; les prêtres ſont dans la boue, et les citoyens dans un orage. Le conſeil et les bourgeois ſont diviſés plus que jamais, et je crois que le conſeil a tort, parce que des magiſtrats veulent toujours étendre leur pouvoir, et que le peuple ſe borne à ne vouloir pas être opprimé. Au milieu de toutes ces querelles, l'*inf*.. eſt dans le plus profond mépris. On commence de tous côtés à ouvrir les yeux. Il y a certains livres dont on n'aurait pas confié le manuſcrit à ſes amis, il y a quarante ans, dont on fait ſix éditions en dix-huit mois. *Bayle* paraît aujourd'hui beaucoup trop timide. Vous ſentez bien que le fanatiſme écume de rage, à meſure que le jour commence à luire. J'eſpère que du moins cette fois-ci les parlemens combattront pour la philoſophie ſans le ſavoir. Ils ſont forcés de ſoutenir les droits du roi contre les uſurpations des évêques. On ne s'était pas douté que la cauſe des rois fût celle des philoſophes; cependant il eſt évident que des ſages qui n'admettent pas deux puiſſances, ſont les premiers ſoutiens de l'autorité royale. La raiſon dit que les prêtres ne ſont faits que pour prier DIEU; les parlemens ſont en ce point d'accord avec la raiſon.

Grâce aux préventions de leur eſprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous;

1765. J'ai passé des jours délicieux avec frère *Damila-ville*, et je voudrais vivre et mourir entre vous et lui. Ne pouvant remplir ce désir, je souhaite au moins que les sages de Paris soient unis entre eux.

Cinq ou six personnes de votre trempe suffiraient pour faire trembler l'*inf*... et pour éclairer le monde. C'est une pitié que vous soyez dispersés sans étendard et sans mot de ralliement. Si jamais vous faites quelque ouvrage en faveur de la bonne cause, frère *Damilaville* me le fera tenir avec sureté; vous ne serez point compromis par des bavards, comme vous l'avez été.

On mettra le nom de feu M. *Boulanger* à la tête de l'ouvrage. Vous êtes comptable de votre temps à la raison humaine. Ayez l'*inf*... en exécration et aimez-moi; comptez que je le mérite par les sentimens que j'aurai pour vous jusqu'au jour où je rendrai mon corps aux quatre élémens, ce qui arrivera bientôt, car j'ai une faiblesse continue avec des redoublemens.

LETTRE XXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de novembre.

On a enfin accordé, mon cher maître, non à mes sollicitations, car je n'en ai fait aucune, mais aux démarches réitérées de l'académie, aux cris du public, et à l'indignation de tous les gens de

lettres de l'Europe, la magnifique penſion de trois à quatre cents livres (car elle ne ſera pas plus forte pour moi) qu'on jugeait à propos de me faire attendre depuis ſix mois. Vous croyez bien que je n'oublierai de ma vie cet outrage atroce et abſurde; je dis cet outrage, car le délai m'a plus offenſé que n'aurait fait un prompt refus qui m'aurait vengé en déshonorant ceux qui me l'auraient fait. Vous avez pu voir, dans le *Journal encyclopédique*, la petite lettre que j'y fais inſérer; elle fait un contraſte bien ridicule (et bien aviliſſant pour ceux qui en ſont l'objet) avec l'article du même *Journal* mis en note au bas de cette lettre. Si jamais j'ai été tenté de prendre mon parti, je puis vous dire que je l'ai été vivement dans cette occaſion. Le roi de Pruſſe me mettait bien à mon aiſe par les propoſitions qu'il me faiſait; mais j'ai réſolu de ne me mettre jamais au ſervice de perſonne, et de mourir libre comme j'ai vécu. On dit que *Rouſſeau* va à Potſdam; je ne ſais ſi la ſociété du roi de Pruſſe ſera de ſon goût; j'en doute, d'autant plus qu'il s'en faut de beaucoup que ce prince ſoit enthouſiaſte de ſes ouvrages. Quant à moi, tout ce que je déſirerais, ce ſerait d'être aſſez riche pour pouvoir me retirer dans une campagne, où je me livrerais en liberté à mon goût pour l'étude, qui eſt plus grand que jamais. L'affaibliſſement de ma ſanté, les viſites à rendre et à recevoir, la ſujétion des académies, auxquelles malheureuſement ma ſubſiſtance eſt attachée, me rendent la vie de Paris inſupportable. Ce qu'il y 1765.

—— écrit et signé par-devant un nommé *Montmolin*,
1765. son curé huguenot, *qu'il ne demandait la communion que dans le ferme dessein d'écrire contre le livre abominable d'Helvétius.* Vous voyez bien que ce n'est pas assez pour *Jean-Jacques* de se repentir; il pousse la vertu jusqu'à dénoncer ses complices et à poursuivre ses bienfaiteurs; car, s'il avait renvoyé quelques louis à M. le duc d'*Orléans*, il en avait reçu plusieurs d'*Helvétius*. C'est assurément le comble de la vertu chrétienne de se déshonorer et d'être un coquin pour faire son salut.

Ce sont de tels philosophes qui ont rendu la philosophie odieuse et méprisable à la cour. C'est parce que *Jean-Jacques* a encore des partisans, que les véritables philosophes ont des ennemis. On est indigné de voir, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, une apostrophe à ce misérable comme on en ferait une à *Marc-Antonin*. Ce ridicule suffit avec l'article *Femme* pour décrier un livre, fût-il en vingt volumes in-folio. Comptez que je ne me suis pas trompé en mandant, il y a long-temps, que *Rousseau* ferait tort aux gens de bien.

Quand on a donné des éloges à ce polisson; c'était alors qu'on offrait réellement une chandelle au diable.

Croyez, mon cher philosophe, que je ne donnerai jamais à aucun grand seigneur les éloges que j'ai prodigués à mademoiselle *Clairon*. Le mérite et la persécution sont mes cordons bleus; mais aussi vous êtes trop juste pour exiger que je rompe en visière à des personnes à qui j'ai les plus grandes obligations.

obligations. Faut-il manquer à un homme qui nous a fait du bien, parce qu'il eſt grand ſeigneur? Je ſuis bien sûr que vous approuverez qu'on eſtime ou qu'on mépriſe, qu'on aime ou qu'on haïſſe très-indépendamment des titres. Je vous aimerais, je vous louerais, fuſſiez-vous pape; et, tel que vous êtes, je vous préfère à tous les papes, ce qui n'eſt pas coucher gros; mais je vous aime et vous révère plus que perſonne au monde. 1765.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de ſeptembre.

MON cher et digne philoſophe, vous avez donc enfin votre penſion. Vous avez, ſans doute, bien remercié de la manière galante dont on vous l'a donnée. On ne peut rien ajouter à la promptitude et à la bonne grâce qu'on a miſes dans cette affaire.

M. le marquis d'*Argence* d'Angoulême, m'a envoyé une lettre que vous lui avez écrite; c'eſt un homme plein de zèle pour la bonne cauſe, et qui a pris avec zèle le parti des *Calas* contre *Fréron*. J'ai bien de la peine à décider quel eſt le plus mépriſable d'*Aliboron* ou de *Jean-Jacques*; je crois ſeulement *Jean-Jacques* plus fou et non moins coquin. Promettre d'écrire contre *Helvétius* pour être reçu à la communion, eſt une baſſeſſe incroyable.

Je crois que vous aurez mademoiſelle *Clairon* au mois d'octobre, mais je ne crois pas qu'elle

1765. a de fâcheux, c'eſt que je ne vois nul moyen de parvenir à cet heureux état; il mettrait le comble à mon indépendance, pour laquelle j'ai plus de fureur que jamais. J'ai fait un ſupplément à la *Deſtruction* des jéſuites, où les janſéniſtes, les ſeuls ennemis qui nous reſtent, ſont traités comme ils le méritent : mais je ne ſais ni quand, ni où, ni comment je dois le donner. Je voudrais bien ſervir la raiſon, mais je déſire encore plus d'être tranquille. Les hommes ne valent pas la peine qu'on prend pour les éclairer; et ceux même qui penſent comme nous, nous perſécutent. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de janvier.

1766. MON grand philoſophe, mon frère et mon maître, vous êtes ſage, et *Jean-Jacques* eſt un fou; il a été fou à Genève, à Paris, à Motier-Travers, à Neuchâtel; il ſera fou en Angleterre, à Port-Mahon, en Corſe, et mourra fou. Or la folie fait grand tort à la philoſophie, et c'eſt de quoi j'ai le cœur navré.

Je vous envoie les plats vers dont vous me parlez; ils ſont encore moins plats que tous ceux qu'on a faits et fera ſur ce ſujet. Mon maudit aumônier, ex-jéſuite imbécille, les avait portés à Genève, et on les a imprimés. J'ai retiré les exem-

plaires que j'ai pu trouver, parce que je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir préféré *Henri IV* à Ste *Geneviève*. *Henri IV* n'a fait que sauver le royaume ; il n'a été que l'exemple des rois, et Ste *Geneviève*, qui servait un boulanger, le vola à bonne intention. J'avoue donc mon extrême faute d'avoir donné la préférence à mon *Henri* sur ma *Geneviève*. Brûlez mes vers, et qu'il n'en soit plus parlé. 1766.

Quoi donc ! est-ce que frère *Damilaville* ne vous a pas dit qu'un certain duc, ministre, avait sollicité votre pension, ne sachant pas si elle était forte ou faible ? Il faut pourtant que vous le sachiez ; il faut que vous sachiez encore que, tout duc et tout ministre qu'il est, il a fait de très-belles et très-généreuses actions. Il a eu le malheur de protéger *Palissot*, j'en conviens ; mais *Palissot* était fils d'un homme qui avait fait les affaires de sa maison en Lorraine.

Le grand point, c'est que les sages ne soient pas persécutés, et certainement ce ministre ne sera jamais persécuteur. Dieu nous préserve des bigots ! ce sont ces monstres-là qui sont à craindre.

Vous ne me mandez point ce que vous faites, où vous êtes, comment va votre santé, si vous êtes content, si vous resterez à Paris, si vous travaillez à quelque ouvrage ; je m'intéresse pourtant très-vivement à tout cela.

Les tracasseries de Genève m'amusent ; mais je suis si malade qu'elles ne m'amusent guère. Je m'en vais mon grand chemin de l'autre monde, ce pays

1766. dont jamais aucun voyageur n'eſt revenu, comme dit *Gilles Shakeſpeare*. Faut-il que je meure ſans ſavoir au juſte ſi *Poiſſonnier* a deſſalé l'eau de la mer? cela ſerait bien cruel. Adieu; je ne ſais qui avait plus raiſon de *Démocrite* ou d'*Héraclite* dans le meilleur des mondes poſſibles. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

LETTRE XXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de mars.

Il y a un ſiècle, mon cher et illuſtre maître, que je ne vous ai demandé de vos nouvelles et donné des miennes. Vous voulez ſavoir comment je me porte? médiocrement, avec un eſtomac qui a bien de la peine à digérer: ce que je fais? bien des choſes à la fois, géométrie, philoſopohie et littérature; je travaille à la dioptrique (non pas à celle de l'abbé de *Molières*, qui prouvait par la dioptrique la vérité de la religion chrétienne), à différens éclairciſſemens que je prépare ſur mes élémens de philoſophie, et dans leſquels je touche délicatement à des matières délicates; à un ſupplément aſſez intéreſſant pour l'ouvrage ſur la *Deſtruction des jéſuites*; enfin à quelques autres broutilles: voilà mes occupations. Vous voulez ſavoir ſi j'irai m'établir en Pruſſe? non aſſurément; ni ma ſanté, ni mon amour pour l'indépendance, ni mon attachement pour mes amis ne me le permettent; ſi

je reſterai à Paris? oui, tant que j'y ſerai forcé par mon peu de fortune qui me rend néceſſaire l'aſſiduité aux académies : mais ſi je devenais plus à mon aiſe, j'irais m'enfermer dans quelque campagne où je vivrais ſeul, heureux, et affranchi de toute eſpèce de contrainte. Vous devez juger par cette manière de penſer que je ſuis bien éloigné du mariage, quoique les gazettes m'aient marié. Eh! mon Dieu, que deviendrais-je avec une femme et des enfans? la perſonne à laquelle on me marie (dans les gazettes) eſt, à la vérité, une perſonne reſpectable par ſon caractère, et faite par la douceur et l'agrément de ſa ſociété, pour rendre heureux un mari; mais elle eſt digne d'un établiſſement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous ni mariage, ni amour, mais de l'eſtime réciproque, et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maiſon qu'elle, où il y a d'ailleurs dix autres locataires; voilà ce qui a occaſionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait été appuyé par madame *du Deffant*, à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne ſais pas pourquoi). Elle ſait bien qu'il n'en eſt rien, de mon mariage; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre choſe. Elle ne croit pas aux femmes honnêtes; heureuſement elle eſt bien connue, et crue comme elle le mérite. 1766.

Je ne ſais pas ſi le miniſtre dont vous parlez eſt tel que vous dites; ce que je ſais, c'eſt qu'à la mort de *Clairaut*, il a mieux aimé partager entre deux ou trois poliſſons une penſion que *Clairaut*

—— avait ſur la marine, que de me la donner, quoique
1766. je fuſſe ſeul en état de remplacer *Clairaut*. Il eſt vrai que je ne l'ai pas demandée ; j'étais trop sûr d'être refuſé, et je ne me plains ni ne m'étonne qu'on ne ſoit pas venu me chercher ; mais je ſuis sûr qu'on lui a parlé pour moi, et qu'il a donné à d'autres ; ce qui prouve, comme on dit, la *bonne amitié des gens*. Adieu, mon cher maître ; je vous embraſſe de tout mon cœur. On dit que le profeſſeur *Euler* quitte Berlin ; j'en ſerais fâché ; c'eſt un homme très-peu amuſant, mais un très-grand géomètre. Nous ſommes accablés d'oraiſons funèbres faites par des évêques et des abbés. Dieu veuille que l'Europe, la philoſophie et les lettres ne faſſent la vôtre de long-temps.

LETTRE XXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Ce n'eſt point un jéſuite, mon cher et illuſtre ami, qui vous remettra cette lettre de ma part, quelque aguerri que vous deviez être à voir cette robe, puiſque vous en nourriſſez un depuis dix ans ; je ferais ſcrupule de vous ſurcharger de pareille marchandiſe. Ce n'eſt donc point un jéſuite, mais beaucoup mieux à tous égards, que je vous prie de recevoir et d'accueillir ; c'eſt un barnabite italien, nommé le père *Friſi*, mon ami depuis long-temps, et digne d'être le vôtre, grand géometre

qui a remporté pluſieurs prix dans les plus célèbres académies de l'Europe, excellent philoſophe, malgré ſa robe, et dont je vous annonce d'avance que vous ferez très-content. Il s'en retourne à Milan, où il eſt profeſſeur de mathématiques, après avoir paſſé près d'un an à Paris, aimé et eſtimé de tous nos amis communs. Avant que de rentrer dans le ſéjour de la ſuperſtition autrichienne et eſpagnole, il a déſiré d'en voir le fléau, qui n'eſt pas fait pour faire peur à mon barnabite. Il a voulu voir mieux encore, l'ornement et la gloire de la littérature françaiſe ou plutôt européenne ; car un homme tel que vous n'appartient pas au pays des Velches où il eſt perſécuté, tandis qu'on l'admire ailleurs. Le père *Friſi* a pour compagnon de voyage un jeune ſeigneur milanais de beaucoup d'eſprit, que je vous recommande ainſi que lui. Je me flatte, mon cher philoſophe, que vous voudrez bien les recevoir l'un et l'autre comme deux perſonnes de beaucoup de mérite, et pour leſquelles j'ai beaucoup d'amitié et d'eſtime. Adieu, mon cher maître ; je vous embraſſe de tout mon cœur. Si vous avez beſoin d'indulgences, mes deux voyageurs pourront vous en ménager ; car ils ont quelque crédit à la cour du ſaint père qui, par parenthèſe, pourrait bientôt faire banqueroute ; ainſi ceux qui veulent des abſolutions doivent ſe dépêcher. *Iterum vale et me ama.* 1766.

LETTRE XXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de mars.

1766. MON très-cher philoſophe, ſi vous vous étiez marié, vous auriez très-bien fait; et en ne vous mariant pas, vous ne faites pas mal; mais de façon ou d'autre, faites-nous des d'*Alembert*. C'eſt une choſe infame que les *Frérons* pullulent, et que les aigles n'aient point de petits. Je me doute bien que votre dioptrique ne reſſemblera pas à celle de l'abbé *Molières*; vous n'êtes pas fait pour voir les choſes comme lui.

Si vous avez quelque air d'un *Molière*, c'eſt de *Jean-Baptiſte Poquelin*; vous en avez la bonne plaiſanterie, et je crois qu'il y paraîtra dans le petit ſupplément que vous préparez pour ces renards de jéſuites, et pour ces loups de janſéniſtes.

C'eſt aſſurément un grand mal-entendu qu'un miniſtre qui a beaucoup d'eſprit, n'ait pas été au-devant de votre mérite, et qu'il ait laiſſé cet honneur aux étrangers. Je crois qu'il avait grande envie de ſe raccommoder avec vous; mais vous n'êtes pas homme à faire les avances. Je ſers actuellement mon quartier de *Tiréſie*. Mes fluxions ſur les yeux me mettent hors d'état d'écrire, et je pourrais bien être aveugle encore quelques ſemaines. Nous avons ici M. de *Chabanon*; il eſt muſi-

cien, poëte, philosophe et homme d'esprit; il fait de vous le cas qu'il en doit faire. Nous avons tous été fort contens de la réponse de notre protecteur à Messieurs du parlement; cette pièce nous a paru noblement pensée et noblement écrite; et si l'auteur n'était pas notre protecteur, je le voudrais pour notre confrère. 1766.

Je me flatte que votre ami M. de *la Chalotais* sortira brillant comme un cygne de la bourbe où on l'a fourré; il a trop d'esprit pour être coupable.

Vous savez que le parlement d'Angleterre a révoqué son timbre; je ne pense pas qu'il raccommode celui de *Jean-Jacques*. Adieu, mon très-cher philosophe; je me flatte que la personne avec qui vous vivez est philosophe aussi, et je fais des vœux pour que le nombre s'en augmente. Ne m'oubliez pas auprès de M. *Turgot*, s'il est à Paris. Je me sens beaucoup de tendresse pour les penseurs.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juin.

Vous aurez pu savoir, mon cher philosophe, par la lettre de *Covelle* (*), quelle a été l'absurde insolence du nommé *Vernet*, digne professeur en théologie. Je sais que vous dédaignerez à Paris les croassemens des grenouilles du lac de Genève; mais

(*) Mélanges littéraires.

elles ſe ſont entendre chez toutes les grenouilles
1766. presbytériennes de l'Europe, et il eſt bon de les écraſer en paſſant.

Je ne ſais pas qui ſont les auteurs qui travaillent actuellement au *Journal encyclopédique*; ce journal eſt très-maltraité dans le libelle du profeſſeur. Voyez ſi vous pouvez lui faire donner quelques coups de fouet dans ce journal. Pour moi, je me diſpoſe à faire une juſtice exemplaire de la perſonne dudit huguenot, lorſqu'il viendra ſur mes terres catholiques. Je ne ſouffrirai pas qu'il attaque impunément notre ſaint père le pape, et vous, et frère *Hume*, et frère *Marmontel*, et même faux frère *Rouſſeau*, et la comédie.

Vous avez peut-être vu le livre attribué à *Fréret*, qu'on dit être d'un capitaine au régiment du roi. Ce capitaine eſt plus ſavant que dom *Calmet*, et a autant de logique que *Calmet* avait d'imbécillité. Ce livre doit faire un très-grand effet; j'en ſuis émerveillé, et j'en rends grâces à DIEU. Vous ſouciez-vous beaucoup du bâillon de *Lalli*, et de ſon gros cou que le fils aîné de monſieur l'exécuteur a coupé fort mal adroitement pour ſon coup d'eſſai? Je connaiſſais beaucoup cet irlandais, et j'avais eu même avec lui des relations fort ſingulières en 1746. Je ſais bien que c'était un homme très-violent, qui trouvait aiſément le ſecret de ſe faire haïr de tout le monde; mais je parierais mon petit cou qu'il n'était point traître. L'arrêt ne dit point qu'il ait été concuſſionnaire. Cet arrêt lui reproche vaguement des vexations, et ce mot de

vexations

vexations est si indéterminé qu'il ne se trouve chez aucun criminaliste. 1766.

La France est le seul pays où les arrêts ne soient point motivés. Les parlemens crient contre le despotisme; mais ceux qui font mourir des citoyens, sans dire précisément pourquoi, sont assurément les plus despotiques de tous les hommes.

Savez-vous quand finira l'assemblée du clergé, et quand on débitera l'*Encyclopédie*? j'imagine qu'elle paraîtra quand l'assemblée sera disparue.

Est-il vrai qu'on fait beaucoup de niches à mademoiselle *Clairon*? est-il vrai qu'on fait ce qu'on peut pour trouver admirable une nouvelle actrice par qui on prétend qu'elle sera remplacée?

Vous avez lu sans doute, en son temps, la prédication de l'abbé *Coyer*. Ne trouvez-vous pas qu'il prend bien son temps pour louer Genève? La moitié de la ville voudrait écraser l'autre, et les deux moitiés sont bien basses et bien sottes devant les médiateurs. Adieu, mon très-cher et très-aimable philosophe; quand vous aurez un moment de loisir, répondez à mes questions, et aimez-moi.

Croyez-vous que la préface de l'*Abrégé de l'histoire de l'Eglise* soit de mon ancien disciple?

LETTRE XXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 juin.

1766. Je savais bien, mon cher et illustre maître, que le nommé *Vernet*, au cou tord ou tors, avait publié *incognito* des lettres contre vous, contre moi et contre bien d'autres; mais j'ignorais qu'il voulût les ressusciter, elles étaient si bien mortes, ou plutôt elles étaient mortes-nées. Quoi qu'il en soit, j'aurai soin de ce jésuite presbytérien, et je ne manquerai pas de lui dire un mot d'honnêteté à la première occasion; mais un mot seulement, parce qu'il n'en mérite pas davantage, et que je ne veux pas tout-à-fait demeurer en reste avec un honnête prêtre comme lui: *Ne prorsùs insalutatum dimittam.*

A propos de latin, quoique cela ne vienne pas à ce que nous disons, dites-moi, je vous prie (j'ai besoin de le savoir et pour cause.), si c'est vous, comme je le crois, qui avez fait les deux vers latins qui sont à la tête de votre dissertation sur le feu, et si le second est *cuncta fovet* ou *cuncta parit*?

J'ai actuellement entre les mains le livre de *Prévet*, ou, si vous le voulez, d'un capitaine au régiment du roi, ou de qui il vous plaira. Si ce capitaine était au service de notre saint père le pape, je doute qu'il le fît cardinal, à moins que ce ne fût

pour l'engager à se taire ; car ce capitaine est un vrai cosaque, qui brûle et qui dévaste tout. C'est dommage que l'assemblée du clergé finisse, elle aurait beau jeu pour demander que le capitaine *Fréret* fût mis au conseil de guerre pour être ensuite livré au bras séculier, et traité suivant la douceur des ordonnances de notre mère sainte Eglise. 1766.

Quoi qu'il en soit, ce livre est, à mon avis, un des plus diaboliques qui aient encore paru sur ce sacré sujet, parce qu'il est savant, clair et bien raisonné. On dit qu'il y a un curé de village d'auprès de Besançon, qui y avait fait une réponse ; mais que, toutes réflexions faites, on l'a prié de la supprimer, parce que la défense était beaucoup plus faible que l'attaque.

Le bâillon de *Lalli* a révolté jusqu'à la populace, et l'énoncé de l'arrêt a paru bien absurde à tous ceux qui savent lire. Je suis persuadé, comme vous, que *Lalli* n'était point traître, car l'arrêt n'aurait pas manqué de le dire ; et *trahir les intérêts du roi* ne signifie rien, puisque c'est *trahir les intérêts du roi* que de frauder quelques sous d'entrée, ce qui, à mon avis, ne mérite pas la corde. Je crois bien que ce *Lalli* était un homme odieux, un méchant homme, si vous voulez, qui méritait d'être tué par tout le monde, excepté par le bourreau. Les voleurs du Canada étaient bien plus dignes de la hart ; mais ils avaient des parens premiers commis, et *Lalli* n'avait pour parens que des prêtres irlandais, à qui il ne reste d'autres consolations que de dire force messes pour lui. Quoi qu'il en soit, *qu'il*

1766. *repoſe en paix*, et que ſes juges nous y laiſſent! Je n'ai point vu l'actrice nouvelle par qui on prétend que mademoiſelle *Clairon* ſera remplacée; mais j'entends dire qu'elle a en effet beaucoup de talent, d'ame et d'intelligence; qu'elle n'a que des défauts qui ſe perdent aiſément, mais qu'elle a toutes les qualités qui ne s'acquièrent point. Pour mademoiſelle *Clairon*, elle a abſolument quitté le théâtre, et a très-bien fait: il faut en ce monde-ci avoir le moins de tyrans qu'il eſt poſſible, et il ne faut pas reſter dans un état que tout concourt à avilir. Elle a pourtant joué, dans une maiſon particulière, le rôle d'*Ariane*, pour le prince de *Brunſwick*, qui en a été enchanté. Ce prince de *Brunſwick* a été ici fort goûté et fort fêté de tout le monde, et il le mérite. Il y a un gros prince de . . . . . qui a commandé dans la dernière guerre l'armée de l'Empire, et qui durant la paix protége *Fréron* et autres canailles.

Ledit prince trouve très-mauvais qu'on accueille le prince de *Brunſwick*, et qu'on ne le regarde pas, lui gros et grand ſeigneur, héritier de deux électorats, et ſur-tout, comme vous voyez, amateur des gens de mérite; c'eſt que par malheur le prince de *Brunſwick* a de la gloire, et que le gros prince de . . . . . n'en a point.

Oui, j'ai lu, dans ſon temps, la prédication de l'abbé *Coyer*, et je crois qu'après la prédication même, c'eſt un des livres les plus inutiles qui aient été faits.

Je crois auſſi que la préface de l'*Hiſtoire de l'Egliſe*

eſt de votre ancien diſciple ; il y a des erreurs de fait, mais le fond eſt bon. Quant à l'ouvrage, il eſt maigre, mais il eſt aiſé de lui donner de l'embonpoint dans une ſeconde édition ; et c'eſt un corps de bon tempérament qui ne demande qu'à devenir gros et gras. Je préſume qu'il le deviendra ; la carcaſſe eſt faite, il n'y a plus qu'à la couvrir de chair. Dans ces ſortes d'ouvrages, c'eſt beaucoup que d'avoir le cadre, et un nom tel que celui-là à mettre au bas, parce qu'on n'oſe pas brûler, à peine de ridicule, les cadres qui portent des noms pareils. 1766.

Adieu, mon cher et illuſtre maître ; vous devez avoir vu l'abbé *Morellet* ou *Mords-les*, qui ſurement ne vous aura point mordu, et que vous aurez bien careſſé comme il le mérite. Vous avez vu auſſi M. le chevalier de *Rochefort*, qui eſt un galant homme, et qui m'a paru auſſi enchanté de la réception que vous lui avez faite, qu'il l'eſt peu du ſéjour de Verſailles, et de la ſociété des courtiſans. *Iterum vale.* Je vous embraſſe de tout mon cœur. Réponſe, je vous prie, ſur les deux vers latins ; j'en ſuis un peu preſſé. J'oubliais de vous dire que mademoiſelle *Clairon* a déjà rendu le pain béni ; voilà ce que c'eſt que de quitter le théâtre.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de juin.

1766. MON digne et aimable philoſophe, je l'ai vu ce brave *Mords-les* qui les a ſi bien mordus; il eſt du naturel des vrais braves qui ont autant de douceur que de courage; il eſt viſiblement appelé à l'apoſtolat. Par quelle fatalité ſe peut-il que tant de fanatiques imbécilles aient fondé des ſectes de fous, et que tant d'eſprits ſupérieurs puiſſent à peine venir à bout de fonder une petite école de *raiſon*? c'eſt peut-être parce qu'ils ſont ſages; il leur manque l'enthouſiaſme, l'activité. Tous les philoſophes ſont trop tièdes; ils ſe contentent de rire des erreurs des hommes, au lieu de les écraſer. Les miſſionnaires courent la terre et les mers, il faut au moins que les philoſophes courent les rues; il faut qu'ils aillent ſemer le bon grain de maiſons en maiſons. On réuſſit encore plus par la prédication que par les écrits des pères. Acquittez-vous de ces deux grands devoirs, mon cher frère; prêchez et écrivez, combattez, convertiſſez, rendez les fanatiques ſi odieux et ſi mépriſables, que le gouvernement ſoit honteux de les ſoutenir.

Il faudra bien à la fin que ceux à qui une ſecte fanatique et perſécutrice a valu des honneurs et des richeſſes, ſe contentent de leurs avantages

qu'ils se bornent à jouir en paix, et qu'ils se défas- 1766.
sent de l'idée de rendre leurs erreurs respectables. Ils diront aux philosophes : Laissez-nous jouir et nous vous laisserons raisonner. On pensera un jour en France comme en Angleterre, où la religion n'est regardée par le parlement que comme une affaire de politique ; mais, pour en venir là, mon cher frère, il faut du travail et du temps.

L'église de la sagesse commence à s'étendre dans nos quartiers où régnait, il y a douze ans, le plus sombre fanatisme. Les provinces s'éclairent, les jeunes magistrats pensent hautement, il y a des avocats généraux qui sont des *anti-Omer*. Le livre attribué à *Fréret*, et qui est peut-être de *Fréret*, fait un bien prodigieux. Il y a beaucoup de confesseurs, et j'espère qu'il n'y aura point de martyrs. Il y a beaucoup de tracasseries politiques à Genève, mais je ne connais pas de ville où il y ait moins de calvinistes que dans cette ville de *Calvin*. On est étonné des progrès que la raison humaine a faits en si peu d'années. Ce petit professeur de bêtises, nommé *Vernet*, est l'objet du mépris public. Son livre contre vous et contre les philosophes, est le plus inconnu des livres, malgré la prétendue troisième édition. Vous sentez bien que la lettre curieuse de *Robert Covelle*, que je vous ai envoyée, n'est calculée que pour le méridien de Genève, et pour mortifier ce pédant. Il a un frère qui possède une métairie dans ma terre de Tourney ; il y vient quelquefois : je compte avoir le plaisir de le faire mettre au pilori, dès que j'aurai un peu de santé ;

1766. c'eſt une plaiſanterie que les philoſophes peuvent ſe permettre avec de tels prêtres, ſans être perſécuteurs comme eux.

Il me ſemble que tous ceux qui ont écrit contre les philoſophes ſont punis dans ce monde. Les jéſuites ont été chaſſés; *Abraham Chaumeix* s'eſt enfui à Moſcou; *Berthier* eſt mort d'un poiſon froid; *Fréron* a été honni ſur tous les théâtres, et *Vernet* ſera pilorié infailliblement.

Vous devriez, en vérité, punir tous ces marauds-là par quelqu'un de ces livres moitié ſérieux, moitié-plaiſans, que vous ſavez ſi bien faire. Le ridicule vient à bout de tout; c'eſt la plus forte des armes, et perſonne ne la manie mieux que vous. C'eſt un grand plaiſir de rire en ſe vengeant. Si vous n'écraſez pas l'*inf...*, vous avez manqué votre vocation. Je ne peux plus rien faire. J'ai peu de temps à vivre: je mourrai, ſi je puis, en riant; mais, à coup ſûr, en vous aimant.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de juillet.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem;
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Oui, mon cher philoſophe, ces deux mauvais vers ſont de moi. Je ſuis comme l'évêque de Noyon, qui diſait dans un de ſes ſermons: *Mes frères*,

frères, je n'ai pris aucune des vérités que je viens de vous dire, ni dans l'écriture, ni dans les pères; tout cela part de la tête de votre évêque. 1766.

Je sais bien pis; je crois que j'ai raison, et que le feu est précisément tel que je le dis dans ces deux vers. Votre académie n'approuva pas mon idée, mais je ne m'en soucie guère. Elle était toute cartésienne alors, et on y citait même les petits globules de *Mallebranche*; cela était fort douloureux. Je vous recommande, mon cher frère et mon maître, les *Vernet* dans l'occasion.

Vous m'enchantez de me dire que mademoiselle *Clairon* a rendu le pain béni; on aurait bien dû la claquer à Saint-Sulpice. Je m'y intéresse d'autant plus, moi qui vous parle, que je rends le pain béni tous les ans avec une magnificence de village que peut-être le marquis *Simon le Franc* n'a pas surpassée. Je suis toujours fâché que le puissant auteur de la belle préface ait pris martre pour renard en citant St *Jean*. Les pédans tireront avantage de cette mépriſe, comme *Cyrille* se prévalut de quelques balourdises de l'empereur *Julien*, et de-là ils concluront que les philosophes ont toujours tort.

Nous aurons incessamment, dans notre hermitage, un prince qui vaut un peu mieux que le protecteur de *Catherin Fréron*.

Etes-vous homme à vous informer de ce jeune fou nommé M. de *la Barre* et de son camarade, qu'on a si doucement condamnés à perdre le poing, la langue et la vie, pour avoir imité *Polyeucte* et

1766. *Néarque* ? On me mande qu'ils ont dit, à leur interrogatoire, qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des livres des encyclopédistes.

J'ai bien de la peine à le croire; les fous ne lisent point, et assurément nul philosophe ne leur aurait conseillé des profanations. La chose est importante. Tâchez d'approfondir un bruit si odieux et si dangereux.

M. le chevalier de *Rochefort* m'a bien consolé de tous les importuns qui sont venus me faire perdre mon temps dans ma retraite. Dieu merci, je ne les reçois plus; mais quand il me viendra des hommes tels que M. le chevalier de *Rochefort*, qui me parleront de vous, mes momens seront bien employés avec eux. Je viens de voir aussi un M. *Bergier* (*) qui pense comme il faut; il dit qu'il a eu le bonheur de vous voir quelquefois, et il ne m'en a pas paru indigne.

N'oubliez pas je vous en supplie *Polyeucte* et *Néarque*; mais sur-tout mandez-moi si vous êtes dans une situation heureuse, et si vous vous consolez des niches qu'on fait tous les jours à la philosophie.

(*) Frère de *Bergier* le théologien.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

AVEZ-VOUS connu, mon cher maître, un certain M. *Pasquier*, conseiller de la cour, qui a de gros yeux, et qui est un grand bavard? on a dit de lui que sa tête ressemblait à une tête de veau, dont la langue était bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui; car c'est lui qui, par ses déclamations, a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'est lui qui a péroré, dit-on, contre les livres des philosophes, qu'il a pourtant dans sa bibliothèque, et qu'il lit même avec plaisir, comme le lui a reproché une femme de ma connaissance; car il n'est point du tout dévot, et c'est lui qui du temps de M. de *Machault* fit contre le clergé une assez plate levée de bouclier dans une assemblée de chambres. Quoi qu'il en soit, je ne sais ce que les jeunes écervelés, condamnés par nosseigneurs, ont dit à leur interrogatoire; mais je sais bien qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philosophie les extravagances qu'ils ont faites, extravagances au reste qui ne méritaient qu'une correction d'écoliers; car le plus âgé n'a pas vingt-deux ans, et le plus jeune n'en a que seize. On vous aura sans doute envoyé le vil arrêt qui les condamne, arrêt digne du siècle du roi *Robert* 1766.

—— Vous verrez la belle kyrielle des crimes qu'on leur
1766. reproche, et qui ne ſont que des ſottiſes de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité, il eſt abominable de mettre à ſi bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien, homme d'eſprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquiſition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de priſon. Au reſte, le ſeul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres ſont en fuite, eſt mort avec un courage, ou ce qui eſt encore mieux, un ſang-froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en diſant, *qu'il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir.* Le bourreau a voulu ſe joindre au confeſſeur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de *ſe borner à ſon miniſtère*: il lui a ſeulement recommandé de ne le point faire ſouffrir, et de lui bien placer la tête; et ſes derniers mots, étant à genoux, et les yeux bandés, ont été, *ſuis-je bien comme cela?* vous ſavez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le Dictionnaire philoſophique, où il n'a aſſurément rien trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuſe, d'avoir paſſé devant une proceſſion ſans ôter ſon chapeau, d'avoir dit des groſſièretés ſur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres ſottiſes ſemblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé ſi honorable à la nation françaiſe, car cela me donne de l'humeur, et je ne veux que me moquer de tout.

Frère *Mords-les* eſt arrivé, il y a deux jours, 1766.
enchanté du ſéjour qu'il a fait chez le reſpectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de *Bibles*, et des pères de l'Egliſe, et qu'il vous a procuré un grand ſecours, celui d'une *concordance* de la *Bible*, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a long-temps que j'avais l'honneur de connaître cette rapſodie digne de *Paſquier-Queſnel* et de *Paſquier tête-de-veau.*

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'eſt la brouillerie de *Jean-Jacques* et de M. *Hume.* Je me doutais bien qu'ils ne feraient pas long-temps amis; le caractère féroce de *Jean-Jacques* ne le permettait pas : mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont M. *Hume* l'accuſe. Vous ſavez ſans doute de quoi il s'agit. M. *Hume* a demandé une penſion du roi d'Angleterre pour *Rouſſeau*, du *conſentement de ce dernier*; il l'a obtenue avec beaucoup de peine; il s'eſt preſſé de lui écrire cette bonne nouvelle; *Rouſſeau* lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la penſion du roi, ni de l'amitié de M. *Hume*, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de M. *Hume* comme dans la comédie : *Voilà un bourgeois bien payé de ſes bons ſervices.* Ce qu'il y a de fâcheux pour *Jean-Jacques*, c'eſt que tous les gens raiſonnables croiront M. *Hume*, quand il dit qu'il avait le conſentement de

Rouſſeau pour cette penſion; mais *Rouſſeau* le niera,
1766. et il trouvera auſſi des gens qui le croiront; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné ſon conſentement par écrit. Il paraît que ſon plan a été de laiſſer agir M. *Hume*, en lui donnant un ſimple conſentement verbal, et de refuſer enſuite la penſion avec éclat, pour ſe faire des amis dans le parti de l'oppoſition; ſe mettant peu en peine de compromettre M. *Hume* envers le roi et envers la nation, pourvu que *Jean-Jacques* ait des partiſans, et faſſe parler de lui. Le bon M. *Hume* dit avoir des preuves que depuis deux mois *Rouſſeau* méditait de lui jouer ce tour.

Il ſe prépare à donner toute cette hiſtoire au public. Que de ſottiſes vont dire à cette occaſion tous les ennemis de la raiſon et des lettres! les voilà bien à leur aiſe: car ils déchireront infailliblement ou *Rouſſeau*, ou M. *Hume*, et peut-être tous les deux.

Pour moi, je rirai, comme je fais de tout, et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu, mon maître.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de juillet.

FRÈRE *Damilaville* vous a communiqué, ſans doute, la relation d'Abbeville, mon cher philoſophe. Je ne conçois pas comment des êtres penſans

peuvent demeurer dans un pays de ſinges qui deviennent ſi ſouvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même ſur la frontière. En vérité, voici le temps de rompre ſes liens, et de porter ailleurs l'horreur dont on eſt pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la conſultation des avoçats; vous l'avez vue, ſans doute, et vous avez frémi. Ce n'eſt plus le temps de plaiſanter; les bons mots ne conviennent point aux maſſacres. Quoi! dans Abbeville des *Buſiris* en robe font périr dans ſes plus horribles ſupplices des enfans de ſeize ans! et leur ſentence eſt confirmée malgré l'avis de dix juges intègres et humains! et la nation le ſouffre! A peine en parle-t-on un moment, on court enſuite à l'opéra comique; et la barbarie, devenue plus inſolente par notre ſilence, égorgera demain qui elle voudra juridiquement; et vous ſur-tout, qui aurez élevé la voix contre elle deux ou trois minutes. Ici *Calas* roué, là *Sirven* pendu, plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant-général; quinze jours après, cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. Qu'importe l'avant-propos du roi de Pruſſe? apporte-t-il le moindre remède à ces maux exécrables? eſt-ce là le pays de la philoſophie et des agrémens? c'eſt celui de la Saint-Barthelemi. L'inquiſition n'aurait pas oſé faire ce que des juges janſéniſtes viennent d'exécuter. Mandez-moi, je vous en prie, ce qu'on dit du moins, puiſqu'on ne fait rien. C'eſt une miſérable conſolation d'apprendre que des monſtres ſont abhorrés, mais 1766.

c'eſt la ſeule qui reſte à notre faibleſſe, et je vous
1766. la demande. M. le prince de *Brunſwick* eſt outré d'indignation, de colère et de pitié. Redoublez tous ces ſentimens dans mon cœur par deux mots de votre main, que vous enverrez, par la petite poſte, à frère *Damilaville*. Votre amitié et celle de quelques êtres penſans, eſt le ſeul plaiſir auquel je puiſſe être ſenſible.

La mépriſe de l'avant-propos conſiſte en ce qu'on ſuppoſe que ces paroles *In principio erat*, etc. ont été falſifiées. Ce ſont les deux paſſages ſur la trinité qui ont été interpolés dans l'épître de *Jean*. Quelle pitié que tout cela ! on perd à déterrer des erreurs un temps qu'on emploîrait peut-être à découvrir des vérités.

N. B. Le théologien *Vernet* s'eſt plaint au conſeil de Genève qu'on ſe moquait de lui. Le conſeil lui a offert une atteſtation de vie et de mœurs, comme quoi il n'avait pas volé ſur les grands chemins, ni même dans la poche. Cette dernière partie de l'atteſtation paraiſſait bien haſardée.

LETTRE LX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux eaux de Rolle en Suiſſe, 23 de juillet.

Oui, vraiment, je le connais ce muſle de bœuf, et ce cœur de tigre, qui mérite, par ſes fureurs, ce qu'il a fait éprouver à l'extravagance; et vous voulez prendre le parti de rire, mon cher

Platon ! il faudrait prendre celui de ſe venger, ou du moins quitter un pays où ſe commettent tous les jours tant d'horreurs. N'auriez-vous pas déjà lu relation ci-jointe? Je vous prie de l'envoyer à frère *Frédéric*, afin qu'il accorde une protection plus marquée et plus durable à cinq ou ſix hommes de mérite qui veulent ſe retirer dans une province méridionale de ſes Etats, et y cultiver en paix la raiſon, loin du plus abſurde fanatiſme qui ait jamais avili le genre-humain, et loin des ſcélérats qui ſe jouent ainſi du ſang des hommes. L'extrait de la première relation eſt d'une vérité reconnue : je ne ſuis pas sûr de tous les faits contenus dans la ſeconde; mais je ſais bien qu'en effet il y a une conſultation d'avocats; et ſi je puis, par votre moyen, parvenir à l'avoir, vous ferez une œuvre méritoire. Je ſais que vous n'êtes pas trop lié avec le barreau ; mais voilà de ces occaſions où il faut ſortir de ſa ſphère. L'abbé *Morellet*, M. *Turgot*, pourraient vous procurer cette pièce. Vous pourriez me la faire tenir par *Damilaville*, qui la cherche de ſon côté. 1766.

Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des monſtres qu'il faudrait aſſommer? C'eſt bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques* ſoit un fou et un méchant fou; ſa conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philoſophie que le *Vicaire ſavoyard* ne leur fera jamais de bien.

Non, encore une fois, je ne puis ſouffrir que vous finiſſiez votre lettre, en diſant, *je rirai*. Ah! mon cher ami, eſt-ce là le temps de rire? riait-

—— on en voyant chauffer le taureau de *Phalaris* ? je
1766. vous embraſſe avec rage.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de juillet.

Ma rage vous embraſſe toujours tendrement, mon cher et aimable philoſophe. Il m'a tant paſſé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne ſais plus ce que je vous écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de frère *Frédéric* une gratification pour les *Sirven ?* Cette goutte de baume, ſur tant de bleſſures faites à la raiſon et à l'innocence, m'a un peu ſoulagé, mais ne m'a pas guéri. Je ſuis honteux d'être ſi ſenſible et ſi vif à mon âge. Je m'afflige du tremblement de terre à Conſtantinople, tandis que vous examinez gaiement combien il faut de parties ſulfureuſes pour renverſer une ville dont les dimenſions ſont données. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous ſervez de la vôtre pour dire des choſes très-agréables et très-plaiſantes. Vous digérez donc bien, mon cher philoſophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je ſuis un vieux malade ; pardonnez à ma triſteſſe. Je viens de voir, dans la *Gazette de France*, un article du tonnerre qui a pulvériſé une vieille femme ; et le tonnerre n'eſt point tombé ſur les juges d'Abbeville ! comment cela peut-il ſe ſouffrir ?

Si vous ſavez quelque choſe ſur *Polyeucte* et *Néarque*, daignez m'en écrire un petit mot aux eaux de Rolle. 1766.

J'ai vu le mémoire des huit avocats; il dit peu de choſes, il ne m'apprend rien, et me laiſſe dans ma rage

Les plénipotentiaires viennent de commencer leurs opérations à Genève, en déclarant *Jean-Jacques Rouſſeau* un calomniateur infame. Un parti vient de faire un libelle abominable contre tous les particuliers de l'autre parti. On cherche à pendre l'auteur du libelle. *Vernet* a fait un nouveau mémoire, mais il ne trouve perſonne qui veuille l'imprimer; les libraires y ont été déjà attrapés.

Vivez gaiement, mon grand philoſophe; mais pourquoi les gens qui penſent ne vivent-ils pas enſemble?

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'auguſte.

Vous penſez bien, mon vrai philoſophe, que mon ſang a bouilli, quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dent; ce cure-dent grave pour l'immortalité. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fièvre! Il doit au moins faire mourir d'apoplexie le... et le... et le.... N'admirez-vous pas les ſobriquets que le ſot peuple donne à de certaines gens? C'eſt donc de tous les côtés à qui

—— ſe couvrira d'horreur et d'infamie. Je vous plains
1766. d'être où vous êtes. Vous pouvez me dire : *Ubi cumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.*

Vous avez des liens, des penſions, vous êtes enchaîné; pour moi, je mourrai bientôt, et ce ſera en déteſtant le pays des ſinges et des tigres, où la folie de ma mère me fit naître, il y a bientôt ſoixante et treize ans. Je vous demande en grâce d'écrire de votre encre au roi de Pruſſe, et de lui peindre tout avec votre pinceau. J'ai de fortes raiſons pour qu'il ſache à quel point on doit nous mépriſer. Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'eſt qu'ils ſont des lâches. On gémit, on ſe tait, on ſoupe, on oublie. *Je vous* remercie, par avance, des coups de foudre dont vous écraſerez les janſéniſtes. Il eſt bon de marcher ſur le *baſilic* après avoir foulé le ſerpent. Donnez-vous le plaiſir de pulvériſer les monſtres, ſans vous commettre. Genève eſt une petaudière ridicule, mais du moins de pareilles horreurs n'y arrivent point. On n'y brûlerait pas un jeune homme pour deux chanſons faites il y a quatre-vingts ans. *Rouſſeau* n'eſt qu'un fou et un plat monſtre d'orgueil. Adieu; je vous révère avec juſtice, et je vous aime avec tendreſſe.

Gardons pour nous notre douleur et notre indignation; gardons-nous le ſecret de nos cœurs.

LETTRE LXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguſte.

Il n'y a rien de nouveau que je ſache, mon cher et illuſtre maître, ſur l'atroce et abſurde affaire d'Abbeville. On dit ſeulement, mais ce n'eſt qu'un oüi-dire, que le jeune *Moiſnel*, qui était reſté en priſon, et qui a ſeize ans, a été condamné par les *Torquemada* d'Abbeville à être *blâmé*: ſurquoi je vous prierai d'abord d'obſerver la cruauté de ce jugement, qui déclare *infame* un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collége; et puis de voir la ſingulière gradation du jugement que ces *Buſiris en robe*, comme vous les appelez très-bien, ont prononcé contre des jeunes gens, tous également coupables; le premier *brûlé vif*, le ſecond *décapité*, le troiſième *blâmé*; j'eſpère que le quatrième ſera *loué*. Je ne veux plus parler de cette exécration qui me rend odieux le pays où elle s'eſt commiſe. 1766.

Vous ſavez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jéſuites à Rennes, pas davantage, et que ces marauds, comme vous croyez bien, ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de *la Chalotais*. Il eſt tranſféré à Rennes, et apparemment ſera bientôt jugé. Son mémoire lui a concilié tout le public, et rend ſes perſécuteurs bien odieux. *Lau-*

—— *bardemont de C.....* ſur-tout (car on l'appelle ainſi)
1766. ne ſe relevera pas de l'infamie dont il eſt couvert; c'eſt ce que j'ai entendu dire aux perſonnes les plus ſages et les plus reſpectables.

Une autre ſottiſe (car nous ſommes riches en ce genre) qui occupe beaucoup le public, c'eſt la querelle de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Pour le coup, *Jean-Jacques* s'eſt bien fait voir ce qu'il eſt, un fou et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de perſonne, parce qu'il n'en trouve pas le ſentiment au fond de ſon cœur, malgré le beau *pathos* avec lequel il en fait ſonner le nom; ingrat et, qui pis eſt, haïſſant ſes bienfaiteurs (c'eſt de quoi il eſt convenu pluſieurs *fois* lui-même), et ne cherchant qu'un prétexte pour ſe brouiller avec eux, afin d'être diſpenſé de la reconnoiſſance. Croiriez-vous qu'il veut auſſi me mêler dans ſa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais ſenti pour lui que de la compaſſion dans ſes malheurs, et quelquefois de la pitié de ſon charlataniſme? Il prétend que c'eſt moi qui ai fait la lettre, ſous le nom du roi de Pruſſe, où on ſe moque de lui. Vous ſaurez que cette lettre eſt d'un M. *Walpole*, que je ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. *Jean-Jacques* eſt une bête féroce qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux et toucher qu'avec un bâton. Vous rirez de voir les raiſons d'après leſquelles il a ſoupçonné, et enſuite accuſé M. *Hume* d'intelligence avec ſes ennemis. M. *Hume* a parlé contre lui en dormant; il logeait à Londres,

dans la même maiſon, avec le fils de *Tronchin*; il avait le regard *fixe*, et ſur-tout il a fait trop de bien à *Rouſſeau* pou que ſa bienfeſance fût ſincère. Adieu, mon cher maître; que de fous et de méchans dans ce meilleur des mondes poſſibles! 1766.

Je vous embraſſe *ex animo*.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'auguſte.

Le roi de Pruſſe, mon cher philoſophe, me mande qu'il aurait condamné ces cinq jeunes gens à marcher quinze jours chapeau bas, à chanter des pſaumes, et à lire quelques pages de la *Somme* de St *Thomas*. Gardez-vous bien de dire à qui il a écrit ce jugement de *Salomon*. Il faut qu'on tourne les yeux vers le Nord, le Midi n'a que des marionnettes barbares. Vous ſavez qu'on vient de donner en Scythie le plus beau, le plus galant, le plus magnifique carrouſel qu'on ait jamais vu; mais on n'y a brûlé perſonne pour n'avoir pas ôté ſon chapeau. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas là. Tout ce que j'apprends de votre pays fait hauſſer les épaules et bondir le cœur. Je crois que vous verrez bientôt le mémoire d'*Elie de Beaumont* en faveur des *Sirven*, et que vous en ſerez plus content que de celui des *Calas*.

Je recommande les *Sirven* à votre éloquence.

1766. Parlez pour eux à ceux qui ſont dignes que vous leur parliez; échauffez les tièdes : c'eſt une belle occaſion d'inſpirer de l'horreur pour le fanatiſme.

Si vous avez oublié l'ami *Vernet*, voici une occaſion de vous ſouvenir de lui. On dit que cette autre tête de bœuf, dont la langue doit être fumée, mugit beaucoup contre moi. En avez-vous ouï dire quelque choſe? Je brave ſes beuglemens, et ceux des monſtres qui peuvent crier avec lui. J'ai peu de temps à vivre, mais je ne mourrai pas la victime de ces miſérables. Je mourrai en ſouhaitant que la nature faſſe naître beaucoup de français comme vous, et qu'il n'y ait plus de Velches.

Je voulais vous envoyer une facétie ſur *Vernet*; je ne la retrouve point; la perte eſt médiocre.

Ah! mon cher maître, que les philoſophes ſont à plaindre! leur royaume n'eſt pas de ce monde, et ils n'ont pas l'eſpérance de régner dans un autre.

Monſtres perſécuteurs, qu'on me donne ſeulement ſept ou huit perſonnes que je puiſſe conduire, et je vous exterminerai.

LETTRE XLV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'auguſte.

Je ne ſais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout haſard à Ferney.

M.

M. le chevalier de *Rochefort* m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats sur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre ; mais, comme frère *Damilaville* me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet que j'ai remis à M. le chevalier de *Rochefort*. Je ne sais rien de nouveau sur les suites de l'assassinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des *pères de la patrie*. Ce qui occupe à présent nos Velches, ce sont deux affaires d'un genre fort différent, celle de M. de *la Chalotais*, et celle du trop fameux *Jean-Jacques*, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M. *Hume* vient de m'envoyer une longue lettre de lui, qui excite tour à tour l'indignation et la pitié en la lisant ; c'est le commérage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine âme. Je crois qu'il serait bon qu'elle fût imprimée. Imaginez-vous que *Jean-Jacques* m'accuse aussi d'être de ses ennemis, moi qui n'ai d'autre reproche à me faire que d'avoir trop bien parlé et trop bien pensé de lui. Je l'ai toujours cru un peu charlatan, mais je ne le croyais pas un méchant homme. Je suis bien tenté de lui faire un défi public, d'administrer les preuves qu'il a contre moi ; ce défi l'embarrasserait beaucoup, mais en vaut-il la peine ? 1766.

A l'égard de M. de *la Chalotais*, il paraît que tous les gens de métier conviennent que toutes les règles ont été violées dans la procédure qu'on a faite contre lui ; et que le roi, si plein de bonne

intentions, a été bien indignement et bien odieuse-
1766. ment trompé dans cette affaire. Toute la France en attend la déciſion; et, en attendant, ſes perſécuteurs ſont l'objet de l'exécration publique. Adieu, mon cher maître; la colère me rend malade, et m'empêche de vous en écrire davantage. Portez-vous bien, dormez, (c'eſt ce que j'ai bien de la peine à faire), digérez de votre mieux (je ne parle pas de ce qui ſe fait, car cela eſt impoſſible à digérer), et ſur-tout aimez-moi toujours.

LETTRE XLVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 9 de ſeptembre.

C'EST en effet, mon cher et illuſtre maître, un jugement de *Salomon* que celui dont vous me parlez. Nos pères de la patrie ſont à bien des ſiècles de ce jugement-là. Heureuſement tous les magiſtrats ne ſont pas auſſi abſurdes. La cour des aides, qui, à la vérité, eſt préſidée par M. de *Malesherbes*, vient d'en donner la preuve. Un nommé *Broutel* qui, avec les trois ou quatre marauds de la ſénéchauſſée d'Abbeville, avait principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être préſident de l'élection; qui eſt un autre tribunal, et qui, ainſi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la ſénéchauſſée: l'élection n'en a point voulu; il en a appelé à la cour des aides qui, au rapport de M. *Goudin*, homme de mérite,

ſtruit et très-éclairé, a débouté, tout d'une voix, ____
e maraud de ſa demande. Cette aventure eſt une 1766.
ible conſolation pour les mânes du pauvre déca-
ité, mais c'en eſt une pour les gens raiſonnables
ui ont encore leur tête ſur leurs épaules. Je ne
ais pas bien exactement ſi la tête de veau a parlé
ontre vous à ſes confrères; on prétend au moins
u'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuſer à brûler des
ivres, que c'était les auteurs que DIEU demandait
n ſacrifice : ce tigre voudrait nous ramener au
emps des druides qui offraient à leurs dieux des
victimes humaines. Vous ſaurez pourtant que la
lupart des conſeillers du parlement de Paris ſont
onteux de ce jugement; que pluſieurs en ſont
ndignés et le diſent à très-haute voix, entre autres
le préſident comte abbé de *Guébriant*, qui regrette
beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la
grand'chambre, et qui eſt perſuadé qu'il lui aurait
épargné cette infamie. Vous ſaurez de plus qu'un
conſeiller de tournelle, de mes amis et de mes
confrères dans l'académie des ſciences (M. *Dionis du Séjour*), a empêché, il y a peu de temps, que
la tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans
une affaire ſemblable, et a fait mettre l'accuſé hors
de cour.

Adieu, mon cher maître; l'abbé de *la Porte*, qui
fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de
vous demander à vous-même votre article, conte-
nant votre nom, les titres que vous voulez prendre,
ceux de vos ouvrages que vous avouez, ceux mêmes
qu'on *vous attribue*, c'eſt-à-dire que vous avez faits
ſans les avouer, etc. *Iterum vale.*

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de ſeptembre.

1766. MON cher et grand philoſophe, vous ſaurez que j'ai chez moi un jeune conſeiller au parlement, mon neveu, qui s'appelle d'*Ornoi*. La terre d'Ornoi eſt à cinq lieues d'Abbeville. C'eſt par le moyen d'un de ſes plus proches parens qu'on eſt venu à bout de bonnir ce maraud de *Broutel*. Il broutera déſormais ſes chardons, et voilà du moins cet âne rouge incapable de poſſéder jamais aucune charge; *c'eſt*, comme vous dites, une bien faible conſolation. Je voudrais que vous fuſſiez à Berlin ou à Pétersbourg; mais vous êtes néceſſaire à Paris: que ne pouvez-vous être par-tout!

Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de *Salomon* ou de *Sancho-Pança*, certifiez lui, je vous prie, que je lui ſuis toujours attaché comme autrefois, et que je ſuis fâché d'être ſi vieux.

Le procureur général de Beſançon, dont la tête reſſemble, comme deux gouttes d'eau, à celle dont la langue eſt ſi bonne à cuire, fit mettre en priſon, ces jours paſſés, un pauvre libraire qui avait vendu des livres très-ſuſpects. Il n'y allait pas moins que de la corde par les dernières ordonnances. Le parlement a abſous le libraire tout d'une voix, et le procureur général a dit à ce pauvre diable: *Mon ami, ce ſont*

es livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.

La diſcorde règne toujours dans Genève, mais la moitié de la ville ne va plus au ſermon. Je demande grâce à l'abbé de *la Porte*; je ne ſais plus ni ce que e ſuis, ni ce que j'ai fait; il faudra que je me recueille. 1766.

Il pleut des *Fréret*, des *du Marſais*, des *Bolingbroke*. Vous ſavez que, Dieu merci, je ne me mêle jamais l'aucune de ces productions; je ne les garde pas même chez moi; je les rends quand je les ai parcourues. C'eſt une choſe abominable qu'on aille quelquefois fourrer mon nom dans tous ces caquets-là; mais il y aura toujours des méchantes langues. Prenez toujours le parti de l'innocence. Je vous embraſſe très-tendrement. Les philoſophes ne ſont guère tendres, mais je le ſuis.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

MON vrai philoſophe, *Jean-Jacques* eſt un maître fou, et auſſi fou que vous êtes ſage. La lettre de M. *Hume* me prouve que les Anglais ne ſont point du tout hoſpitaliers, puiſqu'ils n'ont pas donné une place dans Bedlam à *Jean-Jacques*. Ce petit bon homme aurait été enchanté d'y être logé, pourvu qu'on eût mis ſon nom ſur la porte, et que les gazettes en euſſent parlé. Au moins les folies de cette eſpèce ne ſont pas grand mal; mais nous en

—— avons eu à Toulouſe et à Paris d'une eſpèce plus
1766. dangereuſe. Les ſous atrabilaires, les furieux ſont plus remarqués dans notre nation que dans toute autre. Je m'imagine que mon ancien diſciple vous a écrit ce qu'il en penſait; il eſt admirable ſur ce chapitre. Je le crois enfin devenu tout-à-fait philoſophe. Je me trompe fort, ou plus il vieillira, plus il ſera humain et ſage. Je voudrais ſavoir ſi vous écrivez toujours à une certaine dame qui donne des carrouſels; elle donne quelque choſe de mieux; elle a minuté de ſa main un édit ſur la tolérance univerſelle. L'Egliſe grecque n'était pas plus accoutumée que la latine à ce dogme divin. Si elle continue ſur ce ton, elle aura plus de réputation que *Pierre le grand*.

Ne pourriez-vous point me dire ce que produira dans trente ans, la révolution qui ſe fait dans les eſprits, depuis Naples juſqu'à Moſcou? je n'entends pas les eſprits de la ſorbonne ou du peuple, j'entends les honnêtes eſprits.

Je ſuis trop vieux pour eſpérer de voir quelque choſe, mais je vous recommande le ſiècle qui ſe forme.

Adieu; je me conſole en vous écrivant, et vous me rendrez heureux quand vous m'écrirez.

LETTRE XLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

Il y a trois heures que j'ai reçu le cinquième volume, mon très-cher philosophe. Ce que j'en ai lu m'a paru digne de vous. Je ne puis vous donner un plus grand éloge. Quoi ! vous dites, dans l'avertissement, que l'*Apologie de l'étude* n'a pas été heureuse dans l'assemblée où elle fut lue. Etes-vous encore la dupe de ces assemblées? ne savez-vous pas que le Catilina de *Crébillon* fut reçu avec transport?

Aspice auditores, torvis oculis percute pulpitum tritier, dic nihil ad propositum, et benè predicabis.

Votre *Apologie de l'étude* est un morceau excellent, entendez-vous; n'allez pas vous y tromper.

Je vous rendrai compte incessamment du manuscrit que votre ami a envoyé à M. *Bourcier*. Il faut entendre que la fermentation de la fourmilière de Genève soit un peu apaisée.

A l'égard de l'ami *Vernet*, il est dans la boue avec *Jean-Jacques*, et ni l'un ni l'autre ne se relèveront.

Il y a aussi bien des gens qui barbottent dans Paris. En vérité, mon cher philosophe, je ne connais guère que vous qui soit clair, intelligible, qui employe le style convenable au sujet, qui n'ait

1766.

point un enthouſiaſme obſcur et confus, qui ne
1766. cherche point à traiter la phyſique en phraſes poé-
tiques, qui ne ſe perde point dans des ſyſtême
extravagans.

A l'égard de l'ouvrage ſur les courbes; je vous répète encore que c'eſt ce que j'ai vu de mieux ſur cette matière.

Puiſque vous daignez mettre le petit buſte d'un petit vieillard ſur votre cheminée avec des magots de la Chine, je vais commander un nouveau magot à celui qui a imaginé cette plaiſanterie. J'aimerais bien mieux avoir votre portrait au chevet de mon lit, car je ſuis de ces dévots qui veulent avoir leur ſaint dans leur alcove.

J'oubliais de vous dire que j'ai été très-fâché *qu'on* ait mis ſur mon compte la *lettre* au *docteur Panſophe*, qui eſt fort plaiſante, à la vérité, mais où il y a des choſes trop longues et trop répétées, et dans laquelle on voit même des naïvetés tirées de Candide. Cette lettre eſt de l'abbé *Coyer*: il devrait avoir au moins le bon procédé, et même encore la vanité de l'avouer; en la mettant ſous mon nom, il me met en contradiction avec moi-même, lorſque je proteſte à M. *Hume* que je n'ai rien écrit à *Jean-Jacques* depuis ſept à huit ans. Je l'ai prié très-inſtamment de ne me point faire ce tort; il s'en ferait à lui même. Il veut être de l'académie, et je penſe que l'académie n'aime pas ces petits tours de paſſe-paſſe.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, je vous ſalue, lumière du ſiècle.

LETTRE

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de décembre.

MON cher philoſophe, vous êtes mon philo-
phe ; plus je vous lis, plus je vous aime. Que 1766.
: choſes neuves, vraies et agréables ! Votre idée
ı livre antiphyſique eſt auſſi neuve que plai-
ınte. Vous parlez mieux médecine que les méde-
ns. Puiſſent tous les magiſtrats apprendre par
œur votre page 79 ! Il y a un petit commentaire
ır *Beccaria* dont l'auteur eſt entièrement de votre
vi... Or, quand deux gens qui penſent ſont d'ac-
ord ſans s'être donné le mot, il y a beaucoup
parier qu'ils ont raiſon. Chez les Athéniens,
fallait, autant qu'il m'en ſouvient, les deux tiers
es voix ſur cinq cents, pour condamner un cou-
able ; je n'en ſuis pas sûr pourtant. En parlant
e Creyge, vous marchez ſur des charbons ardens,
t vous ne vous brûlez point. Pourquoi vous éton-
ez-vous tant que les Turcs n'aient point rebâti le
emple de Jéruſalem ? il y a une moſquée à la place,
t il n'eſt pas permis de détruire une moſquée.

C'eſt, je crois, de *Sanderſon* qu'on a dit qu'il
ugeait que l'écarlate reſſemblait au ſon d'une trom-
ette, parce que l'écarlate eſt *éclatante* et le ſon de
a trompette auſſi ; mais malheureuſement il n'y a
oint en anglais de mot qui réponde à notre *écla-*

tant, et qui puiſſe ſignifier à la fois *brillant* et *bruyant*;
1766. on dit *shining* pour les couleurs, *ſouding* pour les ſons.

Baſſeſſe au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendreſſe* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle, m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaiſe avec leur infini du ſecond ordre, ſont de grands charlatans. Dieu merci, *Euclide*, autant que je m'en ſouviens, ne traite point cette queſtion.

Je vais lire le reſte. Je vous remercie du *plaiſir* que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à préſent que je vous parle de la petite affaire de M. *Bourſier* : il a eſſayé de trois ou quatre formules pour faire paſſer les ordonnées de ſes courbes ; mais il dit que la géométrie tranſcendante qui règne aujourd'hui s'y oppoſe entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puiſſe l'aider ; cependant il ne déſeſpère point de ſon problème, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les diſcours préſentés pour un nouveau prix à l'académie ; le ſujet n'eſt pas neuf aſſurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puiſque je vous recommande une déclamation dont la deviſe eſt *humanum paucis vivit genus* ; il m'a paru qu'il y avait de bonnes choſes. L'écriture n'en eſt pas agréable aux yeux.

Cette négligence fait quelquefois tort. Si vous pouviez vous charger de la lire à la ſéance, après avoir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle acquerrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle eſt de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous intéreſſer; mais je ne veux et je ne dois demander que juſtice. 1766.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

Je ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philoſophe; nous avons un eguerre cruelle avec les Génevois. Notre armée s'eſt déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de ſix pintes de lait qui paſſaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre eſt tombé ſur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon. 1767.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on m'a confiés. On parle d'un poëme ſur la guerre de Genève, qui ne ſera pas ſi long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adreſſe à l'abbé d'*Olivet* une petite réponſe à ſa proſodie; il doit vous la remettre: il y eſt beaucoup queſtion de votre correſpondant du *Brandebourg*. Quand votre correſpondant du mont Jura pourra-t-il vous embraſſer?

tant, et qui puisse signifier à la fois *brillant* et *bruyant*;
1766. on dit *shining* pour les couleurs, *souding* pour les sons.

Bassesse au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendresse* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire passer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle, m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaise avec leur infini du second ordre, sont de grands charlatans, Dieu merci, *Euclide*, autant que je m'en souviens, ne traite point cette question.

Je vais lire le reste. Je vous remercie du *plaisir* que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à présent que je vous parle de la petite affaire de M. *Bourcier* : il a essayé de trois ou quatre formules pour faire passer les ordonnées de ses courbes ; mais il dit que la géométrie transcendante qui règne aujourd'hui s'y oppose entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puisse l'aider ; cependant il ne désespère point de son problème, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les discours présentés pour un nouveau prix à l'académie; le sujet n'est pas neuf assurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puisque je vous recommande une déclamation dont la devise est *humanum paucis vivit genus* ; il m'a paru qu'il y avait de bonnes choses. L'écriture n'en est pas agréable aux yeux.

ette négligence fait quelquefois tort. Si vous pou- —— ez vous charger de la lire à la ſéance, après 1766. voir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle :querrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle t de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous ıtéreſſer; mais je ne veux et je ne dois demander ue juſtice.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

Je ne peux jamais vous écrire que par ricochet, —— ion cher philoſophe; nous avons un eguerre cruelle 1767. vec les Génevois. Notre armée s'eſt déjà emparée le plus de douze bouteilles de vin et de ſix pintes e lait qui paſſaient aux ennemis. Tout le poids de a guerre eſt tombé ſur nous. Nous n'avons pas, la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on n'a confiés. On parle d'un poëme ſur la guerre de Genève, qui ne ſera pas ſi long que la *Secchia apita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là lans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adreſſe à l'abbé d'*Olivet* une petite réponſe à ſa ›roſodie; il doit vous la remettre: il y eſt beaucoup ueſtion de votre correſpondant du *Brandebourg*. Quand votre correſpondant du mont Jura pourra--il vous embraſſer?

1766. *tant*, et qui puiſſe ſignifier à la fois *brillant* et *bruyant*; on dit *shining* pour les couleurs, *ſouding* pour les ſons.

Baſſeſſe au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendreſſe* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle, m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaiſe avec leur infini du ſecond ordre, ſont de grands charlatans. Dieu merci, *Euclide*, autant que je m'en ſouviens, ne traite point cette queſtion.

Je vais lire le reſte. Je vous remercie du *plaiſir* que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à préſent que je vous parle de la petite affaire de M. *Bourſier* : il a eſſayé de trois ou quatre formules pour faire paſſer les ordonnées de ſes courbes ; mais il dit que la géométrie tranſcendante qui règne aujourd'hui s'y oppoſe entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puiſſe l'aider ; cependant il ne déſeſpère point de ſon problème, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les diſcours préſentés pour un nouveau prix à l'académie; le ſujet n'eſt pas neuf aſſurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puiſque je vous recommande une déclamation dont la deviſe eſt *humanum paucis vivit genus* ; il m'a paru qu'il y avait de bonnes choſes. L'écriture n'en eſt pas agréable aux yeux.

ette négligence fait quelquefois tort. Si vous pou- —— ez vous charger de la lire à la ſéance, après 1766. oir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle querrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle t de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous téreſſer; mais je ne veux et je ne dois demander ıe juſtice.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

E ne peux jamais vous écrire que par ricochet, —— ıon cher philoſophe; nous avons un eguerre cruelle 1767. vec les Génevois. Notre armée s'eſt déjà emparée e plus de douze bouteilles de vin et de ſix pintes e lait qui paſſaient aux ennemis. Tout le poids de ı guerre eſt tombé ſur nous. Nous n'avons pas, la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on ı'a confiés. On parle d'un poëme ſur la guerre de Genève, qui ne ſera pas ſi long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là ans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adreſſe à l'abbé d'*Olivet* une petite réponſe à ſa ›roſodie; il doit vous la remettre: il y eſt beaucoup ueſtion de votre correſpondant du *Brandebourg*. Quand votre correſpondant du mont Jura pourra-il vous embraſſer?

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

Le 26 de janvier.

1767. J'AI d'abord, mon cher et illuſtre maître, mille remercîmens à vous faire du nouveau préſent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes ſur le Triumvirat, que j'ai lues avec tranſport, et qui ſont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philoſophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine académie votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, qui nous a fait très-grand plaiſir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raiſon, mon cher maître; *on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire*; c'eſt le défaut de preſque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le ſtyle affecté et recherché! et que je ſais bon gré à M. de *La Harpe* de connaître le prix du ſtyle naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à *Diogène-Rouſſeau*. On a publié ici, pour ſa défenſe, quatre brochures toutes plus mauvaiſes les unes que les autres: c'eſt un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout ſon *pathos*, pour l'ordinaire ſi bien placé, ne le ſauvera pas de l'odieux et du ridicule.

J'avais déjà lu l'*Hypocriſie* (*); il y a des vers qui reſteront, et *Vernet* vous doit un remercîment. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon

(*) Dans le volume des Contes et ſatires.

cinquième volume : je crois qu'on ne ſera pas fâché non plus des deux paſſages de *Rouſſeau*, qui diſent le blanc et le noir, et que je me ſuis contenté de mettre à la ſuite l'un de l'autre. 1767.

M. de *la Harpe* m'a déjà parlé du poëme ſur la guerre de Genève ; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire ; je ne conſentirai pourtant à trouver cette guerre plaiſante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour faire repentir les Génevois de n'avoir pas remercié M. de *Beauteville* de ſon digne et éloquent diſcours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un diſcours de l'académie ; détrompez-vous : ces ſortes d'ouvrages ſont plus achetés que vous ne penſez ; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui font métier de paroles, ſe jettent à corps perdu ſur cette marchandiſe.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très-bon diſcours ſur l'adminiſtration de la juſtice criminelle, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat général, nommé *M. Servan* ? vous en ſerez, je crois, très-content : je voudrais ſeulement que le ſtyle, en certains endroits, fût un peu moins recherché ; mais le fond eſt excellent, et ce jeune magiſtrat eſt une bonne acquiſition pour la philoſophie.

J'imagine que l'ouvrage ſur les courbes, qu'on imprime actuellement à Genève, ſera bientôt fini.

1767. Dites, je vous prie, à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à personne, avant que l'auteur n'en ait au moins un; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que l'auteur sache au moins s'ils sont correctement imprimés.

Croyez-vous que les *gloire-eu victoire-eu*, ect., qui sont si choquantes dans notre musique, soient absolument la faute de notre langue? je crois que c'est, au moins pour les trois quarts, celle de nos musiciens; et qu'on pourrait éviter cette désinence désagréable, en mettant la note sensible (madame *Denis* me servira d'interprète), non comme ils le font sur la pénultième, mais sur l'antépénultième; la tonique ou finale appuierait sur la pénultième, et la dernière serait presque muette : mais il est encore plus sûr, comme vous le dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que sur des rimes masculines.

Adieu, mon cher et illustre maître; voilà bien du bavardage. On m'a dit que *Marmontel* vous avait écrit le détail de la réception de *Thomas*; elle a été fort brillante. Je crois, comme vous, que nous avons fait une très-excellente acquisition. *Iterum vale.*

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 de janvier.

MON cher philoſophe, je vous ai déjà mandé qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève; rien ne peut paſſer en France, pas même un problème de géométrie. J'éprouve la guerre et la famine. Les maux cauſés par la rigueur de la ſaiſon me tiennent lieu de peſte, il ne me manque plus rien. On dit que vous avez été comparé à *Socrate*; mais *Socrate* n'écrivit rien, et vous écrivez des choſes charmantes. Vous n'avez point eu d'*Alcibiade*, et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerais plutôt à *Paſcal* vivant dans le monde. 1767.

Il y a deux mois que je n'ai vu *Cramer*; l'eſprit malin s'eſt emparé de notre petit pays: c'eſt la diſcorde en Laponie.

Eſt-il vrai que le ſecrétaire eſt en Italie? Je me flatte que notre nouveau confrère va bien vous ſeconder dans votre deſſein de rendre la littérature libre et reſpectable.

Je ſuis bien content de votre correſpondant berlinois; s'il perſévère, il faut tout oublier.

LETTRE LIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 6 d'avril.

1767. Je vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé; il aurait grand besoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes sont absurdes. Je désirerais fort que vous pussiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ses amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même temps que le supplément, sur l'exemplaire que vous avez reçu corrigé de la main de l'auteur: il se flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit.

Le cinquième volume de mes mélanges ne paraît point encore ici, grâce à la négligence de l'imprimeur *Bruyset* de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées, et la manière dont elles le sont, me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieuse et plus importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Egypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils sont actuellement aux trousses de *Marmontel* qui, je crois, s'est trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de censures

pour expliquer, ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaisir 1767.
une certaine anecdote sur *Bélisaire*, où cette maulite et plate engeange est traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu seulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la Sorbonne sur l'embarras où elle doit être au sujet du sort des païens vertueux ; car, si ces païens sont damnés, DIEU est atroce ; et s'ils ne le sont pas, on peut donc à toute force être sauvé sans être chrétien. Damnés ou sauvés, DIEU nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs !

Votre ami *Jean-George de Pompignan*, par la permission divine évêque du Puy et frère de *Simon le Franc*, a refusé de faire l'oraison de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Rheims l'avait fait nommer, par quelques raisons d'intrigue qu'on ignore. *Jean-George* a senti qu'il n'y ferait pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il est encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux ; parce qu'ils tenaient, dit-on, des assemblées secrètes. On ne sait ce qu'il en arrivera ; mais, pendant qu'on se battra, la raison aura peut-être quelques momens pour respirer. Adieu, mon cher maître ; on m'a assuré que les Scythes avaient bien réussi aux deux dernières représentations : recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.*

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mai.

1767. M. *Necker* qui part dans l'inſtant, mon cher et véritable philoſophe, vous rendra une lettre au conſeiller. Meſſieurs de la poſte en ont butiné deux, ſelon leur louable coutume. Ces meſſieurs de la poſte aux lettres deviendront des gens très-lettrés; ils ſe forment une belle bibliothéque de tous les livres qu'ils ſaiſiſſent. Chaque pays, comme vous voyez, a ſon inquiſition; vous n'êtes pas plutôt délivré des *renards* que vous tombez dans la main des loups.

Votre lettre au conſeiller devrait exciter le monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'hiſtoire de la *Deſtruction* quelque choſe concernant l'Eſpagne, en retranchant le dernier chapitre touchant le ſerment que devaient prêter les jéſuites, chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a priſes en France contre ces pauvres diables dignes aujourd'hui de pitié.

L'imbécille et ignorant libraire, qui s'eſt chargé de votre ſeconde édition, ne l'aura pas achevée ſitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle; toute communication eſt interrompue entre Genève et la France. On s'eſt imaginé aſſez ridiculement que je ſuis en France, et je m'aperçois en effet que j'y ſuis, parce que je manque de tout. Je ne ſais comment on

fera pour faire passer dans votre monarchie fran- 1767.
çaise la lettre au conseiller. Il n'est plus permis de lire, et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et *Fréron* qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites pièces ci-jointes qu'on ne rogne pas les ongles de si près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Russie est unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille Russes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fusil. Vous m'avouerez qu'il était bien plaisant que les évêques polonais accordassent des priviléges à trois cents synagogues, et ne voulussent plus souffrir l'Eglise grecque.

Bonsoir, mon cher philosophe, souvenez-vous, je vous en prie, que je n'ai aucune part aux anecdotes sur *Bélisaire*. On m'accuse de tout : voyez la malice !

LETTRE LVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 de mai.

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor.
Ilium in Italiam portans victosque penates.

Voilà, mon cher et illustre philosophe, ce que disait l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui, comme vous voyez, les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous

—— de cette ſingulière aventure ? ne penſez-vous pas qu
1767. la ſociété ſe précipite vers ſa ruine ? ne penſez-vou pas qu'elle travaille depuis long-temps à mérite ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille e qu'elle a ſemé ? Mais croyez-vous tout ce qu'o dit à ce ſujet ? croyez-vous à la lettre de M. d'*Oſſa* lue en plein conſeil, et qui marque que les jéſuite avaient formé le complot d'aſſaſſiner, le jeudi ſaint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Eſpagne et tou la famille royale ? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils ſont bien aſſez méchans, mais non pas aſſe fous pour cela ; et ne déſirez-vous pas que cett nouvelle ſoit tirée au clair ? Mais que dites-vous d l'édit du roi d'Eſpagne qui les chaſſe ſi *brusque*ment ? perſuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raiſons, ne penſez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans ſon cœur royal* ? ne penſez-vous pas qu'on devrait permettre aux jéſuites de ſe juſtifier, ſurtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas ? ne penſez-vous point encore qu'il ſerait très-injuſte de les faire tous mourir de faim, ſi un ſeul frère coupe-chou s'aviſe d'écrire bien ou mal en leur faveur ? Que dites-vous auſſi des complimens que fait le roi d'Eſpagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et ſacriſtains de ſes États, qui ne ſont, à ce que je crois, moins dangereux que les jéſuites que parce qu'ils ſont plus plats et plus vils ? enfin ne vous ſemble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raiſon une choſe ſi raiſonnable ? *Le cœur royal* me fait ſouvenir de la ſurpriſe impé-

iale d'un certain Reſcrit de l'Empereur de la Chine. —
Ma ſurpriſe de tout ce qui arrive et de la manière dont 1767.
l arrive, n'eſt ni royale ni impériale, mais n'en eſt
ii moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut
ttendre la fin.

Soyez sûr que c'eſt à M. *Hume*, et point à d'au-
res, que *Rouſſeau* eſt redevable de ſa penſion.
Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même; mais il
ie veut pas paraître le ſavoir, et ſon cœur recon-
naiſſant en ſera plus à ſon aiſe. La ſorbonne vient
de faire imprimer trente-ſept propoſitions extraites
du livre de *Marmontel*, et qu'elle ſe propoſe de
qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand
il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la couvrir
d'opprobre. Voici une des propoſitions par où
vous pourrez juger des autres : *La vérité brille de
ſa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les eſprits
avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cet
impudent et odieux extrait? on dit que vous allez
demeurer à Lyon; permettez-moi de vous deman-
der, par le tendre intérêt que je prends à vous,
ſi vous y avez bien penſé. N'eſt-ce pas vous mettre
à la merci d'ennemis plus puiſſans que les jéſuites,
et plus déterminés, peut-être, à vous nuire? Pour-
quoi quitez-vous le reſſort du parlement de Bour-
gogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu,
mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je
vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rochefort*, que je viens
de voir, et qui, par parenthèſe, vous aime à la folie,

—— de cette singulière aventure ? ne pensez-vous pas que
1767. la société se précipite vers sa ruine ? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a semé ? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet ? croyez-vous à la lettre de M. d'*Ossun*, lue en plein conseil, et qui marque que les jésuites avaient formé le complot d'assassiner, le jeudi saint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Espagne et toute la famille royale ? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils sont bien assez méchans, mais non pas assez sous pour cela ; et ne désirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair ? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne qui les chasse si brusquement ? persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans son cœur royal* ? ne pensez-vous pas qu'on devrait permettre aux jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas ? ne pensez-vous point encore qu'il serait très-injuste de les faire tous mourir de faim, si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur ? Que dites-vous aussi des complimens que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et sacristains de ses Etats, qui ne sont, à ce que je crois, moins dangereux que les jésuites que parce qu'ils sont plus plats et plus vils ? enfin ne vous semble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raison une chose si raisonnable ? *Le cœur royal* me fait souvenir de la surprise impé-

iale d'un certain Reſcrit de l'Empereur de la Chine. —
Ma ſurpriſe de tout ce qui arrive et de la manière dont 1767.
l arrive, n'eſt ni royale ni impériale, mais n'en eſt
ıi moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut
ıttendre la fin.

Soyez sûr que c'eſt à M. *Hume*, et point à d'au-
res, que *Rouſſeau* eſt redevable de ſa penſion.
Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même; mais il
ne veut pas paraître le ſavoir, et ſon cœur recon-
naiſſant en ſera plus à ſon aiſe. La ſorbonne vient
de faire imprimer trente-ſept propoſitions extraites
du livre de *Marmontel*, et qu'elle ſe propoſe de
qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand
il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la couvrir
d'opprobre. Voici une des propoſitions par où
vous pourrez juger des autres : *La vérité brille de
ſa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les eſprits
avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cet
impudent et odieux extrait? on dit que vous allez
demeurer à Lyon; permettez-moi de vous deman-
der, par le tendre intérêt que je prends à vous,
ſi vous y avez bien penſé. N'eſt-ce pas vous mettre
à la merci d'ennemis plus puiſſans que les jéſuites,
et plus déterminés, peut-être, à vous nuire? Pour-
quoi quitez-vous le reſſort du parlement de Bour-
gogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu,
mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je
vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rochefort*, que je viens
de voir, et qui, par parenthèſe, vous aime à la folie,

—— de cette singulière aventure ? ne pensez-vous pas que
1767. la société se précipite vers sa ruine ? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a semé ? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet ? croyez-vous à la lettre de M. d'*Ossun*, lue en plein conseil, et qui marque que les jésuites avaient formé le complot d'assassiner, le jeudi saint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Espagne et toute la famille royale ? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils sont bien assez méchans, mais non pas assez fous pour cela ; et ne désirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair ? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne qui les chasse si brusquement ? persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans son cœur royal* ? ne pensez-vous pas qu'on devrait permettre aux jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas ? ne pensez-vous point encore qu'il serait très-injuste de les faire tous mourir de faim, si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur ? Que dites-vous aussi des complimens que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et sacristains de ses Etats, qui ne sont, à ce que je crois, moins dangereux que les jésuites que parce qu'ils sont plus plats et plus vils ? enfin ne vous semble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raison une chose si raisonnable ? *Le cœur royal* me fait souvenir de la surprise impé-

riale d'un certain Reſcrit de l'Empereur de la Chine. Ma ſurpriſe de tout ce qui arrive et de la manière dont il arrive, n'eſt ni royale ni impériale, mais n'en eſt ni moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut attendre la fin. 1767.

Soyez sûr que c'eſt à M. *Hume*, et point à d'autres, que *Rouſſeau* eſt redevable de ſa penſion. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même; mais il ne veut pas paraître le ſavoir, et ſon cœur reconnaiſſant en ſera plus à ſon aiſe. La ſorbonne vient de faire imprimer trente-ſept propoſitions extraites du livre de *Marmontel*, et qu'elle ſe propoſe de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propoſitions par où vous pourrez juger des autres : *La vérité brille de ſa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les eſprits avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cet impudent et odieux extrait? on dit que vous allez demeurer à Lyon; permettez-moi de vous demander, par le tendre intérêt que je prends à vous, ſi vous y avez bien penſé. N'eſt-ce pas vous mettre à la merci d'ennemis plus puiſſans que les jéſuites, et plus déterminés, peut-être, à vous nuire? Pourquoi quitez-vous le reſſort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rochefort*, que je viens de voir, et qui, par parenthèſe, vous aime à la folie,

—— eſt inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés
1767. contre-ſignés vice-chancelier, et dont vous ne lui avez point accuſé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de *Chabanon* part mercredi pour vous aller voir; je lui envie bien le plaiſir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaiſir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous ſerez content, ſuppoſé pourtant que je n'aye point été ſéduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il eſt impoſſible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux, vient d'être caſſé par un arrêt du conſeil. Les janſéniſtes qui, comme vous ſavez, ſont fort plaiſans, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point réſider. Cette aventure fera ſans doute dire et faire bien des ſottiſes aux imbécilles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'inſtance. Eſt-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien eſt-ce qu'il ne m'aime plus? J'aurais bien envie de le quereller auſſi ſur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer, ni l'anecdote ſur *Béliſaire* de ſon ami l'abbé *Mauduit*, ni les Honnêtetés littéraires que je n'ai pas encore lues, ni la lettre à *Elie de Beaumont*, ni le poëme ſur la belle guerre de Genève. Dites, je vous prie, à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainſi ſes amis.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

SI on vous a appelé *Rabſacès*, mon cher philoſophe, on m'appelle *Capanée*. Nos ſavans d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le ſecret; dites-moi quel eſt le nommé *Foucher*, qui vient, dit-on, de faire un ſupplément à *la philoſophie de l'hiſtoire?* n'eſt-il pas de l'académie des inſcriptions et belles-lettres? S'il y a des académies de politeſſe et de raiſon, je ne crois pas qu'il y ſoit reçu. 1767.

Je vous ai mandé que je vous avais envoyé, par M. *Necker*, un volume de la lettre au conſeiller; mais DIEU ſait quand M. *Necker* arrivera à Paris.

Faites-moi, je vous prie, réponſe en droiture ſur mon ami *Foucher*. Je ne ſais qu'eſt devenu le libraire à qui on a donné la *Deſtruction* jéſuitique. Nous avons quatre mille cinq cents ſoldats autour de Genève; c'eſt la ſeule nouvelle que j'aye. Quand il y aura des guerres ou des bruits de guerres, fuyez aux montagnes.

Interim vale et me ama.

LETTRE LVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de mai.

1767. Je crois, mon cher maître, vous avoir parlé, dans ma dernière lettre, d'une liste de propositions que la sorbonne a extraites de *Bélisaire*, pour les condamner; liste qui est le comble de l'atrocité et de la bêtise. Ces hommes éclairés mouraient de peur que cette liste ne se répandît avant la censure: en conséquence les amis de *Marmontel* l'ont fait imprimer, et frère *Damilaville* vous l'enverra: vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là sont absurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oseront pas publier leur censure, tant la seule liste des propositions les rendra d'avance odieux et ridicules.

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de sa pièce. Je vous avoue qu'elle m'avait fait beaucoup de plaisir, et me paraissait bien meilleure que dans le premier état, mais vous vous y connaissez mieux que moi. La seule chose que je vous demande, mon cher maître, et que mon amitié pour *Chabanon* exige de la vôtre pour moi, c'est de vouloir bien donner à son ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention possible; *Chabanon* le mérite en vérité, et par lui-même, et par les sentimens qu'il a pour

vous

vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occaſion ſera une nouvelle obligation que je vous aurai, car on ne ſaurait lui être plus attaché que je le ſuis. 1767.

Voilà donc les jéſuites chaſſés d'Eſpagne, et puis de France, grâce à l'abbé de *Chauvelin*, et vraiſemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples ſera difficile, parce qu'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplorais leur triſte ſort; car au fond je ſuis bon homme; quelqu'un me dit: Vous êtes bien bon de vous lamenter ſur des hommes qui vous verraient brûler en riant. J'avoue que j'eſſuyai un peu mes larmes; ils me font pitié pourtant: *O, qu'il eſt doux de plaindre!* etc. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. *Necker*: je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé *Mauduit* de la ſeconde anecdote ſur *Béliſaire* qui m'a fort amuſé; la Lettre ſur les panégyriques m'a fait encore plus de plaiſir; elle eſt pleine de vérités

utiles, dont il faut espérer qu'à la fin l'espéce *écri-*
1766. *vante* fera son profit:

Il y a bien à l'académie des belles-lettres un abbé *Foucher* assez plat janséniste, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie*; mais plusieurs de ses confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il soit l'auteur du supplément à *la philosophie de l'histoire*; ils ne connaissent pas même ce beau supplément qui, en effet, est ici fort ignoré et ne produit pas la moindre sensation: y répondre, ce serait le tirer de l'obscurité, comme on en a tiré Nonotte.

Avez-vous lu les trente-sept propositions que la sorbonne doit condamner? votre ami l'abbé *Mauduit* ne nous donnera-t-il pas ses réflexions sur ce prodige d'atrocité et de bêtise? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'inquisition est ici à son comble; on permet à toute la canaille du quartier de la sorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Bélisaire*, et on ne permet pas à l'auteur de se défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite suite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connaissez, où il traite de l'état de la géométrie en Espagne; vous la recevrez incessamment, quelque mécontent qu'il soit de la négligence du libraire.

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse mille fois.

LETTRE LX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

MON cher philoſophe, j'ai envoyé vos gants d'Eſpagne ſur le champ à leur deſtination ; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous ſavez que je n'ai point de troupes, et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déſerts. Celui qui s'eſt chargé de donner des ſoufflets aux jéſuites et aux janſéniſtes n'a jamais pu venir chez moi ; je ne le connais point, et j'ai craint même de lui écrire. *Gabriel Cramer*, qui eſt le ſeul à qui je puiſſe me fier, a fait agir cet homme qui eſt un ſot et un pauvre diable, lequel fait agir encore en ſous-ordre un autre ſot pauvre diable. Ces ſots pauvres diables n'ont aucun débouché, nulle correſpondance en France, et tout va comme il plaît à DIEU. Les Génevois touchent au moment de la criſe de leurs affaires ; pour moi, je m'occupe à cultiver mon jardin, et à me moquer d'eux. 1767.

Dieu maintienne votre ſorbonne dans la fange où elle barbotte ! Elle a rendu un ſervice bien eſſentiel à la philoſophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatiſme qui ſent ſon aviliſſement, et qui implore le bras de l'autorité, fait malgré lui l'aveu de ſa défaite. Les jéſuites chaſſés par-tout, les évêques de Pologne

—— forcés d'être tolérans, les ouvrages de *Bolingbrock*;
1767. de *Fréret* et de *Boulanger* répandus par-tout, ſont autant de triomphes de la raiſon. Béniſſons cette heureuſe révolution qui s'eſt faite dans l'eſprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années; elle a paſſé mes eſpérances. A l'égard de la canaille, je ne m'en mêle pas; elle reſtera toujours canaille. Je cultive mon jardin, mais il faut bien qu'il y ait des crapauds; ils n'empêchent pas mes roſſignols de chanter.

Adieu, aigle; donnez cent coups de bec aux chouettes qui ſont encore dans Paris.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de juin.

Mon cher et grand philoſophe, un brave officier, nommé M. le comte de *Wargemont*, vient à notre ſecours; car nous avons des proſélytes dans dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très-jolie lettre à un conſeiller au parlement. J'en ai eu ſix; madame *Denis*, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* ont pris chacun la leur; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard; le mérite de l'apropos eſt perdu, mais le mérite du fond ſubſiſtera toujours. C'eſt bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus ſouvent, et ne conſeille pas tous les conſeillers du roi. L'inquiſition redouble; il eſt beaucoup plus aiſé de faire parve-

nir une brochure à Moſcou qu'à Paris. La lumière s'étend par-tout, et on l'éteint en France où elle venait de naître. Il ſemble que la vérité ſoit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres voulaient étouffer dans leur berceau, et qui allaient écraſer des monſtres loin de leur patrie. 1767.

La ſixième édition du Dictionnaire philoſophique paraît en Hollande, tête levée. Les diſſidens de Pologne ont fait imprimer le petit panégyrique de *Catherine*, ou plutôt de la tolérance; c'eſt une édition magnifique. La ſuperſtition fanatique eſt bafouée de tous côtés. Le roi de Pruſſe dit qu'on la traite comme une vieille qu'on adorait quand elle était jeune, et qu'on mépriſe dans ſa vieilleſſe.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Pruſſe n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les trente-ſept vérités oppoſées aux trente-ſept impiétés de *Béliſaire*, par un bachelier ubiquiſte; cela me paraît ſalé.

J'eſpère qu'il viendra un temps où on sèmera du ſel ſur les ruines du tripot où s'aſſemble la ſacrée faculté.

Je ſais bien que les gens du monde ne liront point le *ſupplément à la Philoſophie de l'hiſtoire*; mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre, et les ſavans le liront. L'auteur ſe joint à l'évêque hérétique *warburton* contre l'abbé *Bazin*. Son neveu eſt obligé en conſcience de prendre la défenſe de ſon oncle; c'eſt un nommé *Larcher* qui a compoſé cette ſavante rapſodie ſous les yeux du ſyndic de la ſorbonne, *Ribalier*, principal du collége Mazarin. Je

—— connais le neveu de l'abbé *Bazin* ; il eſt goguenard
1767. comme ſon oncle, il prend le ſieur *Larcher* pour ſon prétexte, et il fait des excurſions par-tout. Il n'eſt pas aſſez ſot pour ſe défendre, il ſait qu'il faut toujours établir le ſiège de la guerre dans le pays ennemi.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Pruſſe avait donné une enſeigne au camarade du chevalier de *la Barre*, condamné par *meſſieurs*, dans le dix-huitième ſiècle, à être brûlé vif pour avoir chanté deux chanſons de corps de garde, et pour n'avoir pas ſalué des capucins ?

Eſt-il vrai que Diderot a fait un roman intitulé *l'Homme ſauvage ?*

Si cet homme ſauvage eſt ſot, pédant et barbare, nous connaiſſons l'original.

Tout ce qui eſt chez nous vous fait les plus tendres complimens ; nous ne ſommes, en vérité, ni ſauvages ni barbares.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

PENDANT que la ſorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut cenſurer *Béliſaire*, il eſt traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Ruſſie mande de Caſan, en Aſie, qu'on y imprime actuellement la traduction

ruſſe. M. d'*Alembert* eſt prié de faire paſſer ce petit billet à M. *Marmontel*, en quelque lieu qu'il puiſſe être. 1767.

» Dans le long voyage que ſa Majeſté l'impéra-
» trice de Ruſſie vient de faire dans l'intérieur de
» ſes Etats, elle a daigné s'amuſer, dans ſes loiſirs,
» à traduire *Béliſaire* en langue ruſſe. Les ſeigneurs
» de ſa ſuite ont eu chacun leur chapitre. Le neu-
» vième, *ſur les vrais intérêts d'un ſouverain*, eſt
» tombé en partage à ſa Majeſté. Il ne pouvait être
» en de meilleures mains; auſſi dit-on qu'il eſt tra-
» duit dans la plus grande perfection. Sa Majeſté
» a pris la peine de rédiger elle-même tout l'ouvrage.
» Elle le fait imprimer actuellement; et comme il a
» été commencé dans la ville de Tvere, c'eſt à
» l'archevêque de Tvere que l'impératrice l'a dédié. »

LETTRE LXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de juillet.

JE n'ai pas beſoin de vous dire ou plutôt de vous répéter, mon cher et illuſtre maître, avec quel plaiſir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaiſſez mon avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la ſatisfaire encore mieux que vous ne faites. Je ſuis preſque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, ſans m'en rien dire, quelque nou-

veau camouflet au fanatisme et à la tyrannie, sans
1767. préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez si bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre-humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation qu'on ne peut plus attaquer ces deux monstres que de loin; ils sont trop redoutables sur leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux soufflets que votre ami s'est essayé à donner aux jésuites et aux jansénistes, ont bien de la peine à leur parvenir; ce seront vraisemblablement des coups perdus: il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces soufflets ne soient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en est la nouvelle édition de la *Destruction* des jésuites? pourriez-vous, si elle est enfin achevée, m'en faire parvenir quelques exemplaires.

J'ai donné à mes petits gants d'Espagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur: je vous enverrai cela au premier jour, par frère *Damilaville*. Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer sans pouvoir trouver d'asile? on serait presque tenté d'en avoir pitié, si on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janséniste ni d'un philosophe. J'écrivais, ces jours passés, à votre ancien disciple que j'étais persuadé que s'il chassait jamais les jésuites de Silésie, il ne tiendrait pas *renfermées dans son cœur royal* les raisons de leur expulsion. Je lui ai fait, par

la

la même occaſion, mes remercîmens au nom de la raiſon et de l'humanité, de ce qu'on peut eſpérer 1767.
des grâces de ſa part, quoiqu'on ait paſſé le chapeau ſur la tête devant une proceſſion de capucins, et qu'on ait chanté devant ſon perruquier et ſon laquais des chanſons de b.....

J'ignore qui eſt ce *Larcher* qui a écrit ſous les yeux du ſyndic *Ribalier* contre la *Philoſophie de l'hiſtoire*; mais je recommande très-inſtamment ce ſyndic *Ribalier* au neveu de l'abbé *Bazin*. Je lui donne ce ſyndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui exiſte; *Marmontel* pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de ſe défendre, à viſage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué ſous le maſque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre faquin, nommé *Cogé*, dit *Cogè pecus*, régent de rhétorique au collége Mazarin dont *Ribalier* eſt principal? Il faut que le neveu de l'abbé *Bazin* applique à ces deux drôles des ſoufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers mêmes.

On dit que la cenſure de la ſorbonne va enfin paraître; ce ſera, ſans doute, une pièce rare. En attendant, les trente-ſept vérités oppoſées aux trente-ſept impiétés les ont couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils déſavoueront, dans leur cenſure, les trente-ſept propoſitions condamnées; mais à qui en impoſeront-ils? Il eſt certain que cette liſte a été imprimée chez *Simon*, et qu'elle était ſignée du ſyndic qui, à la vérité, a eſſuyé, ſur ce ſujet, quelques

—— mortifications en ſorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait
1767. que de concert avec les députés commiſſaires de la ſacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à M. de *la Harpe?* Nous avons, pour l'éloge de *Charles V*, un concours nombreux; mais le jugement ne ſera pas auſſi long que je le croyais d'abord. Comme je ſais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le réſultat, dès que le prix ſera donné, ce qui ne tardera pas: nous avons une pièce excellente, contre laquelle je doute que les autres puiſſent tenir. Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie? J'ai fait l'impoſſible pour qu'on abolît ce plat uſage; croiriez-vous que j'ai été contredit ſur ce point par des gens même qui auraient bien dû me ſeconder? L'eſprit de corps porte malheur aux meilleurs eſprits. Si nous propoſons, l'année prochaine, l'éloge de *Molière*, comme cela pourrait être, je ſuis perſuadé que le public nous rira au nez, quand nous annoncerons devant lui qu'il faut que cet éloge ſoit approuvé par deux prêtres de paroiſſe.

Je ne ſais quand *Marmontel* reviendra des eaux; on dit que la femme avec qui il y eſt allé, et qui comptait mourir en chemin, pour éviter les prêtres, ſe porte beaucoup mieux, et reviendra peut-être ſe remettre en leurs ſaintes mains cet hiver.

LETTRE LXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de juillet.

IL eſt juſte, mon cher confrère, de vous laiſſer une ſeconde fois la ſatisfaction d'annoncer vous-même à M. de *la Harpe* qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime; ce jugement a été porté dans notre aſſemblée d'hier. Il avait vingt-neuf concurrens, parmi leſquels on dit qu'il y en avait de redoutables; mais aucun n'a tenu devant lui, et ſon diſcours eſt infiniment ſupérieur à tous les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement. 1767.

Faites-lui, je vous prie, mon compliment ſur ce nouveau ſuccès qui, vraiſemblablement, ne ſera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaiſir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en eſt bien perſuadé. Il faut qu'il écrive à notre ſecrétaire qui lui fera tenir, à ſon choix, ou la médaille ou l'argent de la médaille. Il ſerait bien juſte que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon diſcours, un honoraire convenable; mais une loi, que je trouve très injuſte, rend notre libraire propriétaire des diſcours qui ont remporté le prix; il ne tiendra pas à moi

qu'elle ne soit réformée par la suite, ainsi que la
1767. loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs, j'ai remarqué, dans le discours de M. de *la Harpe*, quelques lignes rayées qui me paraissent être de leur besogne; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs; j'en conférerai avec quelques-uns de nos amis, et je verrai si ces endroits-là ne peuvent pas se rétablir à l'impression. Au reste, le fourrage qu'ils ont fait est peu de chose, et le discours n'y perdra rien ou presque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de six lignes effacées.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé *Bazin*, que j'ai lu, avec grand plaisir, la Défense de feu son oncle; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer ainsi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman, intitulé l'Ingénu, que j'ai grande envie de lire. L'abbé *Bazin*, dont j'étais l'ami intime, m'a recommandé, en mourant, à ce neveu, qui doit respecter les volontés de son oncle, et avoir quelque égard pour ses plus zélés admirateurs. Je prie aussi ce neveu de me dire où en est la deuxième édition de la *Destruction*, et si je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguſte.

IL faut que je vous diſe ingénument, mon cher philoſophe, qu'il n'y a point d'Ingénu, que c'eſt un être de raiſon; je l'ai fait chercher à Genève et en Hollande; ce ſera peut-être quelque ouvrage comme le *Compère Mathieu*. L'ami *Cogé pecus* fait apparemment courir ces bruits-là qui ne rendront pas ſa cauſe meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens: leur reſſource ordinaire eſt d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre ſuſpects d'héréſie, et malheureuſement le public les ſeconde; car, s'il paraît quelque brochure avec deux ou trois grains de ſel, même du gros ſel, tout le monde dit: C'eſt lui, je le reconnais, voilà ſon ſtyle; il mourra dans ſa peau comme il a vécu. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a point d'Ingénu, je n'ai point fait l'Ingénu, je ne l'aurai jamais fait; j'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du ſerpent. 1767.

En vérité, je penſe que, vous et moi, nous avons été les ſeuls qui aient prévu que la deſtruction des jéſuites rendrait les janſéniſtes trop puiſſans. Je dis d'abord, et même en petits vers, qu'on nous avait délivrés des renards pour nous abandonner aux loups. Vous ſavez que la chaſſe aux loups eſt beaucoup plus difficile que la chaſſe

—— aux renards, il y faut du gros plomb; pour moi,
1767. qui ne ſuis qu'un vieux mouton, j'achève mes jours dans ma bergerie, en vous priant d'armer les paſteurs, et de les exciter à défendre le troupeau.

J'attends, avec impatience, votre réponſe ſur *Cogé pecus*. Ce ne ſont pas ces cuiſtres-là qui ſont les plus dangereux. Les trompettes ne ſont pas à craindre, mais les généraux le ſont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en ſe cachant derrière les haies. Il y a des choſes qui affligent; cependant il faut vivre gaiement, c'eſt ce que je vous ſouhaite au nom du père, etc. en vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE LXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguſte.

TRANQUILLISEZ-VOUS, mon cher maître. Auſſitôt votre billet reçu, j'ai volé chez *Caperonnier*, qui eſt un galant homme; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponſe qui a dû calmer vos inquiétudes; il eſt auſſi indigné que vous et moi de l'inſolence du maraud qui s'eſt aviſé de le mettre en jeu. Je ſais que le préſident *Hénault* penſe de même, et je ne doute pas que M. *le Beau*, tout janſéniſte et dévot qu'il eſt, ne vous donne la même ſatisfaction au ſujet de la liberté que *Cogé pecus* a priſe de le citer. Au fond, cette tracaſſerie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis

sur-tout approuver la peine que vous avez prise d'écrire à ce cuistre de collége une lettre dont il se glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je suis toujours étonné que vous ne sentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les polissons qui vous attaquent comme vous avez fait *Aliboron*. A votre place, je me serais contenté d'avoir le désaveu du président *Hénault* qui, par parenthèse, doit se plaindre à M. de *Sartine*, de *Caperonnier* et de *le Beau*, et j'aurais ensuite donné publiquement à *Cogé* un démenti bien formel, supposé encore que la chose en vaille la peine : car répondre à cette canaille, c'est lui donner l'existence qu'elle cherche. *Caperonnier* ignorerait, sans votre lettre, que *Cagé* eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Bélisaire* où il est cité. 1767.

J'ai reçu et lu, avec grand plaisir, *la défense de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remercimens à son neveu qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne sais qui est *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé *Bazin* répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertissent fort; cependant j'aimerais encore mieux qu'il s'en dispensât, et il me semble voir *César* qui étrille des porte-faix; il ne doit se battre que contre *Pompée*.

La réponse à *Warburton*, dans la petite feuille, est juste, mais je la voudrais moins amère; il faut pincer bien fort, même jusqu'au sang, mais ne jamais écorcher; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout, en riant, à ceux qui le méritent. J'en dis autant du ministre ou ex-mi-

—— niſtre *la Beaumelle* que de l'évêque *Warburton*. Le
1767. premier eſt un va-nus-pieds, le ſecond eſt un pédant; mais ni l'un ni l'autre ne ſont dignes de votre colère. Vous êtes ſi perſuadé, mon cher philoſophe, qu'il faut rire de tout, et vous ſavez ſi bien rire quand vous voulez; que ne riez-vous donc toujours, puiſque DIEU vous a fait la grâce de le pouvoir? Pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie; on ne nous paye point nos penſions; et, à la longue, cela ne peut produire, tout au plus, que le rire *ſardonique*, qui eſt la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à *Marmontel* votre petit billet, qui ſûrement lui ſera plaiſir. La cenſure de la ſorbonne ſe fait toujours attendre; ce ſera, ſans doute, un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé *Bazin* ne l'a pas ſuffiſamment vengé; il dit preſque autant de mal du capitaine *Béliſaire* que des cenſeurs du roman. Je lui recommande, encore une fois, les *Cogé*, *Ribalier* et compagnie; et je le prie de leur donner ſi bien les étrivières, qu'il n'y ait plus à y revenir: cette canaille a grand beſoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous viſſiez les deux ou trois phraſes qu'ils ont retranchées dans le diſcours de M. de *la Harpe*. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de juſtes bornes*; ils ont mis *dans ſes juſtes bornes*. Au lieu du mot *juger* le clergé, ils ont mis *réprimer ſes excès*; ils ont retranché *principes cruels*, et la phraſe ſuivante, *porterez-vous encore long-temps le*

ſardeau des vieilles erreurs? Je voulais rétablir ces phraſes à l'impreſſion, mais la plupart de nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en rien faire, pour ne pas *compromettre* l'académie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait, ſans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et ſur-tout riez. 1767.

LETTRE LXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguſte.

Mon cher philoſophe ſaura que le maudit libraire n'a point voulu ſe charger de la ſeconde édition de la *Deſtruction* des prêtres de *Baal*. Il dit qu'on lui ſaiſit une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en riſquer une ſeconde; que perſonne ne s'intéreſſe plus à l'humiliation des prêtres de *Baal*, et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on lui avait remis : l'interruption du commerce déſeſpère tout le monde.

Ribalier, *Larcher* et *Cogé* ſont trois têtes du collége Mazarin dans un bonnet d'âne. Ce ſont les troupes légères de la ſorbonne; il faut crier: *Point de Mazarin.*

Warburton eſt un fort inſolent évêque hérétique, auquel on ne peut répondre qué par des injures catholiques. Les Anglais n'entendent pas la plaiſanterie fine; la muſique douce n'eſt pas faite pour eux; il leur faut des trompettes et des tambours.

1767. Je fais la guerre à droite, à gauche. Je charge mon fusil de sel avec les uns; et de grosses balles avec les autres. Je me bats sur-tout en désespéré quand on pousse l'impudence jusqu'à m'accuser de n'être pas bon chrétien; et, après m'être bien battu, je finis par rire; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paye point vos pensions; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de monsieur le controleur général, en faveur de M. de *la Harpe* : je vois bien que, s'il fait une petite fortune, il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talens le tireront de l'extrême indigence, c'est tout ce qu'il peut attendre:

Atque inopi lingua desertas invocat artes.

A propos, je ne trouve point ma lettre à *Cogé pecus* si douce; il me semble que je lui dis, d'un ton fort paternel, qu'il est un coquin. *Interim vale et me ama.*

LETTRE LXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 d'auguste.

Les philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfans; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénument que l'Ingénu n'existe pas; je ne le croirai que le

plus tard que je pourrai ; mais enfin, si on me le montre, et que je trouve cet Ingénu tant soit peu malicieux, je dirai que c'eſt le neveu ou le chat de l'abbé *Bazin* qui en eſt l'auteur. 1767.

A propos d'Ingénu, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénument* aux prêtres de toutes les ſectes leurs vérités ? c'eſt une eſpèce de dictionnaire dont les articles ſont courts, mais où il y en a un grand nombre de très-plaiſans, et de très-ſalés ; c'eſt encore quelque *chat* qui a fait cette malice.

Voilà une lettre que *Marmontel* m'envoye pour vous la faire parvenir. On dit que la belle cenſure de la ſorbonne va enfin paraître, et, qui plus eſt, le mandement du révérendiſſime père en DIEU *Chriſtophe de Beaumont*. On ajoute que la cenſure de la ſorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance ; mais que ces pédans les ont ſupprimées, pour laiſſer toute la gloire de ce beau ſujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement ſur cet article. Il faudra, pour réponſe, faire imprimer les lettres de la czarine à la ſuite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire ſi la ſeconde édition de l'ouvrage de mathémathiques eſt imprimée, et ſi je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'eſt plus poſſible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorſqu'on effleure la canaille janſénienne : je crois pourtant que, quoique ces loups ſoient à craindre, la philoſophie, avec un peu d'adreſſe, viendra à bout de leur arracher les

—— dents. Vous avez bien raison, mon cher maître;
1767. les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en se cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de-là de bons coups de fusil contre les bêtes féroces qui infestent le pays.

L'essentiel, comme vous le dites, est de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adresse de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illustre philosophe; mille respects à madame *Denis*, et mille complimens à MM. de *Chabanon* et de *la Harpe*. Les amis de ce dernier ont fait annoncer son prix dans la gazette; ils se sont trop pressés, et ils sont causes que dorénavant l'académie ne déclarera son jugement que le jour même de l'assemblée. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

N. B. J'oubliais de vous dire que le collége Mazarin, où président les deux cuistres *Ribalier* et *Cogé pecus*, le premier comme principal, le second comme régent de rhétorique, est un des plus mauvais colléges de l'université, et reconnu pour tel; cela peut servir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler philosophie, et à mieux instruire la jeunesse qui leur est confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il est possible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé *Bazin* pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaisir que celui-là.

LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

MON cher philoſophe, voici une occaſion d'exercer votre philoſophie. Vous connaiſſez très-bien les théologiens de Genève, pédans, ſots, de mauvaiſe foi, et, Dieu merci, ſans crédit; mais vous ne connaiſſez pas les libraires. L'ami *Cramer* avait donné à un nommé *Chirol* le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce *Chirol* eſt le même qui avait fait la premiere édition, et qui a refuſé de faire la ſeconde. Je lui demande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. *Cramer* dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux ſe trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puiſque toute communication eſt interrompue. *Chirol* eſt un pauvre diable, qui n'a pas même encore pu payer le prix de la premiere édition, mais qui le payera. 1767.

Gabriel Cramer donne de grands ſoupers dans le petit caſtel de Tourney que je lui ai abandonné. C'eſt un homme d'ailleurs fort galant, qui ne me paraît pas faire une extrême attention aux livres qu'on lui confie : voilà l'état des choſes. Je ſuivrai cette affaire, car je ſuis exact, et il s'agit de ma-

thématiques. On dit qu'on vous prêche *Louis IX*
1767. et non pas St *Louis*, qu'on s'eſt fort moqué des croiſades et du pape : le prédicateur ne ſera pas archevêque de Paris, mais il doit être de l'académie. On parle d'une drôle de *Théologie portative*; je ne l'ai point encore. J'eſpère que bientôt tous ces marauds de théologiens ſeront ſi ridicules qu'ils ne pourront nuire. Notre impératrice ruſſe les mène grand train. Leur dernier jour approche en Pologne : il eſt tout arrivé en Pruſſe et dans l'Allemagne ſeptentrionale. La maiſon d'Autriche et la Bavière ſont les ſeules qui ſoutiennent encore ces pédans; cependant on commence à s'éclairer à Vienne même. Pardieu, le temps de la raiſon eſt venu. O nature, grâces immortelles vous ſoient rendues!

Mon cher philoſophe, rendez tous ces pédans-là auſſi énormément ridicules que vous le pouvez, dans vos converſations avec les honnêtes gens; car cela eſt impoſſible à Paris par la voie de la typographie; mais un bon mot vaut bien un bon livre.

Répandez pour eux le ſel dont il a plu à DIEU de favoriſer votre converſation. Faites qu'on les montre au doigt quand ils paſſeront dans la rue. Il paraît un ouvrage de feu milord *Bolingbroke*, qui eſt curieux. *Julien* l'apoſtat n'y fit œuvre. Bonſoir, vous dis-je; je vous aime, je vous eſtime et je vous révère autant que je hais les pédans dont j'ai l'honneur de vous parler.

LETTRE LXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de septembre.

AVOUEZ, mon cher et illustre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le catéchisme du docteur *Vernet*, ou le *Journal chrétien*; ils en font des papillotes, et en sont quittes pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent, quoique leur patriarche *Calvin* l'ait défendu; mais j'aimerais autant que ce fût avec *la Religion vengée* du père *Hoyer*, récollet, qu'avec mes œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers, et à voir si les débris de mes calculs ne pourraient pas se retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques, et je vous recommande instamment mes intérêts en cette occasion. 1767.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de *Louis IX*, et non pas le panégyrique de St *Louis* qui a été prêché à l'académie; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'*Olivet* et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de fausletés que la canaille des prêtres

habitués n'ait dites à cette occaſion : il eſt pour-
1767. tant vrai que deux curés de Paris, qui avaient aſſiſté au ſermon du matin, ont dit qu'ils étaient prêts à ſigner tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croiſades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages ſans nombre contre le fanatiſme; c'eſt la *Théologie portative*, *l'Eſprit du clergé*, *les Prêtres démaſqués*, *le Militaire philoſophe*, *le Tableau de l'eſprit humain*, etc. etc. etc. Il ſemble qu'on ait réſolu de faire le ſiége de l'infame dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il eſt vrai qu'elle ne ſera pas ſitôt priſe, car c'eſt le feld-maréchal *Ribalier* qui y commande, et qui a ſous lui le capitaine d'artilleurs *Jean-Gilles Larcher*, et le colonel de huſſards *Cogé pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville aſſiégée doit tenir long-temps.

Priez DIEU qu'il tire la ſorbonne et l'archevêque d'embarras au ſujet de *Béliſaire*; ils ne ſavent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur cenſure. Ils y avaient un grand article contre la tolérance; la cour qui eſt ſur cela dans des principes un peu différens de ces meſſieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il eſt, leur ont fait dire qu'ils voulaient voir cet endroit de la cenſure avant qu'elle parût : on dit qu'ils ſont actuellement occupés à bourrer leur cenſure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont ſe couvrir. On dira que ces pédans-là ne ſont pas même décidés ſur le genre de ſottiſes qu'ils ont à dire. D'autres prétendent

prétendent que l'article de la tolérance ſera ſupprimé, c'eſt ce qu'ils pourraient faire de mieux; 1767.
mais ils ne veulent pas qu'on diſe qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres diſent que la cenſure ne paraîtra point du tout; ils feraient encore mieux; il eſt vrai qu'on ſe moquera d'eux tant ſoit peu, mais un peu de honte eſt bientôt paſſé. Je ſais, de ſcience certaine, que pluſieurs docteurs ſont de cet avis, et penſent que la ſorbonne a déjà eu dans cette affaire ſa doſe d'opprobre aſſez complète pour ne pas groſſir davantage la pacotille.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné ſi vilainement aux barbiers de *Calvin*. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de *la Harpe*? J'écris par le même courrier à *Chabanon*, qui me paraît bien pénétré de reconnaiſſance et d'attachement pour vous. Les expreſſions de ſon cœur, à votre ſujet, m'ont d'autant plus attendri que j'y retrouve les ſentimens du mien. Vous ne ſauriez croire combien il eſt ſenſible à l'intérêt que vous prenez à ſon ouvrage, et combien il ſent le prix de vos conſeils. Je le recommande à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien sûr que vous obligez en lui l'ame la plus honnête et la plus reconnaiſſante. Il me mande, ainſi que M. de *la Harpe* (dont je ne vous parle point, parce que je ſais combien vous l'aimez, et combien il en eſt digne), que vous avez été malade, et que pendant ce

—— temps vous avez fait une comédie; vos maladies
1767. font honte à la santé des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je suis enchanté de l'Ingénu, quoique ce ne soit pas le neveu de l'abbé *Bazin* qui l'ait fait, comme il est évident dès la première page : on dit que c'est un petit-fils de l'abbé *Gordon*, qui me paraît avoir très-bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du père *Quesnel*, qui n'aiment pas qu'on les voye *ingénument* tels qu'ils sont, ont si bien fait que l'ouvrage vient d'être défendu. Il est vrai qu'il n'y en avait eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours, au moyen de quoi personne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé *Gordon* est un fin courtisan; il a appris à ses semblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait passer bien de la contrebande. La recette est bonne, sans doute, mais un peu difficile à avaler. *Iterum vale*, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de septembre.

Mon cher philosophe, *Gabriel Cramer* dit qu'il n'a point trouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche, mais il s'en moque; il donne de bons soupers dans mon château de Tourney que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au

métier d'imprimeur comme moi à celui d'auteur. Il eſt d'ailleurs ſi dégoûté par l'interruption totale du commerce, qu'il ne ſonge qu'à ſe réjouir. Pour moi, j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne ſe ſoucient que fort peu de géométrie, et quand je leur dis que la ſorbonne veut écrire contre *Béliſaire*, ils me demandent ſi *Béliſaire* eſt dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raiſon perce juſque dans ces têtes peu peſantes, et occupées de demi-tours à gauche. Genève ſur-tout commence une ſeconde révolution plus raiſonnable que celle de *Calvin*. Les livres dont vous me parlez ſont entre les mains de tous les artiſans. On ne peut voir paſſer un prêtre dans les rues ſans rire; c'eſt bien pis dans le Nord: l'affaire des diſſidens achève de rendre Rome ridicule et odieuſe, et dans dix ans la Pologne aura entièrement ſecoué le joug. On a fait en Angleterre une ſeconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke*; elle eſt beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la premiere. Les femmes, les enfans liſent cet ouvrage, qui ſe vend à très-bon marché. Voilà plus de trente écrits, depuis deux ans, qui ſe répandent dans toute l'Europe. Il eſt impoſſible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'adminiſtration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pourraient être heureux que ſous des rois philoſophes, avait ſans doute grande raiſon. Je ſuis trop vieux pour voir un ſi beau changement, mais vous en verrez du moins les commencemens. Je reconnais déjà le 1767.

1767. doigt de DIEU dans la bêtiſe de la ſorbonne. On craignait qu'elle n'élevât le trône du fanatiſme ſur le coloſſe renverſé des *Leſſius* et des *Eſcobar*: elle eſt devenue plus ridicule que les jéſuites même, et beaucoup moins puiſſante. Ces ignorans ſont l'opprobre de la France, et le capitaine *Béliſaire* reviendra d'Aix-la-chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait ſouvent des démarches plus ſcandaleuſes et plus atroces, mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'académie un ſeul homme de l'univerſité. Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe*. Il faut qu'ils ſoient un jour vos confrères; mais il faut que M. de *la Harpe* ait du pain, et nous n'avons point de *Colbert* qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuſe. Le théâtre de Paris n'exiſte plus. Nous ſommes dans la fange des ſiècles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité eſt-il arrivé que le ſiècle où l'on penſe ſoit celui où l'on ne ſait plus écrire? Vous qui ſavez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de novembre.

MON cher philosophe (car il faut toujours vous appeller de ce nom respectable que la cour ne respecte guère), le philosophe M. de *Chabanon* aura donc le bonheur de vous embrasser ! vous lèverez donc les épaules ensemble sur l'avilissement où l'on veut jeter les lettres, sur la conspiration contre la raison et contre la liberté, sur les sottises dont vous êtes environné, sur la barbarie où l'on va nous replonger, si vous n'y mettez ordre. 1767.

M. de *Chabanon* a un beau plan de tragédie, et a fait un premier acte qui annonce le succès des quatre autres; mais pour qui travaille-t-il? quels comédiens et quels spectateurs ! Le temps des beaux arts est passé, et la philosophie, qui fesait l'honneur de ce siècle, est persécutée. La sorbonne est dans la boue, mais les gens de lettres sont *sub gladio*. L'approbateur de *Bélisaire* est toujours destitué. Rien ne marque plus le dessein formé d'empêcher la nation de penser; c'était tout ce qui lui restait. Battue par le prince de *Brunswick*, et par le margrave de *Brandebourg*, par les Anglais, et par le roi de Maroc, sans argent, sans commerce et sans crédit; si elle ne se met pas à penser, que deviendra-t-elle? Votre cour de parlement fait conduire en

—— place de grève un lieutenant général avec bâillon
1767. en bouche, sans daigner alléguer le moindre délit; on coupe la main, la langue et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville, et on jette tout cela dans un grand feu, pour n'avoir pas salué des capucins, et pour avoir chanté deux vieilles chansons; et les gens coupables de ces assassinats judiciaires ne sont pas déshonorés! Vraiment, après cela, il faut boucher les yeux, les oreilles et l'entendement d'une nation; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les singes. Vous ne voulez pas être martyr, mais soyez confesseur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher. Mon cher philosophe, criez toujours comme un diable.

Je vous aime autant que je hais ces monstres.

LETTRE LXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

Sur une lettre que frère *Damilaville* m'a écrite, j'ai envoyé, mon cher frère, chercher dans tout Genève les lettres qui pouvaient vous être adressées, on n'a trouvé que l'incluse. Vous savez que je ne vais jamais dans la ville sainte où *Jésus-Christ* ne passe pas plus pour Dieu, que *Ribalier* et *Cogé* ne passent à Paris pour être des gens d'esprit. Je ne sais quel démon a soufflé depuis quinze ans sur les trois quarts de l'Europe, mais la foi est anéantie. Mon

cœur en eſt auſſi navré que le vôtre. Les janſéniſtes ſont auſſi mépriſés que les jéſuites ſont abhorrés. La totale interruption du commerce entre Genève et la France, a empêché vos ſages lettres ſur les janſéniſtes d'entrer dans le royaume. La douane des penſées les a ſaiſies à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris, et s'en prend à moi. Conſolons-nous, un temps viendra où il ſera permis de penſer en honnête homme. 1767.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de *Choiſeul*, en faveur du frère *Damilaville*; point de réponſe. Un *Cromelin*, agent de Genève, qui va tous les mardis dîner à Verſailles avec deux laquais à cannes derrière ſon fiacre, a perſuadé aux premiers commis que je prenais le parti des repréſentans; c'eſt comme ſi on diſait que vous favoriſez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je ſuis dans mon lit; mais, nous autres pauvres diables de gens de lettres, nous ſommes faits pour être calomniés.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtreſſe et les vers de M. *Dorat*; cela eſt très-impertinent: je ne connais ni ſa maîtreſſe ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que les cuiſtres, les fanatiques, les fripons ſont unis, et que les gens de bien ſont diſperſés, iſolés, tièdes, indifférens, ne penſant qu'à leur petit bien-être; et, comme dit l'autre, ils laiſſent égorger leurs camarades, et lèchent leur ſang. Cela n'empêchera pas M. *Chardon* de rapporter l'affaire des *Sirven*. C'eſt un nouveau coup de maſſue porté au fanatiſme qui lève encore la tête dans la fange où il

— eſt plongé. *Hercule*, ameutez des *Hercules*. Encore
1767. une fois, c'eſt l'opinion qui gouverne le monde, et c'eſt à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi? perſonne.

LETTRE LXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier.

— J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, la lettre
1768. de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laiſſée à la poſte de Genève, ſi j'avais pu deviner le peu d'importance du ſujet. J'ai reçu auſſi certaines Lettres ſur *Rabelais* qui me paraiſſent de ſon arrière petit-fils, à qui le Ciel a donné le précieux avantage de ſe moquer de tout comme ſon biſaïeul, mais de s'en moquer avec plus de fineſſe et de goût. Ces lettres me rappellent un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, auquel j'aſſiſtai il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous euſſiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très-ſérieuſes, entre la poire et le fromage. *Jean-Jacques* n'eſt pas auſſi gai; il veut à préſent retourner en Angleterre: il mande à M. *Davenport* (c'eſt le bon M. *Hume* qui me l'écrit) qu'il eſt le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il déſire de retourner avec lui; M. *Davenport* y a conſenti: ainſi l'Angleterre aura le bonheur de le poſſéder encore une fois, à condition que ce ne ſera pas pour long-

temps.

temps. M. *Hume* me mande, dans la même lettre, que ce pauvre fou travaille actuellement à ses mémoires, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas si c'est in-folio ou in-vingt-quatre); l'*Histoire romaine* n'en a pas tant. Il est vrai que ce qui regarde ce grand philosophe est absolument la nature entière pour lui, et je lui conseillerais d'intituler son bel ouvrage *Histoire universelle* ou *Mémoires de Jean-Jacques Rousseau.* M. *Hume* dans la même lettre où il me parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre souvenir, et de vous assurer de tous ses sentimens et de son admiration pour vous. 1768.

Adieu, mon cher et illustre confrère. M. de *la Harpe*, avec qui j'ai le plaisir de parler souvent de vous, pourra vous dire combien je vous suis attaché, et combien je suis *vôtre* à la vie et à la mort. *Vale et me ama.* L'affaire du pauvre *Damilaville* ne finit point; cela n'est-il pas odieux? Vous devriez bien écrire à M. d'*Ormesson*, intendant des finances; le succès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale.*

LETTRE LXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de février.

MARMONTEL vient de me dire, mon cher et illustre maître, que vous vous plaignez de mon silence, et ce reproche m'afflige d'autant plus que

1768. je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit à dix jours ayant le départ de M. de *la Harpe*, c'eſt-à-dire il y a environ trois ſemaines, et depuis laquelle je n'en ai reçu aucune de vous; ainſi vous voyez que, ſi je vous parais négligent, c'eſt la faute de la poſte et non la mienne. Je vous parlais, dans cette lettre, d'un certain Dîner auquel on aſſure qu'une perſonne de votre connaiſſance a aſſiſté. Comme je ſais poſitivement le contraire, je ſoutiens, j'ai ſoutenu et je ſoutiendrai à tout le monde que rien n'eſt plus faux, et que le convive qui a aſſiſté à ce Dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, eſt, comme le ſavent tous les gens inſtruits, le ſieur *Saint-Hiacynthe*, fils ou bâtard de *Boſſuet*, que ſon père aurait fait mettre à Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en ſi dangereuſe compagnie.

Vous ſavez ſans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre ſaint père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens eccléſiaſtiques. Il me ſemble que notre mère ſainte Egliſe travaille d'un côté à jeter elle-même la maiſon à bas, tandis que les philoſophes y mettent le feu de l'autre. Oh! que le ſaint-ſiége entend bien ſes affaires! Les mécréans ſeraient tentés de dire à *Clément XIII* ce que diſait *Timon* le miſanthrope à *Alcibiade*: *Que je ſuis content de te voir à la tête du gouvernement! tu me feras raiſon de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'académie françaiſe préciſément, mais à la porte du louvre la

plus proche, le beau et long mandement du révérendiſſime père en DIEU *Chriſtophe de Beaumont* contre *Béliſaire*. Quelqu'un (aſſez mauvais plaiſant) s'eſt aviſé d'écrire au bas : *Défenſe de faire ici ſes ordures.* Vous ſaurez au reſte que, dans ce beau mandement, l'intolérance eſt prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. Ô temps ! ô mœurs ! Adieu, mon cher ami ; il faut pleurer ſur le ſort de Jéruſalem ; j'eſſuierai pourtant mes larmes, ſi vous m'aſſurez que vous m'aimez toujours, et ſi vous êtes bien perſuadé de mon tendre et ſincère dévouement. 1767.

M. de *la Harpe* peut vous avoir dit combien je ſuis *tuus ex animo*. Dites-lui, je vous prie, que je n'oublierai point ſon affaire, et que M. de *Boullongne* me promet toujours, mais n'a encore rien fini, à mon très-grand regret. *Vale, vale.*

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 d'avril.

MON cher et ancien ami, j'ai une grâce à vous demander, que je ſouhaite fort que vous ne me refuſiez pas, mais ſur laquelle pourtant je ſerais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune eſpagnol de grande naiſſance et de plus grand mérite, fils de l'ambaſſadeur d'Eſpagne à la cour de France, et gendre du comte d'*Aranda* qui a chaſſé les jéſuites

—— d'Eſpagne. Vous voyez déjà que ce jeune ſeigneur
1768, eſt bien *apparenté*, mais c'eſt-là ſon moindre mérite; j'ai peu vu d'étrangers de ſon âge qui aient l'eſprit plus juſte, plus net, plus cultivé et plus éclairé: ſoyez sûr que, tout jeune, tout grand ſeigneur et tout eſpagnol qu'il eſt, je n'exagère nullement. Il eſt près de retourner en Eſpagne, et il eſt tout ſimple que, penſant comme il fait, il déſire de vous voir et de cauſer avec vous. Il ſait que vous êtes ſeul à Ferney, et que vous voulez y être ſeul; auſſi ne veut-il point vous incommoder. Il ſe propoſe de demeurer à Genéve quelques jours, et d'aller de-là converſer avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Eſpagne vous fera certainement plaiſir; il eſt deſtiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune ſeigneur eſpagnol, nommé le duc de *Villa-Hermoſa*, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puiſqu'il eſt ami de M. le marquis de *Mora*; c'eſt le nom de celui qui déſire de vous voir. Il vous verra avec ſon ami, ſi cela ne vous gêne pas trop; ſinon M. le marquis de *Mora* vous ira voir tout ſeul. Je puis vous répondre que, quand vous l'aurez vu, vous me remercîrez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponſe oſtenſible, ſoit pour accepter ce que je vous propoſe, ſoit pour le refuſer honnêtement; ce qui m'affligerait, je vous l'avoue, ſans cependant que je vous en fuſſe mauvais gré, ni M. de *Mora* non plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainſi je

vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. —— Oh ; qu'un jeune étranger comme celui-là fait de 1768.
honte à nos freluquets velches ! Adieu, mon cher maître ; portez-vous bien, et aimez-moi toujours.

LETTRE LXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 d'avril.

MON cher et illuſtre confrère, M. le marquis de *Mora* que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le merite, veut bien ſe charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas beſoin, quand vous aurez cauſé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un eſprit et un cœur ſelon le vôtre, juſte, net, ſenſible, éclairé et cultivé, ſans pédanterie et ſans ſéchereſſe. M. le duc de *Villa-Hermoſa*, qui voyage avec M. le marquis de *Mora*, déſire et mérite de partager avec lui la ſatisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercîrez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Eſpagne de les poſſéder, et vous nous ſouhaiterez des grands ſeigneurs ſemblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danſeuſes et de notre opéra comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les aſſurances de mon dévouement et de ma ſenſibilité pour tout ce qui peut vous intéreſſer.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

1768. MON cher ami, mon cher philosophe, je suis tenté de croire que l'abbé de *la Bletterie* est en effet janséniste, tant il est orgueilleux. Son amour-propre, dévot ou non, a été extrêmement blessé d'un avis fort honnête qu'on lui avait donné dans un petit livre dont on disait mal à propos que j'étais l'auteur. Voici une petite épigramme, ou soi-disant telle, qu'on m'envoie de Lyon sur son compte:

A M. l'abbé de la Bletterie, auteur d'une Vie de Julien et de la traduction de Tacite.

Apostat comme ton héros,
Janséniste signant la bulle,
Tu tiens de fort mauvais propos;
Que de bon cœur je dissimule.
Je t'excuse et ne me plains pas;
Mais que t'a fait Tacite, hélas!
Pour le tourner en ridicule?

On me consulte pour savoir s'il ne faudrait pas *traduire en ridicule*; mais il y a si long-temps que je n'ai assisté aux assemblées de l'académie que je ne saurais décider.

D'ailleurs ma dévotion ne me permet guère d'exa-

miner avec complaisance les épigrammes bonnes ou mauvaises contre mon prochain. Je sais qu'il y a des gens qui s'avisent de dire du mal de mes pâques; c'est une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde se plaira toujours à dénigrer les gens de bien et à empoisonner leurs meilleures actions. Oui, j'ai fait mes pâques, et, qui plus est, j'ai rendu le pain béni en personne; il y avait une très-bonne brioche pour le curé. J'aime à remplir tous mes devoirs; je n'admets plus aucun plaisir profane : j'ai purifié les habits sacerdotaux qui avaient servi à Sémiramis, en les donnant à la sacristie de ma chapelle; je pourrais bien même faire du théâtre une école pour les petits garçons, école dans laquelle je leur ferai apprendre l'agriculture. Après cela, je défierai hardiment les jansénistes et les molinistes; et si on continue à me calomnier, je mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de mon crucifix. Je prétends, quand je mourrai, vous charger de ma canonisation. En attendant, soyez sûr qu'il n'y a point de pénitent au monde qui vous aime autant que moi; ma santé est bien faible. Je ne sais comment je pourrai faire les honneurs de ma retraite à ces deux aimables seigneurs espagnols que vous m'annoncez. Demandez-leur, je vous prie, la plus grande indulgence; qu'ils songent qu'ils viennent voir don *Quichotte* faisant pénitence sur la montagne noire. 1768.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

1768. MON cher ami, mon cher philoſophe, que l'Etre des êtres répande ſes éternelles bénédictions ſur ſon favori d'*Aranda*, ſur ſon très-cher *Mora*, et ſur ſon bien-aimé *Villa-Hermoſa!*

Un nouveau ſiècle ſe forme chez les Ibériens. La douane des penſées ne ferme plus l'allée à la vérité, ainſi que chez les Velches. On a coupé les griffes au monſtre de l'inquiſition, tandis que chez vous le *bœuf-tigre* frappe de ſes cornes et dévore de ſes dents.

L'abominable janſéniſme triomphe dans notre ridicule nation, et on ne détruit des rats que pour nourrir des crocodiles. A votre avis, que doivent faire les ſages, quand ils ſont environnés d'inſenſés barbares? il y a des temps où il faut imiter leurs contorſions et parler leur langage. *Mutemus clypeos.* Au reſte, ce que j'ai fait cette année, je l'ai déjà fait pluſieurs fois, et, s'il plaît à DIEU, je le ferai encore. Il y a des gens qui craignent de manier des araignées, il y en a d'autres qui les avalent.

Je me recommande à votre amitié et à celle des frères. Puiſſent-ils être tous aſſez ſages pour ne jamais imputer à leurs frères ce qu'ils n'ont dit ni écrit! Les myſtères de *Mitra* ne doivent point être divul-

gués, quoique ce ſoient ceux de la lumière ; il n'importe de quelle main la vérité vienne, pourvu qu'elle vienne. C'eſt lui, dit-on, c'eſt ſon ſtyle, c'eſt ſa manière, ne le reconnaiſſez-vous pas ? Ah, mes frères, quels diſcours funeſtes ! Vous devriez au contraire crier dans les carrefours : Ce n'eſt pas lui. Il faut qu'il y ait cent mains inviſibles qui percent le monſtre, et qu'il tombe enfin ſous mille coups redoublés. *Amen.* 1768.

Je vous embraſſe avec toute la tendreſſe de l'amitié et toute l'horreur du fanatiſme.

LETTRE LXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 13 de mai.

DIEU m'eſt témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du ſpectacle que vous avez donné, le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain béni, à la grande ſatisfaction de la Jéruſalem céleſte, et principalement des *trônes*, des *dominations* et des *puiſſances* qui, à ce que je me ſuis laiſſé dire, en ſont fort contens, d'autant plus qu'on leur a aſſuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer une, la première fois que vous réitererez cette belle cérémonie ; car je ſais qu'il cherche à ſe diſculper des mauvais propos qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant ;

car *timeo Danaos et verba ferentes*. Sur-tout engagez,
1768. si vous le pouvez, le nommé *Chirol* ou le nommé *Grasset*, et leur compère *Marc-Michel Rey*, à ne pas imprimer tant de sottises qu'on a la platitude de mettre sur votre compte. S'il était permis de plaisanter sur un sujet aussi grave que le pain béni, j'aurais répondu comme *Pourceaugnac* à toutes les sottises que j'ai entendu dire à ce sujet: Quel *grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?*

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de *Mora*, il l'est bien davantage de vous; et je vous mandernis ce qu'il m'écrit à ce sujet, si je ne songeais que vous êtes en état de grâce, et que le chanoine de St. *Bruno* a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Espagne, j'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre excellente de votre ancien disciple sur l'affaire de Parme; il me mande *que le grand lama du Vatican ressemble à un vieux danseur de corde, qui, dans un age d'infirmité, veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou.* Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de Madrid et de nosseigneurs du parlement de Paris sur ce beau sujet.

L'épigramme contre le janséniste *la Bletterie* est bien douce pour un orgueil aussi coriace que le sien; ces gens-là sont comme les Russes qui ne sentent pas les croquignoles, et à qui il faut appliquer le knout. Au reste sa traduction est la meilleure épigramme qu'on puisse faire contre lui; ce serait le sujet d'une assez plaisante brochure que le relevé de toutes les expression ridicules qui s'y trouvent, sans compter les contre-sens.

M. le duc de *Villa-Hermosa*, aussi enchanté de vous que son compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître; continuez, pour l'édification des anges, des vicaires, des bédeaux, des paysans et des laquais, à rendre le pain béni, mais avec sobriété pourtant; car je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les indigestions de pain béni ne valent pas le diable. 1768.

LETTRE LXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le poëme et la relation que M. de *la Borde* m'a envoyés de la part du jeune franc-comtois qui me paraît avoir son franc-parler sur les sottises de la taupinière de *Calvin* et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce franc-comtois peut, en toute sureté, tomber sur le janséniste apostat, sans avoir à redouter les protecteurs dont il se vante, et qui sont un peu honteux d'avoir si mal choisi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très-bon qu'un autre lui donne les étrivières quand il est insolent. M. le comte de *Rochefort* n'est point à Paris; il est actuellement dans les terres de madame sa mère, avec sa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien disciple vient encore de m'écrire une assez bonne lettre sur l'ex-

communication du duc de Parme. Il me mande que
1768. si l'excommunication s'étend jusqu'ici, les philosophes en profiteront ; que je deviendrai premier aumônier ; que *Diderot* confessera le duc de *Choiseul*, et *Marmontel* le dauphin ; que j'aurai la feuille des bénefices ; et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon, comme il vous plaira : ainsi soit-il ! Que dites-vous de l'expédition de Corse ? n'avez-vous point peur qu'il n'en résulte une guerre dont l'Europe n'a pas besoin, et nous moins que personne ? que dites-vous aussi du train que fait *Wilkes* en Angleterre ? Il me semble que le despotisme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la superstition. Adieu, mon cher et illustre maître ; le Ciel vous tienne *en* joie et en santé ! je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire *ex toto corde et animo*.

LETTRE LXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mai.

Je profite, mon cher et illustre maître, d'une occasion qui se présente pour vous écrire autrement que par la poste, et pour vous parler à cœur ouvert. Je sais que vous vous plaignez de vos amis et des discours qu'ils ont tenus, dites-vous, ou du moins laissé tenir sur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne sais pas s'il en est quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée haute-

ment; il eſt au moins bien certain que je ne ſuis pas de ce nombre, mais il ne l'eſt pas moins que je 1768.
ne ſaurais l'approuver dans la ſituation où vous êtes. Peut-être ai-je tort; car enfin vous ſavez mieux que moi les raiſons qui vous ont déterminé : mais je ne puis m'empêcher de vous demander ſi vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous ſavez la rage que les dévots ont contre vous; vous ſavez qu'ils, vous attribuent, ſans preuve, à la vérité, mais avec affirmation, toutes les brochures qui paraiſſent contre leur idole. Ils ſont bien perſuadés que vous en avez juré la ruine, et craignent même que vous ne réuſſiſſiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïſſent, et s'ils ſont diſpoſés à chercher les occaſions de vous nuire? Avez-vous cru leur faire prendre le change, par le parti que vous avez pris? La plupart font leurs pâques ſans y croire; ils ne vous croient point certainement plus imbécille qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un ſcandale de plus : c'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent. Ils ſont fâchés que le roi ne faſſe pas les ſiennes; mais c'eſt parce qu'ils eſpèrent qu'il les fera un jour de bonne foi : et que lui diront-ils alors de l'eſpèce de profanation qu'ils vous attribuent? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuſe pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce ſujet une lettre inſolente et fanatique; ſi cet évêque n'était pas un poliſſon de ſavoyard, il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en ſoit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié ſeule m'engage à vous dire ce que je penſe

1768. sur cet article, que je n'en ai parlé aussi franchement qu'à vous seul, et que je ne tiens point le même discours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours, je ne vous en serais pas moins attaché comme au soutien de la philosophie et à l'honneur des lettres. Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et sur-tout votre amitié, en vous embrassant de tout mon cœur.

LETTRE LXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Du 15 de juin.

MON cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre, *Examen de l'histoire d'Henri VI, par M. de Bury*? Cet homme semble avoir pris pour devise: *Tros Rutulusve fuat*; je ne parle point de *Bury*, qui n'en vaut pas la peine, mais de son critique. Il ne vous a pas même épargné; il prétend que vous avez *écrit l'histoire en poëte*, et que nous n'avons *pas un seul historien*. A ces deux sottises près, il me semble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuses pour celui qui les a dites. Ce qui me console, c'est qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puisque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *La profession de foi des théistes*, adressée au roi de Prusse? cet ouvrage m'a fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à

cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et 1768.
comme le capucin *Valérien* répondait aux jésuites, *mentiris impudentissimè*. A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention au chapitre IXe d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécille mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécille. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelqu'une des brochures que *Marc-Michel Rey* imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de *Choiseul* est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat *la Bletterie*. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que DIEU fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolens.

N. B. que c'est un honnête docteur de sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifians de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami; je vous écris au chevet du lit de votre ami *Damilaville* qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne sais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v...., et sur-tout de tant de sottises. *Vale et me ama*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de septembre.

1768. COMMENT donc ! il y avait de très-beaux vers dans la pièce de *la Harpe*; le sujet même en était très-intéressant pour les philosophes; longue et monotone, d'accord; mais celle du couronné est-elle polytone ? En un mot, il nous faut des philosophes; tâchez donc que ce M. de *Langeac* le soit.

Je suis, mon cher ami, aussi malingre que *Damilaville*, et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il est vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé, et je n'en suis pas mieux. Est-il vrai que notre doyen d'*Olivet* a essuyé une apoplexie ? je m'y intéresse. L'abbé d'*Olivet* est un bon homme, et je l'ai toujours aimé. D'ailleurs il a été mon préfet, dans le temps qu'il y avait des jésuites. Savez-vous que j'ai vu passer le père *le Tellier* et le père *Bourdaloue*, moi qui vous parle ?

Vous me demandez de ces rogatons imprimés à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, et débités à Genève chez *Chirol*; mais comment, s'il vous plaît, voulez-vous que je les envoye, par quelle adresse sûre, sous quelle enveloppe privilégiée ? qui veut la fin donne les moyens, et vous n'avez aucun moyen. Je me servais quelquefois de M. *Damilaville*, et encore fallait-il bien des détours; mais il n'a

n'a plus ſon bureau; le commerce philoſophique eſt interrompu. Si vous voulez être ſervi, dites-moi donc comment il faut que je vous ſerve? 1768.

J'écrivis, il y a quelques jours, une lettre à *Damilaville*, qui était autant pour vous que pour lui. J'exprimais ma juſte douleur de voir que le traducteur de *Lucrèce* adopte encore la prétendue création d'anguilles avec du blé ergoté et du jus de mouton. Il eſt bien plaiſant que cette chimère d'un jéſuite irlandais, nommé *Needham*, puiſſe encore ſéduire quelques phyſiciens. Notre nation eſt trop ridicule. *Buffon* s'eſt décrédité à jamais avec ſes molécules organiques, fondées ſur la prétendue expérience d'un malheureux jéſuite. Je ne vois par-tout que des extravagances, des ſyſtêmes de *Cyrano* de Bergerac, dans un ſtyle obſcur ou ampoulé. En vérité, il n'y a que vous qui ayez le ſens commun. Je reliſais hier *la Deſtruction des jéſuites*; je ſuis toujours de mon avis; je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus d'eſprit et de raiſon.

A propos, quand je vous dis que j'ai écrit à frère *Damilaville*, j'ignore s'il a reçu ma lettre, car elle était ſous l'enveloppe du bureau où il ne travaille plus. Informez-vous-en, je vous prie; dites-lui combien je l'aime, et combien je ſouffre de ſes maux. Il doit être content, et vous auſſi, du mépris où l'*inf*..... eſt tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était néceſſaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les ſervantes; c'eſt le partage des apôtres. Il eſt vrai qu'il y a des gens qui ont

risqué le martyre comme eux; mais DIEU en a eu
1768. pitié. Aimez-moi, car je vous aime, mon très-cher philosophe, et je vous rends assurément toute la justice qui vous est due.

LETTRE LXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de septembre.

JE crois, mon cher maître, que la pièce qui a remporté le prix est plus *polyplate* que *polytone*; mais je doute que celle de *la Harpe*, quoique meilleure et mieux écrite, eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre était celui que j'avais proposé, de ne point donner de prix. Nos sages maîtres en ont jugé autrement; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiraient, et c'est ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéressante, vous pourriez en adresser deux exemplaires à l'abbé *Morellet* par la voie dont vous vous êtes déjà servi; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci *les Réflexions* d'un capucin et d'un carme sur les colimaçons. Je ne m'étonne pas qu'ils en parlent si bien, on doit connaître son semblable.

A l'égard des expériences de *Needham*, répétées et crues par *Buffon*, je n'en dirai rien, ne les ayant pas vues; mais il ne me paraît pas plus évident que *rien ne puisse venir de corruption*, ou plutôt, *de transformation*, qu'il ne me paraît démontré que du blé

ergoté et du jus de mouton forment des anguilles. —
Que fais-je? est en physique ma devise générale et 1768.
continuelle.

Notre ami *Damilaville* est toujours dans un état fâcheux, ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit, et nous parlons souvent de vous. Que dites-vous du grand turc qui arme contre les Russes pour *soutenir la religion catholique*? car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre saint père le pape ne se serait pas attendu à cet allié-là? il ne nous manque plus que l'alliance des loups avec les moutons, pour faire absolument revivre l'âge d'or; sans cela nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que pensez-vous de l'expédition de Corse? Je ne sais si nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois, mais j'ai bien peur que ce ne soit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu, mon cher maître; votre ancien préfet, l'abbé d'*Olivet*, est mourant, et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris; il a tout à la fois apoplexie, paralysie, hydrocèle et gangrène. C'était un assez bon académicien, mais un assez mauvais confrère. Au reste, il meurt avec beaucoup de tranquillité, et presque en philosophe, quoiqu'il ait fait très-décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi, et pour la raison qui a grand besoin de vous:

Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus interfis populo Quirini!

1768. Ce souhait vous est mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'*Horace* et *Virgile* flattaient. *Vale iterum et me ama.*

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 15 d'octobre.

Je ne sais plus où j'en suis, mon très-cher et très-aimable philosophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami *Damilaville* que des gens, qui revenaient de Barége, prétendaient ces eaux souveraines pour les dérangemens que les loupes et les autres excroissances peuvent causer dans la machine; je le mandai sur *le* champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage ensemble. J'adressai ma lettre à son ancien bureau du vingtième, adresse qu'il m'avait donnée; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce silence me fait trembler: il faut qu'il ne soit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grâce de me dire en quel érat il est. Et vous, mon cher philosophe, comment vous portez-vous? que faites-vous? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verse. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille est le seul dont on se serve pour caractériser les moines? *Per genus proprium et differentiam proximam.*

Vous connaissez le petit abrégé des usurpations papales, sous le nom des Droits des hommes (*). Les

(*) Voyez Politique et Législation.

philoſophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé, mais les princes n'en mettront pas moins les philoſophes à la baſtille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres. 1768.

Il paraît des *Lettres philoſophiques* où l'on croit démontrer que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Tout ce qui eſt pourrait bien être eſſentiel; car autrement pourquoi ſerait-il? Pour moi, je ceſſerai bientôt d'être, car j'ai ſoixante et quinze ans, et je ne ſuis pas de la pâte de *Moncrif*. Quel cicéronien donnez-vous pour ſucceſſeur à mon ancien préſet d'*Olivet*, et qui me donnerez-vous à moi? Je me recommande à vous, et je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 d'octobre.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami *Damilaville*; il m'a aſſuré vous avoir écrit. Son état eſt toujours bien fâcheux; depuis quelques jours, cependant, il a de meilleures nuits; mais ſon eſtomac ſe dérange de plus en plus, et ſes glandes ne ſe dégonflent guère. Il lui eſt impoſſible de ſe ſoutenir ſur ſes jambes, et à peine peut-il ſe traîner de ſon lit à ſon fauteuil, avec le ſecours de ſon domeſtique. Quant à moi, mon cher ami, ma ſanté eſt aſſez bonne; mais j'ai le cœur navré des

sottises de toute espèce dont je suis témoin. Avez-
1768. vous su que la chambre des vacations, à laquelle préside le janséniste de *S*..... *F*...., et le dévot politique *P*...., a condamné au carcan et aux galères un pauvre diable (qui est mort de désespoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connaissait pas, et qu'on lui avait donnés en payement ?

Vous noterez que, parmi ces volumes, on nomme dans l'arrêt l'Homme aux quarante écus, et une tragédie de *la Vestale* (imprimée avec permission tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité absurde fait à la fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on est forcé de vivre à Paris ?

Ce sera l'abbé de *Condillac* qui succédera à l'abbé d'*Olivet*; je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'*Olivet*, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à son sujet, si vous en savez d'intéressantes ? L'abbé *Batteux*, notre directeur, qui se trouve chargé de son éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il se serait adressé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne soit pas tant pis pour votre santé qui est, comme disait *Newton* du repos, *res prorsùs substantialis*. *Vale et me ama*.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

MON cher et illustre philosophe, je ne sais d'autre anecdote sur M. l'abbé d'*Olivet*, sinon que, 1768.
quand il était notre préfet aux jésuites, il nous donnait des claques sur les fesses par amusement. Si M. l'abbé de *Condillac* veut placer cela dans son éloge, il faudra qu'il fasse une petite dissertation sur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là, il fut éditeur, commentateur, traducteur de *Cicéron*, et a vécu vingt ans plus que lui. C'était, sans doute, le plus grand cicéronien de tous les Franc-comtois, sans même en excepter l'abbé *Bergier*, malgré sa catilinaire contre *Fréret*.

M. l'abbé *Caille* m'a chargé de vous envoyer Trois empereurs. Ce jeune abbé *Caille* promet quelque chose; il pourra aller loin en théologie. L'abbé *Morts-les* doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère *Marmontel*, qui est fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces secrets ne sont que pour les adeptes. Il doit y avoir à présent pour vous un Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* à la chambre syndicale : il y a huit jours qu'il est parti par la diligence.

Mon Dieu, que les articles de physique de M. *O* sont bien faits! On me lit l'*Encyclopédie* tous les soirs. Si tout était dans le goût de M. *O*, quel excellent

1768. livre ! et voilà ce qu'on a persécuté ! ah, infames Velches ! et le quinzième chapitre de *Bélisaire* aussi persécuté ! ah, les monstres ! l'abbé *Caille* grince des dents; toutefois il vous prie instamment, mon cher philosophe, d'engager les adeptes à ne point prodiguer ces Trois empereurs.

Hic est panis angelorum
Non mittendus canibus.

Ayons seulement la consolation de voir, avec l'excès de l'horreur et du mépris, de mépriſables et d'horribles coquins. Je ne sais si je m'explique, je vous aime autant que je les abhorre.

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 12 de novembre.

J'AI reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le Siècle de *Louis XIV*, augmenté du Siècle de *Louis XV*, et les Trois empereurs de M. l'abbé *Caille*. Je vous prie de recevoir tous mes remercîmens du premier et de faire à M. l'abbé *Caille* tous mes remercîmens du second. Ce jeune abbé me paraît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un; car je gagerais bien que ce n'est pas là un coup d'essai, et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire ses complimens à *Ribalier* ou *Ribaudier*

Ribaudier qui, par parenthèse, vient de donner à une brochure sur l'inoculation, une approbation qu'on dirait presque d'un philosophe. 1768.

Quid domini facient, audent cum talia fures?

A l'égard du Siécle de *Louis XIV*, il me paraît augmenté de plusieurs morceaux bien intéressans; et je ne m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau que l'auteur *lui avait appris à penser.* On écrase ici ce jeune prince de fêtes et de plaisirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on assure, voir les gens de lettres à son aise, et converser avec eux; mais le conseil supérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui est, je crois, bien obligé de venir faire diversion à l'affaire de Corse, où vous savez nos succès qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si *Paoli* venait ici, je ne connais de rois que le roi de Prusse qui attirât autant de curiosité.

Notre pauvre *Damilaville* est toujours dans un bien misérable état, souffrant de tous ses membres, sans appétit, ne pouvant se remuer, et digérer sans douleur le peu qu'il mange pour se soutenir. Il me paraît à bout de patience, et je suis pénétré de sa triste situation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de *Condillac* l'anecdote que vous m'envoyez sur l'abbé d'*Olivet*, dont les mânes vous doivent bien de la reconnaissance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'était un passable académicien, mais un

1768. bien mauvais confrère, qui haïssait tout le monde, et qui, entre nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre. Je sais qu'il envoyait à *Fréron* toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains, mais

Seigneur, Laïus est mort, laissons en paix sa cendre.

Adieu, mon cher et illustre confrère ; portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos sottises.

LETTRE XC.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 6 de décembre.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami ; je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du Siècle de *Louis XIV*. Vous en avez envoyé un exemplaire à notre secrétaire, M. *Duclos*, qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre *Damilaville*, il est dans un état affreux, ne pouvant ni vivre ni mourir, et n'ayant de connaissance que pour sentir toute l'horreur de sa situation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, sans savoir ce qu'on lui faisait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai besoin de tout mon attachement pour lui pour soutenir ce spectacle. J'ai bien peur que son agonie ne soit longue et affreuse. Que le sort de la condition humaine est déplorable !

Le roi de Danemarck a été ſamedi dernier aux académies. Il donnera ſon portrait à l'académie françaiſe, comme la reine *Chriſtine*. Je lui ai fait de mon mieux les honneurs de celle des ſciences, par un diſcours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philoſophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec pluſieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *ſervices* que vos ouvrages avaient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penſer vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponſes. 1768.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous aime et vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de décembre.

Mon cher philoſophe, mon cher ami, je ſuis étonné et affligé de ne point recevoir de vos nouvelles dans le tombeau où le cher *la Bletterie* m'a condamné.

Je vous demande en grâce de me faire ſavoir dans quel état eſt *Damilaville*. J'ai beſoin d'être raſſuré; ayez pitié de mon inquiétude. M. de *Rochefort*, votre ami, a été aſſez bon pour venir paſſer trois jours dans ma ſolitude avec madame ſa femme,

—— dont le joli visage n'a, à la vérité, que dix-huit ans,
1768. mais dont l'esprit est très-majeur. Je doute qu'aucun des capitaines des gardes du corps de quelque roi que ce puisse être, soit plus instruit que ce chef de brigade. Il n'y a point, à mon gré, de place qui ne soit au-dessous de son mérite.

Je ne sais si vous avez connaissance de toutes les manœuvres qu'a faites votre hypocrite *la Bletterie*, pour armer le gouvernement contre tous ceux qui ont trouvé sa traduction de *Tacite* ridicule. Vous devez, en ce cas, être puni plus sévèrement que personne. Au reste, s'il veut absolument qu'on m'enterre, je vous demande en grâce de ne lui point donner ma place à l'académie. J'ai lu, dans une gazette suisse, que vous avez été présenté au roi danois avec une volée de philosophes, tels que les *Saurin*, les *Diderot*, les *Helvétius*, les *Duclos*, les *Marmontel*, et que les *Ribaudier* n'en étaient pas.

Dites, je vous en prie, au premier secrétaire de *Bélisaire* que son ouvrage est traduit en russe, et qu'une partie du quinzième chapitre est de la façon de l'impératrice. On a prêché devant elle un sermon sur la tolérance, qui mérite d'être connu, quand ce ne serait que pour le sujet. DIEU bénisse les Velches! ils viennent les derniers en tout.

On dit que vous avez enfin une salle de *Vauxhall*, mais que vous n'avez point encore de salle de *Magna charta*.

Ayez la bonté, je vous en prie, de mettre *Marie de Médicis*, au lieu de *Catherine de Médicis*, à la page 285 du premier vol. du Siècle de *Louis XIV*.

Ce beau ſiècle a eu ſes ſottiſes comme les autres, mais du moins il y avait de grands talens. 1768.

Je vous embraſſe bien tendrement, mon cher ami, vous qui empêchez que ce ſiècle ne ſoit la chiaſſe du genre-humain.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de décembre.

Je ſuis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illuſtre maître, et je me ſers d'un ſecrétaire pour vous répondre ſur le champ. Je ſuis étonné que vous n'ayez point reçu une lettre que je vous ai écrite, il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triſte état de notre pauvre ami *Damilaville*, qui a ceſſé de vivre, ou plutôt de ſouffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois ſemaines qu'il exiſtait avec douleur, et preſque ſans connaiſſance, et ſa mort n'eſt un malheur que pour ſes amis. Il a été confeſſé ſans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction ſans s'en appercevoir.

Je vous diſais auſſi, dans la même lettre, que notre ſecrétaire *Duclos*, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage que vous lui avez envoyé. Il eſt mieux à préſent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ſes remercîmens, et de vous dire que l'académie rece-

—— vrait, avec grand plaiſir, l'exemplaire que vous lui
1768. deſtinez.

Je vous fécilite d'avoir eu M. de *Rochefort* dans votre ſolitude, pendant quelques jours; c'eſt un très-galant homme, fort inſtruit, et ami zélé de la philoſophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a preſque parlé que de vous, dans la converſation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui : je vous aſſure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris, que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'académie des ſciences, le jour qu'il eſt venu, un diſcours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contens; j'y ai parlé de la philoſophie et des lettres avec la dignité convenable. Le roi m'en a remercié; mais les ennemis de la philoſophie et des lettres ont fait la mine; je vous laiſſe à penſer ſi je m'en ſoucie.

J'ignore les intrigues de *la Bletterie*, et je les mépriſe autant que ſa traduction et ſa perſonne. Je ne vous mande rien de toutes les ſottiſes qui ſe font et qui ſe diſent; vous les ſavez, ſans doute, par d'autres, et furement vous en penſez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulée l'A, B, C; j'ai été charmé ſur-tout de ce qu'on y dit ſur la guerre et ſur la liberté naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami; penſez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout ſon cœur, et qui vous embraſſe de même.

journaux du mois de novembre : il eſt néceſſaire que vous en ſoyez inſtruit ; je ne crois pas que ces journaux ſoient fort connus à Paris, mais ils le ſont dans l'Europe. 1768.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la ducheſſe de *Choiſeul* ont daigné m'écrire pour diſculper *la Bletterie* ? mais comment ſe juſtifiera-t-il, non-ſeulement d'avoir traduit *Tacite* en ſtyle pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour inſulter tous les gens de lettres ? Je ne parle pas de *Linguet* qui s'eſt défendu un peu trop longuement : mais pourquoi déſigner *Marmontel* dans le temps de la perſécution qu'il eſſuyait ? n'a-t-il pas déſigné, de la manière la plus outrageante, le préſident *Hénault*, par ces paroles que vous trouverez, page 235 du ſecond tome ? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'eſt le ſublime de nos prétendus hiſtoriens modernes ; cela leur tient lieu de génie et de talens hiſtoriques.*

Quoi, cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens ! Eſt-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié ſon *Tacite* ? Je ſais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en ſera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui a peint le préſident *Hénault* et le petit-fils de *Sha-Abas* d'un pinceau ſi rembruni et ſi dur ; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je ſuis moi-même maltraité ? Il faut donc combattre juſqu'au dernier jour de ſa vie ; eh bien, combattons.

1768. Mais qu'eſt-ce qu'un *Linguet*? pourquoi a-t-il fait une ſi longue réponſe aux *docteurs modernes*? pourquoi n'a-t-il pas été auſſi plaiſant qu'il pouvait l'être? Il avait beau jeu, mais il n'a pas joué aſſez adroitement ſa partie; il a de l'eſprit pourtant, et a quelquefois la ſerre aſſez forte; mais il n'entend pas comme il faut le ſecret de rendre les gens parfaitement ridicules : c'eſt un don de la nature qu'il faut ſoigneuſement cultiver; d'ailleurs rien n'eſt meilleur pour la ſanté. Si vous êtes encore enrhumé, ſervez-vous de cette recette, et vous vous en trouverez à merveille.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie; cela ne nuira point à votre gaieté. Vous poſſédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de *Leibnitz*? ne trouvez-vous pas que cet homme était un charlatan et le gaſcon de l'Allemagne; mais *Deſcartes* était bien un autre charlatan. Adieu, vous qui n'êtes point un charlatan; je vous embraſſe auſſi tendrement qu'on peut embraſſer un philoſophe.

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

Mon cher philoſophe, le démon de la diſcorde et de la calomnie ſouffle terriblement ſur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans pluſieurs

journaux du mois de novembre : il eſt néceſſaire que vous en ſoyez inſtruit ; je ne crois pas que ces journaux ſoient fort connus à Paris, mais ils le ſont dans l'Europe. 1768.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la ducheſſe de *Choiſeul* ont daigné m'écrire pour diſculper *la Bletterie* ? mais comment ſe juſtifiera-t-il, non-ſeulement d'avoir traduit *Tacite* en ſtyle pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour inſulter tous les gens de lettres ? Je ne parle pas de *Linguet* qui s'eſt défendu un peu trop longuement : mais pourquoi déſigner *Marmontel* dans le temps de la perſécution qu'il eſſuyait ? n'a-t-il pas déſigné, de la manière la plus outrageante, le préſident *Hénault*, par ces paroles que vous trouverez, page 235 du ſecond tome ? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'eſt le ſublime de nos prétendus hiſtoriens modernes ; cela leur tient lieu de génie et de talens hiſtoriques.*

Quoi, cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens ! Eſt-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié ſon *Tacite* ? Je ſais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en ſera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui a peint le préſident *Hénault* et le petit-fils de *Sha-Abas* d'un pinceau ſi rembruni et ſi dur ; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je ſuis moi-même maltraité ? Il faut donc combattre juſqu'au dernier jour de ſa vie ; eh bien, combattons.

1768. Avez-vous jamais lu *le Catéchumène* (*), une ode contre tous les rois dans la dernière guerre, une *lettre au docteur Panſophe :* tout cela eſt de la même main. On a cru y reconnaître mon ſtyle. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injuſtes ſoupçons ; et moi, qui les connais parfaitement auſſi bien que *Marin*, j'ai eu la diſcrétion de ne le jamais nommer. Je ſais très-bien quel eſt l'auteur du livre attribué à *Fréret*, et je lui garde une fidélité inviolable. Je ſais qui a fait le *Chriſtianiſme dévoilé*, le *Deſpotiſme oriental*, *Énoc et Elie*, etc. et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'A, B, C? c'eſt un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

Je compte ſur votre amitié, mon cher philoſophe. Qu'elle ſoit mon bouclier contre la calomnie, et la conſolation de mes derniers jours.

Je vous embraſſe très-tendrement.

LETTRE XCV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de janvier.

1769. Je ne ſuis plus enrhumé, mon cher maître ; mais je me ſers d'un ſcribe pour ménager mes yeux qui ſont très-faibles aux lumières. Je vous envoie mon diſcours, puiſque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire. Je vous l'ai fait attendre quelques

(*) Par M. de *Bordes*.

jours, et beaucoup plus long-temps qu'il ne mérite parce qu'il était à courir le monde, et que je n'ai pu le ravoir qu'aujourd'hui ; voulez-vous bien me le renvoyer sous l'enveloppe de *Marin* ? Il n'est que trop vrai qu'un certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans mon discours un petit mot de correction fraternelle pour ce gentilhomme qui était présent, et qui, à ce que je crois, l'aura sentie ; car je ne gâte pas ces messieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qui en arrive quand on les flatte ; ils trouvent mauvais qu'on se moque des plats auteurs qu'ils protégent ; on s'expose à de tels reproches, quand on caresse ceux qui les font. La critique de *Linguet* aurait pu être meilleure et de meilleur goût ; cependant, comme il a raison presqu'en tout, elle a beaucoup chagriné son mauvaise adversaire ; la liste des phrases tirées de la traduction est bien ridicule, et peut-être aurait suffi. 1769.

Vous devez des regrets au pauvre *Damilaville* ; il vous était bien attaché. Je savais qu'il était marié, mais non par lui, car il ne me disait rien de ses affaires. J'ai vu sa femme une seule fois, et d'après cette vue je doute fort qu'il ait été cocu ; mais ce qui me fâche le plus, c'est que cette vilaine mégère (car c'en était une) emporte tout le peu qu'il laisse, et qu'il ne restera pas même de quoi payer un excellent domestique qu'il avait.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de *Leibnitz* ; je crois que c'est un fatras où il y a bien peu de choses à apprendre.

1769. Il eſt vrai que j'ai donné cette année deux gros volumes in-4°. de géométrie ; ce ſeront vraiſemblablement les derniers.

Notre ſecrétaire, toujours convaleſcent et aſſez faible, vous fait mille complimens. Quant à l'A, B, C, perſonne n'ignore qu'il eſt eſt en effet traduit de l'Anglais par un avocat. *Vale et me ama.*

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de janvier.

Je vous renvoie, mon cher philoſophe, votre chien danois ; il eſt beau, bien fait, hardi, vigoureux, et vaut mieux que tous les petits chiens de manchon qui lèchent et qui japent à Paris.

Votre diſcours eſt excellent ; vous êtes preſque le ſeul qui n'alliez jamais ni en-deçà ni en-delà de votre penſée. Je vous avertis que j'en ai tiré copie.

Le *Mercure* devient bon. Il y a des extraits de livres fort bien faits. Pourquoi n'y pas inférer ce diſcours dont le public a beſoin ? *La Bletterie* a juré à ſon protecteur et à ſa protectrice qu'il ne m'avait point eu en vue, et qu'il me permettait de ne me pas faire enterrer. Il dit auſſi qu'il n'a point ſongé à *Marmontel*, quand il a parlé de *Béliſaire*, ni au préſident *Hénault*, quand il a dit que *la préciſion des dates eſt le ſublime des hiſtoriens ſans talens.* J'ai tourné le tout en plaiſanterie.

A propos du préſident *Hénault*, le marquis de——
Béleſtat m'a écrit enfin qu'il était très-fâché que 1769.
j'euſſe douté un moment que le portrait de *Sha-Abbas* et du préſident fuſſent de lui, qu'ils ſont très-reſſemblans, que tout le monde eſt de ſon avis, et qu'il n'en démordra pas. J'ai envoyé ſa lettre à notre ami *Marin*. On a fait trois éditions de ce petit ouvrage en province, car la province penſe depuis quelques années. Il s'eſt fait un prodigieux changement, par exemple, dans le parlement de Toulouſe; la moitié eſt devenue philoſophe, et les vieilles têtes rongées de la teigne de la barbarie mourront bientôt.

Oui, ſans doute, j'ai regretté *Damilaville*; il avait l'enthouſiaſme de *Saint-Paul*, et n'en avait ni l'extravagance ni la fourberie: c'était un homme néceſſaire.

Oui, oui, l'A, B, C eſt d'un membre du parlement d'Angleterre, nommé *Huet*, parent de l'évêque d'Avranches, et connu par de pareils ouvrages. Le traducteur eſt un avocat nommé *la Baſtide*; ils ſont trois de ce nom-là: il eſt difficile qu'ils ſoient égorgés tous les trois par les aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

Vous n'avez point les bons livres à Paris, *le Militaire philoſophe*, *les Doutes*, *l'Impoſture ſacerdotale*, *le Poliſſoniſme dévoilé*. Il paraît tous les huit jours un livre dans ce goût en Hollande. *La Riforma d'Italia*, qui n'eſt pourtant qu'une déclamation, a fait un prodigieux effet en Italie. Nous aurons bientôt de nouveaux cieux et une nouvelle terre,

—— j'entends pour les honnêtes gens ; car, pour la
1769. canaille, le plus ſot ciel et la plus ſotte terre eſt ce qu'il lui faut.

Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous aime de tout mon cœur.

Pardieu, vous êtes bien injuſte de me reprocher des ménagemens pour gens puiſſans, que je n'ai connus jadis que pour gens aimables, à qui j'ai les dernières obligations, et qui même m'ont défendu contre les monſtres. En quoi puis-je me plaindre d'eux ? eſt-ce parce qu'ils m'écrivent pour me jurer que *la Bletterie* jure qu'il n'a pas penſé à moi ? faudrait-il que je me brûlaſſe toujours les pattes pour tirer les marrons du feu ? Ce ſont les aſſaſſins que je ne ménage pas. Voyez comme ils ſont fêtés tome I et tome IV du Siècle.

LETTRE XCVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 de janvier.

Vous aimez la raiſon et la liberté, mon cher et illuſtre confrère, et on ne peut guère aimer l'un ſans l'autre. Eh bien, voilà un digne philoſophe républicain que je vous préſente, et qui parlera avec vous philoſophie et liberté ; c'eſt M. *Jennings*, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans ſa patrie. Il eſt digne de vous connaître, et par lui-

même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répandre ces deux sentimens parmi ceux qui sont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des complimens à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protégent dans le Nord la philosophie si mal accueillie par les princes du Midi. M. *Jennings* vous dira combien la raison fait de progrès en Suède, sous ces heureux auspices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démission; ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illustre confrère; continuez à combattre, comme vous faites, *pro aris et focis*. Pour moi, qui ai les mains liées par le despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis que faire comme *Moïse*, les lever au ciel pendant que vous combattez. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1769.

LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

J'AI vu votre suédois, mon cher ami; et quoique je ne reçoive plus personne, je l'ai accueilli comme un homme annoncé par vous méritait de l'être; c'est un de vos bons disciples. Que le bon Dieu nous en donne beaucoup de cette espèce. La vigne du Seigneur est cultivée par-tout, mais nous n'avons encore à Paris que du vin de Surène.

1769. Vous devez vous consoler actuellement avec M. *Turgot* que je crois à Paris; c'est un homme d'un rare mérite. Quelle différence de lui à certains conseillers de grand'chambre ? Il semble qu'il y ait des gens faits pour perpétuer la barbarie, et pour combattre le sens commun. Le parlement confisqua sous *Louis XI* les premiers livres imprimés qu'on apporta d'Allemagne, en prenant les imprimeurs pour des sorciers; il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. Un jeune homme, qui serait devenu un excellent officier, a été martyrisé pour n'avoir pas ôté son chapeau, en temps de pluie, devant une procession de capucins. On doit m'envoyer son portrait, je le mettrai au chevet de mon lit, à côté de celui des *Calas*. Comment les peuples se laissent-ils gouverner par de tels hommes ? Du moins je suis loin de la ville qui a vu la Saint-Barthelemi, et qui court au singe de *Nicolet* et au *Siège de Calais*.

Je suis devenu bien vieux et bien infirme; mais sachez que mes derniers jours seraient persécutés sans la personne à qui je ne puis reprocher autre chose, sinon de m'avoir assuré que *la Bletterie* n'avait pas pensé à moi. J'envoie mon testament à *Marin* pour vous le donner; il est dédié à *Boileau*. Je n'ai pas besoin d'un codicile pour vous dire que je vous aime autant que je vous estime et que je vous révère.

LETTRE

LETTRE XCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de mai.

IL y a long-temps que le vieux ſolitaire n'a écrit à ſon grand et très-cher philoſophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* : voilà un travail de trois ou quatre ans. *Carpent ea poma nepotes.* 1769.

Il eſt bon, mon aimable ſage, que vous ſachiez qu'un M. de *la Baſtide*, l'un des enfans perdus de la philoſophie, a fait à Genève le petit livre ci-joint, dans lequel il y a une lettre à vous adreſſée, lettre qui n'eſt pas peut-être un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui eſt un monument de liberté. On débite hardiment ce livre dans Genève, et les prêtres de *Baal* n'oſent parler. Il n'en eſt pas ainſi des prêtres ſavoyards. Le petit-fils de mon maçon, devenu évêque d'Annecy, n'a pas, comme vous ſavez, le mortier liant : il joint aux fureurs du fanatiſme une mauvaiſe foi conſommée, avec l'imbécillité d'un théologien né pour faire des cheminées ou pour les ramoner. Il a été porte-Dieu à Paris, décrété de prise de corps, enſuite vicaire, puis évêque. Ce ſaint évêque a mis dans ſa tête de faire de moi un martyr. Vous ſavez qu'il écrivit contre moi au roi, l'année paſſée ; mais ce que vous ne ſavez pas, c'eſt qu'il écrivit auſſi à *Pantalon-Re-*

—— *zonico*, et qu'il employa en même temps la plume
1769. d'un ex-jésuite nommé *Nonotte*. Il y eut un bref du pape dans lequel je fus très-clairement désigné, de sorte que je fus à la fois exposé à une lettre de cachet et à une excommunication majeure; mais que peut la calomnie contre l'innocence? la faire brûler quelquefois, me direz-vous; oui, il y en a des exemples dans notre sainte religion: mais n'ayant pas la vocation du martyre, j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle de confesseur, après avoir été fort singulièrement confessé.

Or, voyez, je vous prie, ce que c'est que les fraudes pieuses. Je reçois dans mon lit le saint viatique que m'apporte mon curé devant tous les coqs de ma paroisse; je déclare, ayant DIEU dans ma bouche, que l'évêque d'Annecy est un calomniateur, et j'en passe acte par-devant notaire: voilà mon maçon d'Annecy furieux, désespéré comme un damné, menaçant mon bon curé, mon pieux confesseur et mon notaire. Que font-ils? ils s'assemblent secrétement au bout de quinze jours, et ils dressent un acte dans lequel ils assurent par serment qu'ils m'ont entendu faire une profession de foi, non pas celle du *vicaire savoyard*, mais celle de tous les curés de Savoie (elle est en effet du style d'un ramoneur). Ils envoient cet acte au maçon sans m'en rien dire, et viennent ensuite me conjurer de ne les point désavouer. Ils conviennent qu'ils ont fait un faux serment pour tirer leur épingle du jeu. Je leur remontre qu'ils se damnent, je leur donne pour boire, et ils sont contens.

Cependant ce poliſſon de *Biord*, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure toujours comme un diable qu'il me ſera brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix; et, pour n'être point brûlé, je fais proviſion d'eau bénite. Il prétend m'accuſer juridiquement d'avoir écrit deux livres brûlables, l'un qui eſt publiquement reconnu en Angleterre pour être de milord *Bolingbroke*, l'autre la *Théologie portative* que vous connaiſſez, ouvrage, à mon gré, très-plaiſant, auquel je n'ai aſſurément nulle part, ouvrage que je ſerais très-fâché d'avoir fait, et que je voudrais bien avoir été capable de faire. 1769.

Quoique cet énergumène ſoit ſavoyard et moi français, cependant il peut me nuire beaucoup, et je ne puis que le rendre odieux et ridicule : ce n'eſt pas jouer à un jeu égal. Toutefois j'eſpère que je ne perdrai pas la partie; car heureuſement nous ſommes au dix-huitième ſiècle, et le marouſle croit être au quatorzième. Vous avez encore à Paris des gens de ce temps-là; c'eſt ſur quoi nous gémiſſons. Il eſt dur d'être borné aux gémiſſemens; mais il faut au moins qu'ils ſe faſſent entendre, et que le bœuf-tigre frémiſſe. On ne peut élever trop haut ſa voix en faveur de l'innocence opprimée.

On dit que nous aurons bientôt des choſes très-curieuſes qui pourront faire beaucoup de bien, et auxquelles il faudra que tous les gens de lettres s'intéreſſent; j'entends les gens de lettres qui méritent ce nom. Vous qui êtes à leur tête, mon

—— cher ami, priez DIEU que le diable ſoit écraſé;
1769. et mettez, autant que la prudence le permet, votre puiſſante main à ce très-ſaint œuvre. Je vous embraſſe bien tendrement, et je ne me conſole point de finir ma vie ſans vous revoir.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

MON très-cher philoſophe, je crois connaître beaucoup M. de *Schomberg*, quoique je ne l'*aye* jamais vu; je ſais que c'eſt un homme de tous les pays, qui aime la vérité et qui la dit hardiment. S'il paſſe dans mes déſerts, il faut qu'il regarde ma maiſon comme la ſienne, il en ſera le maître; j'aurai l'honneur de le voir dans les momens de liberté que mes ſouffrances continuelles pourront me donner. C'eſt ainſi qu'en uſaient avec moi les philoſophes eſpagnols duc de *Villa-Hermoſa* et comte de *Mora*. Un être véritablement penſant me conſole de ma vieilleſſe, de mes maladies, des fripons et des ſots. Vous n'avez pu recevoir encore, par M. de *Rochefort*, un paquet que je lui donnai pour vous, il y a environ trois ſemaines; il contient un petit livre d'un jeune homme nommé *La Baſtide*, et dans ce livre étrange il y a une plus étrange lettre que vous adreſſe un citoyen de Genève. L'auteur vous y prie de vouloir bien éta-

blir le déiſme ſur les ruines de la ſuperſtition. Il s'imagine qu'un citoyen de Paris, quand il eſt ſupérieur par ſon eſprit à ſa nation, peut changer ſa nation. Il ne ſait pas qu'un capucin prêchant à Saint-Roch a plus de crédit ſur le peuple que tous les gens de bon ſens n'en auront jamais. Il ne ſait pas que les philoſophes ne ſont faits que pour être perſécutés par les cuiſtres et par les ſous-tyrans. 1769.

Le marquis d'*Argence de Dirac*, et non pas le prétendu marquis d'*Argens Boyer*, n'a pas trop bien fait d'imprimer la lettre à M. le comte de *Périgord*; mais il faut que vous ſachiez que *Patouillet* eſt l'archevêque d'Auch. Son archevêché vaut cinquante mille écus de rente, et par conſéquent lui donne un très-grand crédit dans la province, tout imbécille qu'il eſt. Il avait donné un mandement ſcandaleux, quand ſon voiſin le marquis d'*Argence* écrivit cette lettre. Ce fut *Patouillet* qui aida à faire contre moi ce mandement qui fut brûlé par le parlement de Bordeaux, et par celui de Toulouſe, ainſi qu'une lettre du grand *Pompignan*, évêque du Puy. Vous ne ſavez pas, vous autres Pariſiens, combien de mitres, de robes, de bonnets carrés ſe ſont ligués dans les provinces contre le ſens commun. Ce *Nonotte*, dont le nom ſeul eſt un ridicule, eſt un prédicateur fanatique, et capable de tout. Il écrivit lettre ſur lettre au pape *Rezzonico* contre moi, et en obtint un bref que j'ai entre les mains. L'évêque d'Annecy, ſoi-diſant prince de Genève, a voulu non-ſeulement me damner dans l'autre monde, mais me perdre dans

1769. celui-ci. Il m'a calomnié auprès du roi; il a conjuré sa Majesté très-chrétienne de me chasser de la terre que je défriche; il a employé contre moi sa truelle, sa croix, sa crosse, sa plume et tout l'excès de son absurde méchanceté. C'est le calomniateur le plus bête qui soit dans l'Eglise de DIEU. Je n'ai pu le chasser d'Annecy comme les Génevois ont chassé ses prédécesseurs de Genève, parce que je n'ai pas douze mille hommes à mon service. Je n'ai pu combattre l'excès de son insolence et de sa bêtise qu'avec les armes défensives dont je me suis servi. Je n'ai fait que ce qui m'a été conseillé par deux avocats, et par un magistrat très-accrédité du parlement de Dijon, dans le ressort duquel je suis. En un mot, on ne me traitera pas comme le chevalier de *la Barre*. J'ai agi en citoyen, en sujet du roi, qui doit être de la religion de son prince, et je braverai les scélérats persécuteurs jusqu'à mon dernier moment.

Je vous ai demandé, mon cher ami, mon cher philosophe, si vous travaillez en effet à la nouvelle *Encyclopédie*. Les éditeurs de Paris ont paru craindre un rival dans un apostat italien nommé *Felice*. C'est un polisson plus imposteur encore qu'apostat, qui demeure dans un cloaque du pays de Vaud. Ce fripon, qui a été prêtre autrefois, et qui en était digne, qui ne sait ni le français ni l'italien, prétend qu'il a quatre mille souscriptions, et il n'en a pas une seule; il veut tromper *Panckoucke*. J'ai peur que la librairie ne soit devenue un brigandage; pour la philosophie, elle n'est qu'une

eſclave. Vous êtes né avec le génie le plus mâle et le plus ferme ; mais vous n'êtes libre qu'avec vos amis, quand les portes ſont fermées. 1769.

Je vous renvoie à la lettre que M. de *Rochefort* doit vous rendre, pour que vous ſoyez inſtruit des petites friponneries eccléſiaſtiques qui ſont en uſage depuis plus de dix-ſept cents ans.

Adieu, mon cher philoſophe ; je ſecoue la fange dont je ſuis entouré, et je me lave dans les eaux d'Hippocrène, pour vous embraſſer avec des mains pures.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

MON cher philoſophe, je vous envoie la copie d'une lettre que je ſuis obligé d'écrire à l'auteur du *Mercure*. Je vois que cette Hiſtoire du parlement, qu'on m'impute, eſt la ſuite de ce petit écrit qui parut, il y a dix-huit mois, ſous le nom du marquis de *Béleſtat*, et qui fit tant de peine au préſident *Henault*. C'eſt le même ſtyle ; mais je ne dois accuſer perſonne, je dois me borner à me juſtifier. Il me paraît abſurde de m'attribuer un ouvrage dans lequel il y a deux ou trois morceaux qui ne peuvent être tirés que d'un greffe poudreux, où je n'ai aſſurément pas mis le pied ; mais la calomnie n'y regarde pas de ſi près.

Je vous demande en grâce d'employer toute

votre éloquence et tous vos amis, pour détruire
1769. un bruit encore plus dangereux que ridicule. Ma pauvre ſanté n'avait pas beſoin de cette ſecouſſe. Je me recommande à votre amitié.

J'attends M. de *Schomberg*. Il voyage comme *Ulyſſe* qui va voir des ombres. Mon ombre vous embraſſe de tout ſon cœur.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ce 23 de juillet.

LA Providence fait toujours du bien à ſes ſerviteurs, mon cher philoſophe. J'ai beaucoup ſouffert pour la bonne cauſe; j'ai été confeſſeur, confeſſé et preſque martyr : mais le Dieu de miſéricorde m'a envoyé un ange conſolateur. Quoique cet envoyé ſoit du métier des exterminateurs, c'eſt un des plus aimables hommes du monde : vous me l'aviez bien dit, il y en a peu dans la milice céleſte qui lui ſoient comparables.

Je voudrais qu'il m'eût pris par le peu des cheveux qui me reſtent, comme *Habacuc*, et qu'il m'eût tranſporté vers vous. Comme j'irai bientôt dans l'autre ſéjour de la gloire, je ſerais très-fâché d'en aller prendre poſſeſſion ſans vous avoir embraſſé; mais je vous promets mes prières et mes bénédictions.

Il faut que je vous diſe un mot de cette Hiſtoire du parlement qu'on m'attribue : voici ce que j'en

ſais

sais très-certainement. Des recherches sur l'histoire de France ayant été volées, à bonne intention, on les a fait imprimer avec des erreurs et des sottises. C'est une chose très-désagréable, et sur laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui de souffrir et se taire. 1769.

L'ombre du chevalier de *la Barre* apparut ces jours passés à un homme de votre connaissance; il lui dit:

Heu, fuge crudeles terras, fuge littus iniquum;

Notre ami lui répondit:

. . . . . *Sed contrà audentior ibo;*

Il faudrait avoir établi une ville de philosophes; comme *Tycho-Brahé* fonda Uranibourg. Par quelle fatalité est-il plus aisé de rassembler des laboureurs et des vignerons que des gens qui pensent! Quoi qu'il en soit, je m'unis de loin à vous dans votre charité philosophique, dans le saint amour de la vérité, et dans l'horreur des cagots.

O mes philosophes! il faudrait marcher serrés comme la phalange macédonienne, elle ne fut vaincue que parce qu'elle combattit dispersée. Ma consolation est que vous m'aimiez un peu; moi je vous aime beaucoup et de toutes mes forces.

loſophe ? *Villars ne peut pas être par-tout.* Je ne
1769. peux que lever les mains au ciel comme *Martin*, et prendre DIEU à témoin de toutes les horreurs qui ſe paſſent dans ſon œuvre de la création. Je ſuis aſſez embarraſſé avec la famille *Sirven.* Les filles ſont encore dans mon voiſinage. J'ai envoyé le père à Toulouſe ; ſon innocence eſt démontrée comme une propoſition d'*Euclide.* La craſſe ignorance d'un médecin de village, et l'ignorance encore plus craſſe d'un juge ſubalterne, jointe à la craſſe du fanatiſme, ont fait condamner la famille entière, errante depuis ſix ans, ruinée et vivant d'aumônes.

Enfin j'eſpère que le parlement de Toulouſe ſe fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il n'eſt pas toujours ſéduit par les apparences, et qu'il eſt digne du miniſtère dont il eſt chargé. Cette affaire me donne plus de ſoins et d'inquiétudes que n'en peut ſupporter un vieux malade ; mais je ne lâcherai priſe que quand je ſerai mort, car je ſuis têtu.

Heureuſement on ſait, depuis environ dix ans, dans ce parlement, des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'eſprit, qui ont bien lu et qui penſent comme vous.

Je ne ſuis pas étonné que votre projet ſur les progrès de la raiſon ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de *Saxe* euſſent trouvé bon qu'il eût fait ſoutenir une thèſe en leur préſence ſur les progrès de ſon art militaire ?

J'ai vu le fils du docteur *Mathy* ; *dignus*, *dignus*

avant la Saint-Barthelemi, par *Montrevel*; c'eſt *Maurevert*, comme le diſent le préſident *Hénault* et beaucoup d'autres. Je ne vous parle point des autres critiques qui, au fond, ne vous intéreſſent guère, et ſont d'ailleurs très-peu de choſe. Adieu, mon cher et ancien ami; je voudrais bien avoir une ſanté qui me permît d'aller vous embraſſer; je vis pourtant toujours dans cette eſpérance. 1769.

En attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur, en eſprit et en *Lucrèce*. *Vale et me ama.*

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'auguſte.

De cent brochures qu'on m'a envoyées, mon très-cher philoſophe, voici la ſeule qui m'a paru mériter vos regards. Perſonne n'imaginait que *Saul-Paul* et *Nicolas Mallebranche* approchaſſent du ſpinoſiſme; c'eſt à vous d'en juger. Il faut que *Benoît Spinoſa* ait été un eſprit bien conciliant; car je vois que tout le monde retombe malgré ſoi dans les idées de ce mauvais juif. Dites-moi, je vous en prie, votre avis ſur cette petite brochure.

J'ai auſſi à vous conſulter ſur un point de juriſprudence. Un gros cultivateur, nommé *Martin*, d'un village du Barrois, reſſortiſſant au parlement de Paris, eſt accuſé d'avoir aſſaſſiné un de ſes voiſins. Le juge confronte les ſouliers de *Martin*, avec les traces des pas auprès de la maiſon du

mort. On trouve en effet que les veſtiges des pas
1769. conviennent à-peu-près aux ſouliers; ſur cette admirable preuve, *Martin* eſt condamné à la roue; il eſt roué, et le lendemain le véritable meurtrier eſt découvert. Je raconterai cette aventure au chevalier de *la Barre*, dès que j'aurai l'honneur de le voir, ce qui arrivera dans peu.

A propos, le cuiſtre d'Annecy voulait m'intenter un procès criminel : il y a encore de belles ames dans le monde.

Dites beaucoup de bien des Guèbres, je vous en prie; criez bien fort : il faut qu'on les joue, cela eſt important pour la bonne cauſe. Je vous embraſſe tendrement. Adieu; mes reſpects *au diable*, car c'eſt lui qui gouverne le monde.

LETTRE CV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de ſeptembre.

Martin était un cultivateur établi à Bleurville, village du Barrois, bailliage de la Marche, chargé d'une nombreuſe famille. On aſſaſſina, il y a deux ans et huit mois, un homme ſur le grand chemin auprès du village de Bleurville. Un praticien ayant remarqué ſur le même chemin, entre la maiſon de *Martin* et le lieu où s'était commis le meurtre, une empreintre de ſoulier, on ſaiſit *Martin* ſur cet indice, on lui confronta les ſouliers qui cadraient aſſez avec les traces, et on lui donna la queſtion. Après ce préliminaire, il parut un

témoin qui avait vu le meurtrier s'enfuir ; le témoin dépose, on lui amène *Martin* ; il dit qu'il ne connaît pas *Martin* pour le meurtrier ; *Martin* s'écrie : *Dieu soit béni ! en voilà un qui ne m'a pas reconnu.* 1769.

Le juge, fort mauvais logicien, interprète ainsi ces paroles : *Dieu soit béni ! j'ai commis l'assassinat, et je n'ai pas été reconnu par le témoin.*

Le juge, assisté de quelques gradués du village, condamne *Martin* à la roue, sur une amphibologie. Le procès est envoyé à la tournelle de Paris ; le jugement est confirmé ; *Martin* est exécuté dans son village. Quand on l'étendit sur la croix de Saint-André, il demanda permission au bailli et au bourreau de lever les bras au ciel, pour l'attester de son innocence, ne pouvant se faire entendre de la multitude. On lui fit cette grâce, après quoi on lui brisa les bras, les cuisses et les jambes, et on le laissa expirer sur la roue.

Le 26 de juillet de cette année, un scélérat ayant été exécuté dans le voisinage, déclara juridiquement, avant de mourir, que c'était lui qui avait commis l'assassinat pour lequel *Martin* avait été roué. Cependant le petit bien de ce père de famille innocent est confisqué et détruit ; la famille est dispersée depuis trois ans, et ne sait peut-être pas que l'on a reconnu enfin l'innocence de son père.

Voilà ce qu'on mande de Neufchâteau en Lorraine ; deux lettres consécutives confirment cet événement.

Que voulez-vous que je fasse, mon cher phi-

1769. losophe ? *Villars ne peut pas être par-tout.* Je ne peux que lever les mains au ciel comme *Martin*, et prendre DIEU à témoin de toutes les horreurs qui se passent dans son œuvre de la création. Je suis assez embarrassé avec la famille *Sirven.* Les filles sont encore dans mon voisinage. J'ai envoyé le père à Toulouse ; son innocence est démontrée comme une proposition d'*Euclide.* La crasse ignorance d'un médecin de village, et l'ignorance encore plus crasse d'un juge subalterne, jointe à la crasse du fanatisme, ont fait condamner la famille entière, errante depuis six ans, ruinée et vivant d'aumônes.

Enfin j'espère que le parlement de Toulouse le fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il n'est pas toujours séduit par les apparences, et qu'il est digne du ministère dont il est chargé. Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétudes que n'en peut supporter un vieux malade ; mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort, car je suis têtu.

Heureusement on sait, depuis environ dix ans, dans ce parlement, des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'esprit, qui ont bien lu et qui pensent comme vous.

Je ne suis pas étonné que votre projet sur les progrès de la raison ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de *Saxe* eussent trouvé bon qu'il eût fait soutenir une thèse en leur présence sur les progrès de son art militaire ?

J'ai vu le fils du docteur *Mathy* ; *dignus*, *dignus*

eſt intrare in noſtro philoſophico corpore. Je viens de retrouver, dans mes paperaſſes, une lettre de la main de *Locke*, écrite la veille de ſa mort à miladi *Péterborough*; elle eſt d'un philoſophe aimable. 1769

Les affaires des Turcs vont mal. Je voudrais bien que ces marauds-là fuſſent chaſſés du pays de *Périclès* et de *Platon* : il eſt vrai qu'ils ne ſont pas perſécuteurs, mais ils ſont abrutiſſeurs. Dieu nous défaſſe des uns et des autres!

Tandis que je ſuis en train de faire des ſouhaits, je demande la permiſſion au révérend père *Hayet* de faire des vœux pour qu'il n'y ait plus de récolets au capitole. Les *Scipions* et les *Cicérons* y figuraient un peu mieux à mon avis. Tantôt je pleure, tantôt je ris ſur le genre-humain. Pour vous, mon cher ami, vous riez toujours, par conſéquent vous êtes plus ſage que moi.

A propos, ſavez-vous que l'aventure du chevalier de *la Barre* a été jugée abominable par les cent quarante députés de la Ruſſie pour la confection des lois. Je crois qu'on en parlera dans le code comme d'un monument de la plus horrible barbarie, et qu'elle ſera long-temps citée dans toute l'Europe, à la honte éternelle de notre nation.

LETTRE CVI.

DE M. D'ALEMBERT,

A Paris, le 15 d'octobre.

1769. J'AI reçu, mon cher et illuſtre confrère, en arrivant de la campagne, les triſtes éclairciſſemens que vous m'avez envoyés ſur l'aventure abominable du pauvre *Martin*. J'en ai déjà parlé à quelques-uns de *meſſieurs*, qui ſont actuellement de la chambre des vacations; ils prétendent qu'ils ne ſavent ce que c'eſt, car ils n'enragent point pour mentir. Ils viennent de condamner un aſſaſſin de Montrouge à être roué dans la *place la plus convenable* du village; cela rappelle le bourreau d'armée qui était de Beauvais, et qui ſefait des excuſes à un maraudeur pendu, ſon compatriote, de ce qu'il n'aurait pas *autant de commodités*, étant pendu à un arbre, qu'à une potence. Cette place *la plus convenable* pour rouer un homme doit être miſe à côté *des coups de bâton* donnés à un crucifix, dont il était parlé dans le bel arrêt du malheureux chevalier de *la Barre*. Je ſuis content que tout cela ſoit traité comme il le mérite dans le code des lois de la Ruſſie, et que les Tartares apprennent aux Velches à être humains.

Je ne ſais pas ſi le parlement de Toulouſe rendra juſtice au pauvre *Sirven*; je le ſouhaite pour ſon honneur (j'entends pour celui du parlement).

A propos de *Sirven*, *Damilaville* avait un pauvre domeſtique qui l'a logé pendant long-temps, et à qui ſon maître avait promis de lui procurer pour cette bonne œuvre quelque gratification dont il a beſoin, étant chargé de famille. Madame *Denis* m'a promis de vous en parler. Elle vous dira d'ailleurs que nous continuons, comme de raiſon, à la cour et à la ville, à dire et faire beaucoup de ſottiſes; mais elle ne vous dira ſurement pas aſſez combien je vous aime et vous regrette, et combien j'aurai de déſir de vous embraſſer encore une fois. En attendant, je vous embraſſe en eſprit et en ame, de toutes mes forces et de tout mon cœur. 1769.

Feſons notre devoir, et laiſſons faire aux Dieux.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'octobre.

MADAME *Denis*, mon très-cher et très-grand philoſophe, m'apporte votre lettre du 15. J'aurais encore mieux aimé cauſer avec vous à Paris; mais le triſte état où je ſuis ne m'a pas permis de voyager, et je crois entre nous que ni *meſſieurs* ni les révérends pères n'auront plus déſormais de querelle avec moi.

Soyez très-sûr que l'hiſtoire de *Martin* eſt dans la plus exacte vérité. *Martin* fut condamné, il y

— a environ trois ans, à Paris, comme je vous l'ai
1769. mandé. Les annales du pays ne m'ont point encore annoncé la date de sa mort, mais je vous ai mandé celle de la déclaration que fit le coupable de l'innocence de *Martin*. On a rassemblé la pauvre famille dispersée. On fait un mémoire actuellement en sa faveur. Je suis bien sûr que vous ne me citerez pas, mais il est bien étrange qu'on craigne d'être cité quand il s'agit de secourir une malheureuse famille qui demande justice de la mort abominable de son père.

Vous savez peut-être que *Panckoucke* m'a proposé de travailler à la partie littéraire du supplément de l'*Encyclopédie*. Je m'en chargerai avec grand plaisir, si la nature m'en donne le temps et la force; j'ai même des matériaux assez curieux. Il se vante que vous travaillez à tout ce qui regarde les mathématiques et la physique. Comment ferez-vous quand il faudra combattre les molécules organiques, les générations sans germe, les anguilles de blé ergoté? laissera-t-on subsister, dans l'*Encyclopédie*, les exclamations, *ô mon cher ami Rousseau?* déshonorera-t-on un livre utile par de pareilles pauvretés? laissera-t-on subsister cent articles qui ne sont que des déclamations insipides? et n'êtes-vous pas honteux de voir tant de fange à côté de votre or pur?

Je vous demanderais aussi de retrancher un petit mot, à la fin d'un article, concernant *Maupertuis*. Il n'est pas bien sûr qu'il eut raison, mais il est très-sûr qu'il a été fou et persécuteur. Madame

Denis m'a bien étonné en m'apprenant le déplorable état où ſe ſont trouvées les affaires de *Damilaville* à ſa mort. Je plains beaucoup ſon pauvre domeſtique. Permettez que je vous adreſſe ce petit billet, qui me coûte beaucoup plus de peine à écrire qu'il ne coûte d'argent; car à peine puis-je me ſervir de ma main. 1769.

Si je puis travailler à la partie littéraire, il faudra toujours que je dicte.

Vous m'avez fait un vrai plaiſir, en réduiſant dans plus d'un article l'infini à ſa juſte valeur.

Voici une choſe plus intéreſſante. *Grimm* aſſure que l'empereur eſt des nôtres; cela eſt heureux, car la ducheſſe de Parme, ſa ſœur, eſt contre nous. *Sæpe, premente Deo, fert Deus alter opem. Fers mihi opem* quand vous m'écrivez. Ce n'eſt pas ſeulement parce que je vous regarde comme le premier écrivain du ſiècle, mais parce que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 9 de novembre.

QUE béni ſoit l'homme de DIEU, mon très-cher et très-illuſtre maître, qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux! J'eſpère que ce mémoire ne ſera pas déshonoré par la mauvaiſe rhétorique du palais, comme l'ont été ceux de *Calas*. J'attends qu'un de mes amis

et de mes confrères à l'académie des Sciences, M.
1769. *Dionis du Séjour*, homme vertueux et éclairé, conseiller de la cour, soit de retour de la campagne, pour tirer au clair cette histoire abominable, qui doit achever de couvrir de honte ces juges du dixième siécle, si elle est avérée.

J'ai promis à *Panckoucke* de lui donner quelques additions pour les articles de mathématiques, et pour quelques-uns de physique. Les molécules organiques et les anguilles de *Néedham* ont rapport à l'article *Génération*; qui n'est pas de ma partie. Du reste, je ne crois pas plus à ces fornetres que vous. Quant aux déclamations et autres sottises qui déshonorent l'*Encyclopédie*, on sera bien de les supprimer; mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulais point être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaisir de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne sais plus ce que j'ai dit de *Maupertuis*; ce que je sais, c'est qu'il faut que je ne l'aye pas trop flatté; car il était mécontent, et nous étions très-froids ensemble quand il est mort.

Je donnerai au domestique de *Damilaville*, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'est une œuvre de charité et de justice. Son pauvre maître est mort banqueroutier.

Je ne sais si l'empereur est des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maison d'Autriche avec un vernis de superstition:

Timeo Danaos et dona ferentes.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur. 1769.

LETTRE CIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de décembre.

Je vous dois, mon cher et illuſtre maître, des remercîmens pour la tragédie des Guèbres, que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je ſouhaiterais fort que cette pièce pût être repréſentée; elle acheverait peut-être, ſur l'eſprit des Velches, l'ouvrage que la tragédie de Mahomet avait déjà commencé, celui d'inſpirer l'horreur de l'intolérance et du fanatiſme; mais trop de gens, mon cher philoſophe, ſont intéreſſés à empêcher le progrès de la raiſon. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres, de quelque ſecte que ce ſoit, les nôtres regardent au-dedans d'eux-mêmes, et ſe diſent en grinçant les dents : *Mutato nomine, de me fabula narratur.*

Quant à la préface de cette tragédie, je ſuis depuis long-temps entièrement de votre avis ſur Athalie. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de verſification, et comme une très-belle tragédie de collége. Je n'y trouve ni action ni intérêt; on ne s'y ſoucie de perſonne, ni d'*Athalie* qui eſt une méchante carogne, ni de *Joad* qui eſt un prêtre inſolent, ſéditieux et fana-

tique, ni de *Joas* même que *Racine* a eu la mal-
1769. adreſſe de faire entrevoir, en deux endroits, comme un méchant garnement futur. Je ſuis perſuadé que les idées de religion dont nous ſommes imbus dès l'enfance, contribuent, ſans que nous nous apercevions, au peu d'intérêt qui ſoutient cette pièce; et que, ſi on changeait les noms, et que *Joad* fût un prêtre de *Jupiter* ou d'*Iſis*, et *Athalie* une reine de Perſe ou d'Egypte, cette pièce ſerait bien froide au théâtre. D'ailleurs, à quoi ſert toute cette prophétie de *Joad*, qu'à faire languir l'action qui n'eſt pas déjà trop animée? Je crois en général (et je vais peut-être dire un blaſphème) que c'eſt plutôt l'art de la verſification, que celui du théâtre qu'il faut apprendre chez *Racine*. J'en connais à qui je donnerais un plus grand éloge, mais ils n'ont pas l'honneur d'être morts.

On dit que vous êtes malade, mon cher ami; et on ajoute que vous avez du chagrin pour une cauſe qui me paraît bien juſte. Je ne ſaurais croire que cette cauſe ſoit réelle; ſi par malheur elle l'était, elle me rappellerait la belle tirade de la péroraiſon *Pro Miloné*, qui commence par ces mots: *Hiccine vir patriæ natus, etc.*

Le controleur général eſt, dit-on, bien embarraſſé pour trouver de l'argent; Dieu le père n'en trouverait pas; *Hippocrate*, *Eſculape*, et toute l'école de médecine ne rétabliraient pas un malade qui ſe donnerait tous les jours, à dîner et à ſouper, une indigeſtion. Ce ſera le cas de la France;

tant qu'on n'y connaîtra pas l'économie. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur. Mes reſpects à madame *Denis*. 1769.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de janvier.

PREMIEREMENT, mon cher philoſophe, il faut que je vous diſe que j'ai vu, il y a quelque temps, une annonce intitulée, *Supplément à l'Encyclopédie*, etc. Ce plan ou programme appelé *proſpectus*, comme ſi nous manquions de mots français, commence ainſi : 1770.

» Des libraires aſſociés avaient projeté de refon» dre entièrement l'immenſe *Dictionnaire de l'En» cyclopédie*, et d'en faire un ouvrage nouveau; » mais on leur a repréſenté, etc. »

Il manquait à cet édit la formule, *car tel eſt notre plaiſir*. Vous avez enrichi les libraires, et vous voyez qu'ils n'en ſont pas plus modeſtes.

Il y a quelqu'un qui fait, dit-on, un petit ſupplément pour ſe réjouir, mais il ne ſera aucune repréſentation à ces meſſieurs.

J'ai lu un petit Avis aux gens de lettres, par M. de *Falbaire*, auteur de l'*Honnête criminel*; il ne traite pas ces deſpotes avec tout le reſpect poſſible.

Je ne ſais où en eſt actuellement l'affaire de *Luneau de Boisgermain*; j'imagine qu'elle s'en ira

en fumée comme toutes les affaires qui traînent.

1770. Je sais à présent qui vous a récité des vers sur *Michon* ou *Michault*; je sais qui vous a dit qu'ils étaient de moi. Il n'est point du tout honnête qu'*Achille* ait voulu combattre sous les armes de *Patrocle*. Heureusement il est assez sage pour n'avoir point lâché son ouvrage dans le monde; mais je ne dois pas être content du procédé. Je lui pardonne, à condition qu'il assommera un bœuf-tigre quand il en rencontrera; mais je ne lui pardonne qu'à cette condition.

Je m'apperçois que je passe ma vie à pardonner; mais ce n'est pas à vous, qui êtes mon *vrai* philosophe, et qui rempliſſez tous les devoirs de la société. Vos théorèmes sur cet article sont aussi bons que sur tout le reste.

Est-il vrai que l'abbé *Algay* soit encore plus vieux et plus mal que moi? je l'en défie, car je n'en puis plus.

L'oncle et la nièce vous embrassent de tout leur cœur.

LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 25 de janvier.

MON cher confrère, mon cher maître, mon cher ami, je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous; soyez sûr qu'on ne vous a pas dit vrai sur la personne qu'on a accusée auprès

auprès de vous. Il est vrai qu'un de vos amis et des miens me dit, il y a environ trois ou quatre mois, avoir entendu quelques morceaux d'un poëme intitulé, *Michault et Michel*; mais il ne m'en dit pas un seul vers, et n'ajouta absolument rien qui pût me faire connaître ou même me faire soupçonner l'auteur. Il est d'ailleurs trop de vos amis pour qu'il puisse jamais avoir à se reprocher la moindre imprudence à votre égard, à plus forte raison l'ombre même de la calomnie. Personne ne vous rend justice avec plus de connoissance, et j'ajoute avec plus de courage; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Velches, où ceux même qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'osent encore vous donner la place que vous méritez, et on peut dire de lui: *Repertus erat qui efferret quæ omnes animo agitabant.* 1770.

A cette occasion, je veux vous faire part de ce que je pensais, il y a quelques jours, en lisant vos vers, et en les comparant à ceux de *Despréaux* et de *Racine*. Je pensais donc qu'en lisant *Despréaux* on *conclut* et on *sent* que ses vers lui ont coûté; qu'en lisant *Racine*, on le *conclut* sans le *sentir*, et qu'en vous lisant on ne le *conclut* ni ne le *sent*; et je *concluais*, moi, que j'aimerais mieux être vous, que les deux autres.

Je n'ai point lu le *plan* ou *prospectus* des *Supplémens à l'Encyclopédie*. L'impertinence des libraires ne ne m'étonne pas; j'en dirai pourtant un mot à *Panckoucke*; et je vous invite aussi à lui faire sur ce sujet une petite correction fraternelle ou magistrale.

1770. Je crois que l'affaire de *Luneau de Boisgermain* s'en ira en fumée. On voudrait bien, je crois, donner gain de cause aux libraires, mais on craint un peu le cri des gens de lettres, et c'est quelque chose que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé, *Dialogue sur le commerce des blés*? il excite ici une grande fermentation. Cet ouvrage pourrait être de meilleur goût à certains égards, mais il me paraît plein d'esprit et de philosophie. Je voudrais seulement que l'auteur fût moins favorable au despotisme; car, depuis les premiers commis jusqu'aux libraires, j'ai presque autant d'aversion que vous pour les despotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbe *Allary*, le président *Hénault*, *Paradis de Moncrif*, qui fera bientôt *Moncrif*, de paradis. Ne vous avisez pas d'être leur compagnon de voyage, vous n'êtes pas fait pour cette compagnie; attendez plutôt que nous partions ensemble: pour peu que vous soyez pressé, je crois que je ne vous ferai pas attendre: j'ai des étourdissemens et un affaiblissement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais essayer de vivre en bête, pendant trois ou quatre mois; car je ne connais de remède que le régime et le repos. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de toute mon ame. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, si je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de janvier.

RETABLISSEZ votre ſanté, mon très-cher philoſophe; j'en connais tout le prix, quoique je n'en aye jamais eu, *porro unum eſt neceſſarium*; et ſans ce néceſſaire, adieu tout le plaiſir qui eſt plus néceſſaire encore. 1770.

Je vous avais bien dit que l'aventure de *Martin* était véritable. Le procureur général travaille actuellement à réhabiliter ſa mémoire; mais comment réhabilitera-t-on les *Martins* qui l'ont condamné? Le pauvre homme a expiré ſur la roue, et le tout par une mépriſe. Qu'on me diſe à préſent quel eſt l'homme qui eſt aſſuré de n'être pas roué!

Voici l'édit des libraires, tel que je l'ai reçu; c'eſt à vous à voir ſi vous l'enregiſtrerez. Pour moi, je déclare d'abord que je ne ſouffrirai pas que mon nom ſoit placé avant le vôtre et celui de M. *Diderot*, dans un ouvrage qui eſt tout à vous deux. Je déclare enſuite que mon nom ferait plus de tort que de bien à l'ouvrage, et ne manquerait pas de réveiller des ennemis qui croiraient trouver trop de liberté dans les articles les plus meſurés. Je déclare de plus qu'il faut rayer mon nom, pour l'intérêt même de l'entrepriſe.

Je déclare enfin que, ſi mes ſouffrances conti-

nuelles me permettent l'amuſement du travail, je
1770. travaillerai ſur un autre plan qui ne conviendra pas peut-être à la gravité d'un *Dictionnaire encyclopédique*.

Il vaut mieux, d'ailleurs, que je ſois le panégyriſte de cet ouvrage, que ſi j'en étais le collaborateur.

Enfin ma dernière déclaration eſt que, ſi les entrepreneurs veulent gliſſer dans l'ouvrage quelques-uns des articles auxquels je m'amuſe, ils en ſeront les maîtres abſolus, quand mes fantaiſies auront paru. Alors ils pourront corriger, élaguer, retrancher, amplifier, ſupprimer tout ce que le public aura trouvé mauvais; je les en laiſſerai les maîtres.

Vous pourrez, mon très-cher philoſophe, faire part de ma réſolution à qui vous jugerez à propos; tout ce que vous ferez ſera bien fait : mais ſur-tout portez-vous bien. Madame *Denis* vous fait ſes complimens; nous vous embraſſons tous deux de tout notre cœur.

LETTRE CXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de février.

QUE vous êtes heureux, mon cher et illuſtre maître, de pouvoir, à votre âge de ſoixante et ſeize ans, vous occuper encore pluſieurs heures par jour! Pour moi, je ſuis obligé depuis ſix ſemaines de renoncer

à toute espèce de travail, grâce à une faiblesse de tête qui me permet à peine de vous écrire. Elle me tourne presqu'autant qu'au nouveau contrôleur général, dont vous aurez appris les belles opérations, et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrais bien aller partager votre solitude; mais je ne puis, dans l'état où je suis, m'exposer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne. 1770.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de *Martin*; il est très-vrai que le procureur général travaille à réhabiliter sa mémoire: cela fera grand bien au pauvre roué et à sa malheureuse famille dispersée et sans pain. En vérité, notre jurisprudence criminelle est le chef-d'œuvre de l'atrocité et de la bêtise. A propos, on dit que les *Sirven* ont été déclarés innocens au parlement de Toulouse; on ajoute que la tragédie des Guèbres a été ou doit être représentée sur le théâtre de cette ville. C'est ici le cas des poltrons révoltés, et on pourrait dire:

Quid domini facient, audent cùm talia fures?

Connaissez-vous le nouvel ouvrage de *la Harpe*, dont le sujet est une autre atrocité arrivée, il y a deux ans, dans un couvent de Paris, grâce encore à l'humanité et à la sagesse de nos lois ecclésiastiques, bien dignes de figurer avec nos lois criminelles? Cet ouvrage me paraît bien supérieur à tout ce qu'il a fait jusqu'à présent, et pourrait bien lui ouvrir incessamment les portes de l'académie. Que dites-

—— vous de la traduction des *Géorgiques* de l'abbé *de*
1770. *Lille ?* je doute que celle de *Simon le Franc* ſoit meilleure. A propos de vers, je me conſole dans mon inaction en liſant les vôtres, et je perſiſte dans ce que je vous diſais, il n'y a pas long-temps, que *Deſpreaux* me paraît forger très-habilement les ſiens, ou ſi vous voulez, les travailler fort bien au tour, *Racine* les jeter parfaitement en moule, et vous les créer.

Vous ne m'avez rien répondu ſur ce que je vous ai mandé pour juſtifier un de vos plus zélés admirateurs, accuſé très-injuſtement auprès de vous? aurais-je eu le malheur de ne vous pas détromper? vous pouvez cependant être bien sûr que je vous ai dit la pure vérité.

Vous faites donc l'*Encyclopédie* à vous tout ſeul? Vous avez bien raiſon de dire qu'on a employé trop de manœuvres à cet ouvrage, et qu'on y a trop mis de déclamations. En vérité, on eſt bien bon d'en avoir tant de peur, et de ruiner par ce motif de pauvres libraires. C'eſt un habit d'*Arlequin*, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons. Bonjour, mon cher et illuſtre maître; aimez-moi et portez-vous bien; mes reſpects à madame *Denis*. Le chevalier de *la Tremblaye* eſt en peine de ſavoir ſi vous avez reçu, il y a quelques mois, les remercîmens qu'il vous a faits au ſujet, je crois, de vos œuvres que vous lui avez envoyées.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de février.

Je ſuis bien étonné et bien affligé, mon cher philoſophe, de ne pas recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû voir, par ma dernière lettre, que j'avais beſoin des vôtres. 1770.

Panckoucke m'écrit ſon déſaſtre. Il s'imagine qu'on fait une petite *Encyclopédie*; il ſe trompe, et je vous prie de le lui dire. On fait, par ordre alphabétique, un ouvrage qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire encyclopédique*, et dans lequel on rend à cet ouvrage immenſe la juſtice qui lui eſt due. On y parle de vous comme vous méritez qu'on en parle; ce ſont des médailles qu'on frappe à votre honneur.

Voilà de quoi il eſt queſtion. Vous devriez bien donner ſigne de vie à ceux qui ne vivent que pour vous témoigner leur zèle.

La ville de Genève n'eſt plus ſocinienne, elle eſt iroquoiſe; on s'y égorge, on y aſſaſſine des femmes groſſes, des vieillards de quatre-vingts ans; huit perſonnes ont été aſſaſſinées, quatre en ſont mortes; tout eſt en combuſtion, tout eſt en armes, et ce n'eſt pourtant pas au nom du Seigneur.

Tout capucin que je ſuis, j'étends ma miſéricorde juſque ſur Genève; car vous ſavez peut-être que non-ſeulement j'ai reçu mes lettres patentes de frère

— *Amatus de Lamballa*, notre général, réſidant à
1770. Rome, mais que je ſuis père temporel des capucins de mon petit pays. Je vous donne ma malédiction ſi vous ne m'écrivez pas, et ſi vous ne me mandez pas ce que vous ſavez de l'aſſemblée du clergé.

Avez-vous lu la Religieuſe de *la Harpe*?

† *Frère V.*, capucin indigne.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

Je commence à être dans le cas de notre pauvre *Damilaville*, mon cher philoſophe, malgré mon cordon de St *François*.

J'ai reçu votre lettre dans le temps même que je venais de me plaindre de vous; elle m'a bien conſolé.

Vraiment je ſerais très-ſatisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'eſt pas de moi. Vous ſavez bien que, dans les circonſtances où je ſuis, une telle accuſation me ſerait plus mortelle que la groſſeur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre prudence, et je ſuis perſuadé que celui qui vous a confié ſon ouvrage le tiendra ſecret. Il ne ſervirait qu'à lui attirer la haine de deux cents perſonnes toujours très-redoutables quand elles ſont réunies: cela pourrait l'empêcher d'être de l'académie. Je l'aime, je l'eſtime, je ſuis ſon partiſan le plus déclaré

et

et le plus invariable ; je compte sur son amitié. Les philosophes doivent se tenir serrés comme la phalange macédonienne. 1770.

Sirven va prendre ses premiers juges à partie au parlement de Toulouse. On l'y protége hautement ; mais ce qui vous surprendra, c'est que l'abbé *Audra*, parent et ami de l'abbé *Morellet*, docteur de sorbonne comme lui, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon Histoire générale. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'usage des colléges, avec privilége. Un vicaire l'a brûlée devant sa porte ; le premier président l'a envoyé prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Presque tout le parlement court aux leçons de l'abbé *Audra*. On ne reconnaît plus ce corps ; la philosophie commence à expier le sang des *Calas* : quel plaisir pour un pauvre capucin comme moi !

Voici la première feuille d'un ouvrage qu'on imprime en Hollande ; elle m'est tombée entre les mains. Je me flatte, mon très-cher et très-véritable philosophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embrasse en St *François* et en St *Cucufin*.

LETTRE CXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 9 de mars.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne que, si je

—— ne vous ai pas répondu plutôt, c'eſt que depuis ſix
1770. ſemaines j'ai l'honneur d'être imbécille ; plaignez-moi donc et ne me grondez pas. Tous nos amis communs ſont témoins de mon tendre attachement pour vous ; aux ſentimens de qui rendriez-vous juſtice, ſi vous ne la rendiez pas aux miens ?

Je verrai *Panckoucke*, et je le tranquilliſerai, ſi cependent un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier ſous un hangar à la baſtille, peut être dûment tranquilliſé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorſqu'il y en a déjà quatre mille de diſtribués.

On s'égorge donc dans Genève, Dieu merci, et ce n'eſt pas pour la conſubſtantialité ou conſubſtantiabilité du verbe. A quoi penſe l'orateur *Vernet* de ne pas faire comme ce philoſophe dont parle *Tacite*, d'aller ſe mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala diſſerens* ; il y attrapperait quelque coup de fuſil ou de broche, et ce ſerait grand dommage.

Oui, vraiment, je ſais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment ſur cette nouvelle dignité ſéraphique. Ne vous aviſez pas au moins, de vous faire jéſuite, ſur-tout en Bretagne, car ils y ſont actuellement très-mal menés, et on vient de les en chaſſer pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Pruſſe me mande qu'il eſt le meilleur ami du cordelier pape, et que le ſucceſſeur de *Barjone* le regarde, tout hérétique qu'il

est, comme le soutien de sa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majestés très-chrétienne et très-catholique voudraient lui faire chasser. Je ne doute point que le nouveau sujet de frère *Amatus de Lamballa* ne devienne bientôt aussi le meilleur ami de frère *Ganganelli*. Si vous allez jamais lui baiser les pieds et servir sa messe, avertissez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller sonner. 1770.

On est bien plus occupé en ce moment du contrôleur général et de ses opérations (vraiment chirurgicales) que de l'assemblée du clergé. Je ne doute point que cette assemblée ne se passe, comme toutes les autres, à payer, à clabauder, et à se faire moquer d'elle. Quand on aura son argent, on lui dira comme *Harpagon : Nous n'avons que faire de vos écritures*; et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu la Religieuse de *la Harpe*, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne pensez-vous pas de même? Adieu, mon cher et illustre ami; croyez que je suis et serai toujours *tuus ex animo*.

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé *de Lille*, et du livre de l'abbé *Galiani*?

LETTRE CXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier que vous m'avez envoyé. Je suis touché, comme je le dois, de votre

confiance, et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

1770.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième que se trouve l'éloge de *du Marsais*.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons. 1°. Parce que les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très-modiques, et si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grâce, et en déclarant qu'on n'aime point les gens de lettres ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion. 2°. Parce que je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du *bien de l'Etat*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'Etat, que celui qui leur donne des secours de son propre bien, sur-tout s'ils sont donnés comme je viens de le dire. 3°. Parce que je crains que ces éloges, donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas, et à propos de la voyelle *a*, ne paraissent de l'adulation, et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques sur l'orthographe de *françois* sont très-justes; mais on ferait peut-être bien d'ajouter que *français* ne représente guère mieux la prononciation, et qu'on devrait écrire *francès*, comme *procès*. C'est un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *è*.

Page 12. Les *hiatus* sont sans doute un défaut en général; mais, 1°. il y a des hiatus à chaque moment

au milieu des mots, et ces hiatus ne choquent point; croit-on qu'*ilia*, inteſtins, ſoit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue? 2°. Ne devrait-on pas dire que c'eſt une puérilité, et ſouvent un défaut contraire à la ſimplicité et à la naïveté du ſtyle, que le ſoin minutieux d'éviter les hiatus dans la proſe, comme le pratique l'abbé de *la Bletterie*? *Cicéron* ſe moque dans ſon *Orator* de l'hiſtorien *Théopompe*, qui s'était trop occupé de ce ſoin ridicule. Il me ſemble qu'au mot *hiatus* ou *bâillement*, on pourrait faire à ce ſujet un article plein de goût. 3°. Notre poéſie même me paraît ridicule ſur ce point; on rejette, *j'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet, *j'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du ſecond vers ſoit beaucoup plus rude. 4°. Il *a Antoine* en averſion, n'eſt point proprement le concours de deux *a*; parce que *an* eſt une voyelle naſale très-différente de *a*. 5°. Pourquoi eſt-ce un défaut qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre; qu'importe qu'on y employe une ſeule lettre ou pluſieurs? le ſeul défaut, c'eſt l'identité de la prépoſition *à* et du verbe *a*. 1770.

Page 13. Vers la fin, ne faut-il pas dire; *vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle ſuivie du mot commençant* PAR LA MÊME *voyelle*; car rien n'eſt plus commun, ce me ſemble, dans *Virgile* et dans tous les poëtes qu'une rencontre de *deux voyelles différentes*. D'ailleurs il y a, ce me ſemble, dans *Virgile*, et aſſez fréquemment, des éliſions encore plus rudes que *arma amens*; comme *multùm ille et terris*, etc. et mille autres ſemblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurais dû me diſpenſer, en ſon-

geant au proverbe *ne ſus Minervam.* L'auteur devrait
1770. bien conſoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la ſuite de l'ouvrage, ſi elle lui tombe entre les mains. J'embraſſe de tout mon cœur mon illuſtre et reſpectable confrère, et je lui fais mon compliment ſur le ſuccès de *Sirven*, dont l'humanité lui eſt uniquement redevable. J'ai reçu, il y a quelque temps, par l'abbé *Audra* lui-même l'*Hiſtoire générale abrégée*, et je lui en ai écrit une lettre de remercîmens, de félicitation et d'encouragement.

LETTRE CXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de mars.

MON cher philoſophe, mon cher ami, vous-êtes aſſurément fort modeſte, car vous traitez bien mal vos panégyriſtes qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7, cela ſe corrigera aiſément.

Vous avez toujours ſur le bout du nez un certain homme. Le contrôleur général vient de me prendre deux cents mille francs, ſeul bien libre que j'avais, et dont je puſſe diſpoſer; de ſorte que, s'il ne me les rend point, je n'ai pas de quoi récompenſer mes domeſtiques après ma mort. L'autre, au contraire, m'a accordé ſur le champ toutes les grâces que je lui ai demandées, places, argent, honneurs; et je

ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriser, si je ne l'aimais pas. 1770.

Il me paraît que *français* doit avoir la préférence sur *francès*. 1°. Parce que dans plusieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès*. 2°. Parce qu'on doit écrire je *fais*, du *fais*, il *fait*, et non pas je *fès*, tu *fès*, il *fèt*. 3°. Parce que la diphthongue *ai* indique bien plus surement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier, et que les provinciaux prononcent toujours mal.

4°. Parce que la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous le mots où elle est employée.

5°. Parce qu'elle montre mieux l'étymologie. Je *fais*, *facio*, je *plais*, *placeo*, je *tais*, *taceo*. Vous voyez qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillemens des voyelles au milieu des mots, et les bâillemens entre les mots, parce que les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très-souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* long-temps que je vous aime : cet *il y a* est fort doux ; *il alla à Arles*, est un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirais hardiment dans une comédie de bas comique : *il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu.*

voir comment il saura payer. Tout mis en balance,
1770. la personne que vous louez me paraît en effet la plus louable de ses semblables; vous en avez loué d'autres qui assurément le méritaient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup.

A l'égard de notre petite controverse poétique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable; mais pourquoi employer deux lettres *ai*, pour marquer un son simple comme celui de l'*e* dans *procès*? La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce: les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi, dispersé tout son camp à l'aspect de Jéhu*, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux; mais je voudrais qu'on ne fît pas plus de grâce aux autres heurtemens que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Et à quiconque ne ſera pas charmé de voir *Virgile* traduit mot à mot avec élégance. 1770.

Puiſque je ſuis en train d'excommunier, et que c'eſt mon droit, en qualité de capucin, j'excommunie auſſi les gens ſans goût et ſans connaiſſance de la campagne, qui n'aiment pas les *Quatre ſaiſons* de M. de *Saint-Lambert*.

Bonſoir, mon cher philoſophe; je ſuis bien malade: mais je prends cela *de la part d'où ça vient*.

LETTRE CXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de mars.

MON cher et illuſtre ami, je pourrais vous dire comme *Agrippine*: *Non, non, mon intérêt ne me rend point injuſte.* Je ſais que la perſonne dont vous me parlez fait profeſſion de haine pour la philoſophie et les lettres; je ne ſais pas non plus ſi l'Etat a plus à s'en louer que la philoſophie; mais je lui reconnais des qualités très-louables, et je ſais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve ſeulement que ſon éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'eſt à la première page, et à propos de la lettre *A*. A l'égard du contrôleur général, que Dieu abſolve, il me fait auſſi perdre à moi environ cinq à ſix cents livres, et c'eſt le denier de la veuve. Juſqu'à préſent, nous voyons comment il ſait prendre; le temps nous fera

—— voir comment il saura payer. Tout mis en balance,
1770. la personne que vous louez me paraît en effet la plus louable de ses semblables; vous en avez loué d'autres qui assurément le méritaient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup.

A l'égard de notre petite controverse poétique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable; mais pourquoi employer deux lettres *ai*, pour marquer un son simple comme celui de l'*e* dans *procès*? La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce: les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi, dispersse tout son camp à l'aspect de Jéhu*, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux; mais je voudrais qu'on ne fît pas plus de grâce aux autres heurtemens que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne ſavez donc pas que notre ſecrétaire *Duclos* eſt abſent depuis trois ſemaines : on prétend qu'il eſt allé négocier avec M. de *la Chalotais* ; on aſſure même que ſa négociation n'a pas réuſſi : je n'en ſais pas plus là-deſſus que le public, qui pourrait bien n'en rien ſavoir. 1770.

Priez Dieu pour l'ame de l'archidiacre *Trublet*, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumuſſe pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battans du paradis. J'eſpère que nous aurons *Saint-Lambert* à ſa place, et qu'il pourra nous conſoler de cette perte.

Priez Dieu ſur-tout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus ; il ne me reſte qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

LETTRE CXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 d'avril.

M. *Duclos* eſt arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illuſtre maître. Vous n'ignorez pas, ſans doute, qu'il était allé à Saintes, pour négocier avec M. de *la Chalotais* qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ſes fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'*Aiguillon* entamée ; elle pourrait devenir très-ſérieuſe, mais

—— elle pourrait bien auſſi n'aboutir à rien, comme
1770. il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire *Panckoucke*, qui voit toujours ſes cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, ſe propoſe d'aller inceſſamment vous rendre ſes hommages. C'eſt un honnête garçon dont je crois que vous ſerez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de maitre *Aliboron*, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui ſeront, à ce qu'on dit, magnifiques; en attendant, nous n'avons pas le ſol ou le ſou; nous danſerons bien, et nous rirons tant bien que mal, mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours aſſez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité qui continue; mais cette imbécilité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'avril.

Il n'y a pas d'apparence, mon cher philoſophe; mon cher ami, que ce ſoit à *Voltaire* vivant; ce ſera à *Voltaire* mourant, car je n'en puis plus; et depuis quelques jours, je ſens que je ſuis au bout de mon écheveau. Je me regarde dans votre entrepriſe illuſtre comme votre prête-nom. On veut dreſſer un monu-

ment contre le fanatisme, contre la persécution; —— c'était vous, c'était *Diderot* qu'il fallait mettre là; 1770.
je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas, au reste, y mettre une barbe de capucin; car, tout capucin que je suis, je n'en porte point la barbe.

Il ne serait pas mal que *Fréderic* se mît au rang des souscripteurs, cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre philosophique. Il vous a envoyé, sans doute, le petit ouvrage qu'il a composé en dernier lieu, dans le goût de *Marc-Aurèle*, pendant qu'il avait la goutte: cele sent encore plus son *Fréderic* que son *Marc-Aurèle*.

Adieu, mon digne et illustre ami; et si mon mal de poitrine augmente, adieu pour toujours.

LETTRE CXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de mai.

C'EST M. *Pigal* qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme *Virgile* aurait reçu *Phidias*, si *Phidias* avait vécu du temps de *Virgile*, et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus

1770. illuſtre de leurs compatriotes. Avec quel tendre reſpect la poſtérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument, s'il avait pu exiſter? Elle aura, mon cher et illuſtre maître, le même ſentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de viſage à offrir à M. *Pigal*; le génie, tant qu'il reſpire, a toujours un viſage, que le génie ſon confrère ſait bien trouver; et M. *Pigal* prendra, dans les deux eſcarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre ſtatue. Je ne ſaurais vous dire, mon cher et reſpectable confrère, combien M. *Pigal* eſt flatté du choix qui a été fait de lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la ſienne et à celle de la nation françaiſe. Ce ſentiment ſeul le rend auſſi digne de votre amitié, qu'il l'eſt déjà de votre eſtime. C'eſt le plus célèbre de nos artiſtes qui vient, avec enthouſiaſme, pour tranſmettre aux ſiècles futurs la phyſionnomie et l'ame de l'homme le plus célèbre de notre ſiècle; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient, de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniſer ſur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. *Pigal* n'a pas beſoin de recommandation; cependant il a deſiré que je lui-donnaſſe pour vous une lettre dont il eſt ſi fort en droit de ſa paſſer; mais ce déſir même eſt une preuve de ſa modeſtie, et par conſéquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illuſtre et ancien ami; renvoyez-nous M. *Pigal* le plutôt que vous pourrez, car nous ſommes preſſés de jouir de ſon ouvrage.

Je ne vous dis rien de moi, sinon que je suis toujours imbécille; mais cet imbécille vous aimera, vous respectera et vous admirera, tant qu'il lui restera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais présent appelé *raison*, que la nature nous a fait. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1770.

P. S. Un très-grand nombre de gens de lettres a déjà contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de *Richelieu* et plusieurs personnes de la cour ont contribué aussi; M. le duc de *Choiseul* et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince étranger n'en fît autant, si vos compatriotes n'étaient jaloux d'être seuls; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu, adieu.

LETTRE CXXIII,

DE M. D'ALEMBERT,

A Paris, ce 8 de juin.

Mon cher et illustre confrère, cette lettre vous sera remise par M. *Panckoucke* que vous connaissez depuis long-temps, et dont vous m'avez souvent parlé, dans vos lettres, avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore, s'il est possible, par celui que je prends à M. *Panckoucke*, et par la connaissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère, et des sentimens de respect et d'at-

tachement dont il eſt rempli pour vous. Il va à Ge-
1770. nève pour des affaires qui l'intéreſſent, et je l'ai aſſuré que vous ne lui refuſeriez pas vos bontés et vos conſeils. Il vous contera tous les malheurs qu'a eſſuyé l'infortunée *Encyclopédie*, et le beſoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philoſophes faſſent un bataillon carré pour la ſoutenir. J'eſpère qu'il m'apprendra en quel état eſt l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui ſera ſi utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le ſuiſſe de *Félice* et ſes coopérateurs, au nombre deſquels ſont quelques poliſſons d'écrivailleurs français, qui prétendent, à ce qu'on dit, élever autel contre autel. A en juger, par les programmes ou *proſpectus* qu'ils ont publiés, ce ſera de la beſogne bien faite; et je ne doute pas que cette *ſociété de gens de lettres*, ſoi-diſant, ne renferme *pluſieurs ſuiſſes de porte*, nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en ſoit, mon cher et illuſtre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. *Panckoucke*; et j'eſpère que quand vous l'aurez vu, vous l'en trouverez digne, et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embraſſe de tout mon cœur,

LETTRE

LETTRE CXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de juin.

MON cher ami, mon cher philosophe, êtes-vous toujours bien imbécille à la manière de *Locke* et de *Newton*? Prêtez-moi un peu de votre bêtise, j'en ai grand besoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monsieur l'archevêque de Toulouse, qui passe pour une bête de votre façon, très-bien disciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre espèce cesseront d'être assemblées? cela est assez important pour ce pauvre *Panckoucke*. 1770

Répondez, je vous prie, à une autre question.

Le roi de Prusse vous a envoyé, sans doute, son petit écrit contre un livre imprimé cette année, intitulé *Essai sur les préjugés*; ce roi a aussi les siens qu'il faut lui pardonner: on n'est pas roi pour rien. Mais je voudrais savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel sa majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement. Serait-il de *Diderot*? serait-il de *Damilaville*? serait-il d'*Helvétius*? peut-être ne le connaissez-vous point; je le crois imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il soit, me paraît ressembler à *le Clerc de Montmerci*; il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous dise un mot de la plaisanterie de l'effigie. Le vieux magot que *Pigal* veut sculpter

sous vos auspices, a perdu toutes ses dents, et perd
1770. ses yeux; il n'est point du tout sculptable; il est dans un état à faire pitié. Conseillez, je vous en prie, à votre *Phidias* de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sève, qui lui servirait de modèle. J'aimerais bien mieux avoir votre buste que tout autre.

Bonsoir, mon très-cher philosophe; badinez avec la vie, elle n'est bonne qu'à cela.

LETTRE CXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de juin.

Vous qui, chez la belle Hippathie, (*)
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez;

Vous saurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A dessiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant cet honneur insigne;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus digne.

(*) Madame *Necker*.

C'eſt un beau ſoufflet, mon cher et vrai philo- 1770.
ſophe, que vous donnez au fanatiſme et aux lâches valets de ce monſtre. Vous employez l'art du plus habile ſculpteur de l'Europe, pour laiſſer un témoignage d'amitié à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des *Pompignans* et de *Frérons*. etc. Vous écraſez, ſous ce marbre, la ſuperſtition qui levait encore la tête.

M. le duc de *Choiſeul* ſe joint à vous, et c'eſt en qualité d'homme de lettres; car je vous aſſure qu'il fait des vers plus jolis que tous ceux qu'on lui adreſſe; et ſoyez très-certain que, ſans *Paliſſot* fils de ſon avocat, et ſans *Fréron* qui a été ſon régent au collége des jéſuites, il aurait été votre meilleur ami: je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai preſqu'autant d'obligation qu'à vous. Vous ſavez dans quel affreux déſordre eſt tombée cette malheureuſe petite république de Genève. Les ſociniens ſont devenus aſſaſſins. J'ai recueilli vingt familles émigrantes; j'ai établi une manufacture de montres chez moi; M. le duc de *Choiſeul* les a protégées, et a fait acheter par le roi pluſieurs de leurs ouvrages. Vous voyez ſi ſon nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la ſtatue.

A l'égard de *Frédéric*, je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire qu'il ſoit de la partie. Il me doit, ſans doute, une réparation comme roi, comme philoſophe et comme homme de lettres; ce n'eſt pas à moi à la lui demander, c'eſt à vous à conſommer

votre ouvrage. Il faut qu'il donne. Par quelque
1770. ſomme qu'il contribue, madame *Denis* donnera toujours vingt fois plus que lui ; elle eſt au rang des artiſtes les plus célèbres, en fait de croches et de doubles croches.

M. *Pigal* m'a fait parlant et penſant, quoique ma vieilleſſe et mes maladies m'aient un peu privé de la penſée et de la parole ; il m'a fait même ſourire : c'eſt apparemment de toutes les ſottiſes que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et ſur-tout des miennes. Il eſt auſſi bon homme que bon artiſte, c'eſt la ſimplicité du vrai génie.

J'ai vu le deſſin du mauſolée du maréchal de *Saxe* ; ce ſera le plus grand et le plus beau morceau de ſculpture qui ſoit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec ſa naïveté dépouillée de tout amour-propre, qu'il avait conçu le deſſein des accompagnemens de la ſtatue du roi qu'il a faite pour Rheims, ſur ces paroles qu'il avait lues dans le Siècle de *Louis XIV* : *C'eſt un ancien uſage des ſculpteurs de mettre des eſclaves aux pieds des ſtatues des rois ; il vaudrait mieux y repréſenter des citoyens libres et heureux.*

Il communiqua cette idée à M. *Bertin* qui, en qualité de miniſtre d'Etat, et plus encore de citoyen, la ſaiſit avec chaleur, et doubla ſa récompenſe : ainſi c'eſt à lui que nous devons l'abolition de cette coutume barbare de ſculpter l'eſclavage aux pieds de la royauté. Il faut eſpérer du moins que cette lâcheté inſultante à la nature humaine ne reparaîtra plus ; il faut eſpérer auſſi qu'en figurant des citoyens heu-

reux bénissant leurs maîtres, jamais les artistes ne mentiront à la postérité. 1779.

Adieu, mon grand philosophe, mon cher ami et mon soutien.

LETTRE CXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juin.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. *Pigal*, et une autre par monsieur *Panckoucke*; celle-ci ne sera pas longue, car, à mon imbécillité continue s'est joint, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre précurseur dans l'autre monde, si cela continue; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de long-temps. Nous avons élu, lundi dernier, M. l'archevêque de Toulouse à la place du duc de *Villars*, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon

dans ce livre, aurait pu et dû être noyé dans moins
1770. de pages; et je vois que vous en avez porté à peu-près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de *Pigal*, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que *Jean-Jacques Rousseau* m'a envoyé sa contribution, et que ce *Jean-Jacques* est actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force de vous en écrire davantage, mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de juillet.

Mon cher et illustre ami, j'ai reçu à la fois, par *Marin*, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles essentiels; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécille, triste, et presque entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de *Jean-Jacques Rousseau*, qui, par parenthèse, est actuellement à Paris; j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande était indispensable pour l'érection de la statue, je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en sera pas moins

érigée ; ce n'eſt plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une eſpèce de réparation qu'il vous fait. 1770.
Voilà du moins comme je vois la choſe, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraiſſent penſer comme moi.

Quant à *la Beaumelle*, il n'en eſt pas de même ; c'eſt un homme décrié et déshonoré, ainſi que *Fréron* et *Paliſſot* ; il ne ſerait pas juſte de mettre *Jean-Jacques Rouſſeau* dans la même claſſe : cependant ſi vous inſiſtez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre ſa ſouſcription que comme aſſocié étranger, ce qui aurait un inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Pruſſe ? *Rouſſeau* ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à ſouffrir ſon offrande. A l'égard de *Frédéric*, je lui écrirai à ce ſujet, puiſque vous le déſirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à ſe joindre à nous.

Je ſais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoiſonner votre plaiſir, que ce n'eſt point à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, etc. que nous élevons ce monument, mais au deſtructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie ; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle eſt atroce, il eſt facile de graver ſur la ſtatue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez ſûr que madame *du Deffant*, qui vous a écrit cette noirceur, eſt bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et applaudit les feuilles de *Fréron*, et qu'elle en cite avec éloge les méchancetés qui vous regardent ; c'eſt

—— de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez
1770. donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit. *Palissot* avait fait une comédie intitulée *la Satirique*, dans laquelle il se déchirait lui-même à belles dents pour pouvoir déchirer à son aise les philosophes. Comme il a su qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en disculper; la pièce a été refusée à la police, malgré la protection de votre ami M. de *Richelieu*, et pour lors *Palissot* s'en est déclaré l'auteur. Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juillet.

J'AI un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courrier de Lyon à Versoy. Il me paraît que la littérature est comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Vous êtes ami de l'archevêque de Toulouse. Je suis persuadé que vous l'avez mis au rang des souscripteurs, puisqu'il est notre confrère; mais ce n'est pas assez, il faut qu'il soit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeunesse du parlement de Toulouse est devenue philosophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidens; mais les vieux sont encore des druides barbares.

Madame

Madame *Calas*, que j'embraſſai hier avec tous ſes enfans, m'apprit que le procureur général *Riquet* avait conclu à la faire pendre et à rouer un de ſes fils avec *Lavaiſſe*. Nous avons contre nous ce procureur général de *Belzébuth* dans l'affaire de *Sirven*. Nous demandons des dédommagemens conſidérables, et on nous les doit. *Riquet* s'y oppoſe. Pouvez-vous nous donner la protection de l'archevêque ? Il faut ſe lier quelquefois avec ſes anciens ennemis contre des ennemis nouveaux. 1770.

Je ſuis un peu en guerre avec Genève, pour avoir recueilli chez moi une centaine de génevois, et pour avoir établi ſur le champ une manufacture conſidérable, rivale de la leur. Je ſuis obligé de bâtir plus de maiſons que je n'ai fait de livres. M. le duc de *Choiſeul* me ſoutient de toutes ſes forces, il fait ſon affaire de la mienne; madame la ducheſſe de *Choiſeul* l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance univerſelle eſt établie chez moi plus qu'à Veniſe.

Madame de *Choiſeul* eſt intime amie de madame *du Deffant*.

Vous voyez d'un coup-d'œil la ſituation délicate où je me trouve.

Elle l'eſt bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie*; *Panckoucke* pourra vous en informer.

Voilà bien des ſardeaux pour un malade de ſoixante et ſeize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, ſi M. et madame de *Choiſeul* ont ſouſcrit, ou s'ils l'ont oublié; il eſt très-néceſſaire qu'ils ſouſcrivent.

1770. Portez-vous bien, mon grand et véritable philosophe, et vivez pour faire respecter la raison et l'esprit.

N. B. Je crois la Grèce entière libre, au moment que je vous parle : voulez-vous que nous allions y faire un tour ?

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

MON très-cher philosophe, je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Système de la nature*; il me paraît qu'il y a des choses excellentes, une raison forte et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs, des répétitions et quelques inconséquences; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence, ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite de faire rendre à *Jean-Jacques* sa mise; c'est l'avis de M. de *Saint-Lambert*. Je ne peux voir cet homme dans la liste à côté de vous et de M. le duc de *Choiseul*; mais je vous recommande toujours *Frédéric*, non pas parce qu'il est roi, mais

parce qu'il m'a fait du mal, et qu'il me doit une réparation. 1770.

Je vous prie instamment, mon cher ami, de me mander si vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaisir qu'on ne jouerait point cette infame pièce intitulée *le Satirique*; ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

Si vous voyez monsieur l'archevêque de Toulouse, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera sa protection pour les *Sirven*. Les *Sirven* plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit. La jeunesse du parlement est pour nous; mais nous avons contre nous un procureur général qui, dans ses conclusions sur le procès des *Calas*, requit qu'on pendît et qu'on brûlât madame *Calas*. Cette bonne et vertueuse mère me vint voir ces jours passés, je pleurais comme un enfant.

Portez-vous bien; vivez pour enseigner les sages et pour réprimer les fous.

LETTRE CXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 25 de juillet.

Vous voulez savoir, mon cher maître, ce que je pense du *Système de la nature*? je pense comme vous qu'il y a des longueurs, des répétitions, etc., mais que c'est un terrible livre; cependant je vous avoue que, sur l'existence de DIEU, l'auteur me

—— paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en
1770. cette matière que le cepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous* est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit, il y a quinze jours, et de la manière la plus pressante, et peut-être la plus efficace; demandez à *Chabanon* et au comte de *Rochefort* s'ils sont contens de ma lettre.

Quant à *Jean-Jacques Rousseau*, je vous ai déjà répondu sur sa souscription; je vous invite de nouveau à vous détacher de cette idée que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaise.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de *Sartine* par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur général *Riquet*, soyez tranquille. La personne à qui vous me priez de recommander cette affaire, m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie, par sa manière

de penſer; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans. 1770.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la ſtatue, mais nous recevons toujours les ſouſcriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas ſouſcrit encore. Etes-vous sûr que M. le duc de *Choiſeul* ait ſouſcrit? je ſais que c'eſt ſon deſſein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de juillet.

PREMIEREMENT, mon cher philoſophe, ayez ſoin de votre ſanté. Vie de malingre, vie inſupportable, mort continuelle avec des momens de réſurrection; j'en ſais des nouvelles depuis plus de ſoixante ans.

2°. Vous avez ſans doute l'écrit du roi de Pruſſe contre le *Syſtéme de la nature*, ouvrage trop long à mon avis; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'eſt apparemment pour ne pas paraître écolier de *Spinoſa* et de *Straton*, qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne ſais comment, dans ce monde. Il me ſemble qu'il y a de l'abſurdité à faire naître des êtres intelligens du mouvement et de la matière qui ne le ſont

—— pas; au moins le roi de Pruſſe relève fort bien
1770. cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va, dit-on, être imprimée. Nos ennemis diront que la diſcorde eſt dans le camp d'*Agramant*.

Toutefois il faut que les deux partis ſe réuniſſent. Je voudrais que vous ſiffiez cette réconciliation, et que vous leur diſſiez : Paſſez-moi l'émétique, et je vous paſſerai la ſaignée.

Le roi de Pruſſe ne me parle pas plus de certaine ſtatue, que de celle du Feſtin de Pierre; ne lui avez-vous pas écrit? ne vous a-t-il pas répondu?

Il ne me ſied pas d'en parler à *Catherine*, l'héroïne. Ce ſerait à *Protagoras-Diderot* d'en écrire à cette amazone; mais ſur-tout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu : on doit ménager ſa bourſe que *Mouſtapha* épuiſe. Je ménagerai certainement celle de *Jean-Jacques*, et je réprimerai l'orgueil de *Diogène*. Je ne connais point de plus mépriſable charlatan : quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous!

Je vous embraſſe bien fort, mon cher ami.

LETTRE CXXXII.

DE M. D'ALEMBERT,

A Paris, ce 4 d'auguſte.

JE n'ai point encore de réponſe, mon cher et illuſtre maître, à la lettre très-preſſante que j'ai écrite au roi de Pruſſe, le 7 de juillet dernier; il faut cependant qu'elle ait produit ſon effet, car voici ce que M. de *Catt*, ſon ſecrétaire, m'écrit du 22 : *Le roi ſouſcrira à ce que vous déſirez; quand il vous fera ſa réponſe, je vous l'enverrai.* Dès que j'aurai cette réponſe, je ne perdrai pas un moment pour vous en inſtruire. 1770.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'eſt que vraiſemblablement j'aurai bientôt le plaiſir de vous embraſſer. Tous mes amis me conſeillent le voyage d'Italie, pour rétablir ma tête; j'y ſuis comme réſolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, paſſer par Ferney, ſoit en allant, ſoit en revenant. La difficulté eſt d'avoir un compagnon de voyage; car dans l'état où je ſuis, je ne voudrais pas aller ſeul. Une autre difficulté encore plus grande, c'eſt l'argent que je n'ai pas. Beaucoup d'amis m'en offrent, mais je ne ſerais pas en état de le rendre, et je ne veux l'aumône de perſonne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Pruſſe, qui m'avait déjà offert, il y a ſept ans, quand j'étais chez lui, les ſecours néceſſaires pour ce voyage, que je me propoſais

alors de faire. J'attends sa réponse, ainsi que celle
1770. d'un ami à qui j'ai proposé de m'accompagner, et pour lors je vous écrirai ma dernière résolution.

Je vous ai déjà mandé mon sentiment sur le *Système de la nature*; *non*, en métaphysique, ne me paraît guère plus sage que *oui*; *non liquet*, est la seule réponse raisonnable à presque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne sais si on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il serait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Prusse, et je lui ai fait part de mes réflexions sur ces objets, *grands ou petits*, *grands* par l'idée que nous y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils sont pour nous, comme le prouve leur obscurité même. L'essentiel serait de se bien porter, soit en ce monde, soit en l'autre; mais *hoc opus*, *hic labor est*. Adieu, mon cher ami; je me sais d'avance un plaisir de l'espérance de vous embrasser encore.

LETTRE CXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'auguste.

Je ne perds pas un moment, mon cher et illustre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'instant même la réponse du roi de Prusse; non-seulement il souscrira et ne *refusera rien*, dit-il, *pour cette statue*, mais la grâce qu'il y met est mille fois plus

flatteuſe pour vous que ſa ſouſcription même ; la manière dont il parle de vous, quoique juſte, mérite, j'oſe le dire, toute votre reconnaiſſance ; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre ſtatue ; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainſi que de la mienne, bien entendu que ni l'une ni l'autre ne ſortiront de vos mains ; mais le courrier preſſe en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaiſir. Adieu, mon cher ami, j'eſpère toujours vous embraſſer bientôt ; j'eſpère auſſi que le même prince qui ſouſcrit ſi dignement et ſi noblement pour votre ſtatue, me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, ſi indiſpenſable pour ma ſanté. Je vous embraſſe de tout mon cœur. Adieu, adieu ; il eſt bien juſte que la philoſophie et les lettres aient quelques conſolations au milieu des perſécutions qu'elles ſouffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.* 1770.

LETTRE CXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguſte.

Je ne puis, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courrier copie de ma lettre au roi de Pruſſe et de ſa réponſe. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci. (*). Perſonne au monde n'a

(*) Voyez Mélanges littéraires.

—— copie de ces deux lettres que vous, très-peu de
1770. personnes même connaiſſent la mienne; mais je ſerai lire celle du roi de Pruſſe à tout ce que je rencontrerai. Cependant je ſerais très-fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en ſerait peut-être mécontent, et en vérité il ſe conduit trop dignement et trop noblement, en cette occaſion, pour lui donner ſujet de ſe plaindre. J'eſpère donc, mon cher et illuſtre ami, que vous vous contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui déſireront de la voir, ſans ſouffrir qu'elle ſorte de vos mains. Je ſerais infiniment affligé ſi elle paraiſſait ſans le conſentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'eſpère auſſi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Pruſſe; ſon procédé me paraît digne de votre reconnaiſſance, de la mienne et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami; je regarde comme un des plus heureux événemens de ma vie le bonheur que j'ai eu de réuſſir dans cette négociation.

J'eſpère vous embraſſer avant la fin de ſeptembre, et vous dire encore une fois, avant que de mourir, combien je vous aime, je vous admire et je vous révère.

LETTRE CXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'auguſte.

MON cher philoſophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris; car aſſurément on ne ſe porte pas mieux ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Seine. M. de *Fontenelle*, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans ſans en avoir eu l'obligation à Rome; mais enfin, *ognuno faccia ſecondo il ſuo cervello.* 1770.

Je ſouhaite que *Denis* faſſe ce que vous ſavez; mais je doute que le viatique ſoit aſſez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agrémens néceſſaires pour un tel voyage; et ſi vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous?

Ma philoſophie eſt ſenſible; je m'intéreſſe tendrement à vous; je ſuis bien ſûr que vous ne ferez rien ſans avoir pris les meſures les plus juſtes.

Un de mes amis, qui n'eſt pas *Denis*, a fait imprimer une réponſe fort honnête au *Syſtême de la nature*; je compte vous l'envoyer par la première poſte. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à *Denis*, il n'en ſerait pas content, non-ſeulement parce qu'il en a fait une qui eſt ſans doute meilleure, mais par une autre raiſon.

On me mande que le miniſtère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres ſur

—— l'évêché de *Fréron*; cet homme qui ne devrait être
1770. qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des sottises !

Sæpè mihi dubiam traxit sententia mentem
Curarent Superi, terras an nullus ineſſet
Rector, et incerto fluerent mortalia caſu.

Je vous embrasse du fond de mon cœur.

LETTRE CXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 d'auguſte.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à la fois, et j'en ſuis ravi. Je lus hier à l'académie françaiſe la lettre du roi de Pruſſe, et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre ſerait inſérée dans ſes regiſtres, comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument ſi flatteur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impreſſion près, que je vous prie ſur-tout d'éviter, parce que le roi de Pruſſe pourrait en être mécontent. Je me ſouviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laiſſé imprimer la lettre qu'elle m'avait adreſſée, et depuis ce temps j'ai fait vœu d'être extrêmement circonſpect à cet égard.

A propos de la czarine, il faut, ſi vous déſirez

qu'elle ſouſcrive, que *Diderot* lui en écrive; car je ne ſaurais m'en charger, parce que vraiſemblablement je ne ſerai pas à Paris dans un mois, et par conſéquent hors de portée d'avoir ſa réponſe. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur, et compte toujours vous embraſſer bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Pruſſe, et je crois que vous devez auſſi un petit mot de remercîment à l'académie, que vous adreſſerez au ſecrétaire. 1770.

LETTRE CXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguſte.

Denis a raiſon, mon très-cher philoſophe; c'eſt à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la ſienne eſt celle dont je ſuis le plus charmé. Je fais taire les faveurs des vieilles maîtreſſes avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas long-temps, par la raiſon que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de *Condorcet*; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues, en paſſant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaiſir de voir en paſſant Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère *Ganganelli*.

Voici un petit morceau qui eſt à peu-près en faveur du maître dont il eſt vicaire. Je ne crois pas

que *Denis* trouve bon que je chaſſe ſur ſes terres;
1770. mais je ne crois pas non plus qu'il oſe paraître fâché. Quoi qu'il en ſoit, voici la drogue que je vous ai promiſe. Je vous prie ſur-tout de lire mon aventure avec M. *Rouelle*. Mon petit cheval de trois pieds me paraît une démonſtration aſſez forte contre certain conte des *Mille et une nuits*.

Adieu, mon très-cher voyageur. Madame *Denis* ſe joint à moi pour vous prier de paſſer par chez nous en allant voir le ſaint père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres complimens.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'auguſte.

MON cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. *Duclos* une lettre pour l'académie, c'eſt bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de *Pigal*. Vraiment, c'eſt bien autre choſe que la faibleſſe dont vous vous vantiez.

J'écris au ſouſcrivant (*), comme de raiſon, mais tout cela n'eſt que *vanitas vanitatum* quand la machine eſt épuiſée. C'eſt une plaiſante choſe que la penſée dépende abſolument de l'eſtomac, et que malgré cela les meilleurs eſtomacs ne ſoient pas les meilleurs penſeurs.

(*) Le roi de Pruſſe.

Si je suis mort quand vous passerez par Ferney, —— madame *Denis* vous fera les honneurs de la maison; 1770. en attendant je vous embrasse comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

Mon cher et véritable philosophe, il y a d'étranges rencontres. Le réquisitoirien arrive à Ferney le même jour que vous, et *Palissot* arrive à Genève la veille de votre départ. Il y est encore; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philosophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philosophe (*), avocat général de Bordeaux, amoureux de la tolérance, de la liberté et d'*Henri IV*, a été enlevé par lettre de cachet, et conduit à Pierre-Encise. C'est apparemment pour ces trois délits; mais *Palissot* aura probablement une place considérable à son rerour à Paris, et *Fréron* sera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier, où il y a tant d'esprit et de connaissances; si vous allez à Aix, comme c'était votre intention, on vous recommandera une affaire auprès de M. de *Castillon*, qui pense comme M. *Dupaty*, et qui cependant

(*) M. *Dupaty*.

1770. n'habitera point, à ce que j'eſpère, le château de Pierre-Enciſe ; il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquiſitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier ; vous venez toujours après lui partout où il va.

Perſequitur pede pœna claudo.

Bien des reſpects et des regrets à votre très-aimable compagnon de voyage, autant à M. *Duché*, à M. *Venel*, et à quiconque penſe. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Mon cœur eſt à vous juſqu'au moment où j'irai trouver *Damilaville*.

LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

Mon cher et grand philoſophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit ſans ſouffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit ſans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens ſi affreuſe.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont ſervi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'eſt vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de Danemarck. Si ce n'eſt pas vous qui lui avez écrit, c'eſt

c'eſt vous qui lui avez parlé quand il était à Paris, ____
et c'eſt à vous que je dois ſa belle ſouſcription 1770.
pour la ſtatue.

Nous avons pour nous, mon cher philoſophe, toutes les puiſſances du Nord ; *ſed libera nos à domino meridiano.* Le midi eſt encore encroûté comme les foleils de *Deſcartes* ; ce ne ſont pas des avocats généraux de nos provinces méridionales dont je parle ; vous allez d'un M. *Duché* à un M. de *Caſtillon.* Grenoble ſe vante de M *Servan* ; il eſt impoſſible que la raiſon et la tolérance ne faſſent de très-grands progrès ſous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je reſpecte fort ſon parlement, mais il n'a perſonne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquens dont je vous parle.

Je ſerais très-vivement affligé, s'il eſt vrai que mon *Alcibiade*, dans ſa vieilleſſe, perſécute mon jeune *Socrate* de Bordeaux. Ou je ſuis bien trompé, ou mon *Socrate* eſt un philoſophe intrépide.

Vous me mandez qu'il eſt gai dans ſon château ; mais moi je m'attriſte en ſongeant qu'il ſuffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magiſtrat plein de vertu et de mérite : mais comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé *Terrai* pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois *Paliſſot* encore à Genève, et je ſuppoſe qu'il y fait imprimer un recueil de ſes ouvrages ; il ſe pourrait bien faire que cette entrepriſe ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute

force ſe faire des ennemis célèbres, c'eſt un aſſez
1770. mauvais parti.

M. de *Condorcet* m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'eſprit et d'agrément, et de bonté pour moi.

Je vous expliquerai, dans quelque temps, l'affaire dont il s'agit avec M. de *Caſtillon*; elle peut être très-glorieuſe pour lui, et ſurement vous vous y intéreſſerez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail; cela ſerait peut-être un peu long, et je ſuis trop malade.

Madame *Denis* vous préſente toujours ſes regrets et à M. de *Condorcet*; auſſi fais-je, et du fond de mon cœur; mais il n'eſt pas juſte que nous poſſédions ſeuls, *oportet fruatur famâ ſui.*

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de novembre.

De tous les malades, mon cher philoſophe, le plus ambulant c'eſt vous, et le plus ſédentaire c'eſt moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Toulouſe, ſi tolérant, a fait mourir par ſon intolérance le pauvre abbé *Audra*, l'intime ami de l'abbé *Mords-les* et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui, et a ſollicité ſa deſtitution de la place de profeſſeur en hiſtoire, qui lui valait

plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le transport au pauvre abbé; il est mort au bout de quatre jours : je viens d'en apprendre la nouvelle; on me l'avait cachée pendant plus de six semaines. Vous voyez, mon cher ami, que les philosophes n'ont pas beau jeu en France. 1770

Voici une petite persécution à la *Décius*, contre notre primitive Eglise; mais nous avons pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice *Catherine II*, le roi de Prusse, le roi de Danemarck, la reine de Suède et son fils, beaucoup de princes de l'Empire, et toute l'Angleterre. DIEU aura toujours pitié de son troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner pour successeur à *Moncrif* M. *Gaillard*, au lieu d'un archevêque, à condition qu'il ne parlera pas des cantiques sacrés que ce *Moncrif* fesait pour la reine. Ne m'oubliez pas auprès de votre compagnon de voyage; et quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi si vous êtes revenu en bonne santé. Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

LETTRE CXLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 de décembre.

IL y a dix jours, mon cher maître, que je suis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres, dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y

répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne
1770. faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que *Palissot* ne soit à Genève pour y faire imprimer quelque satire contre la philosophie, et je lui dirai comme les gens du peuple, *j'en retiens part*, tant ses satires me paraissent redoutables.

M. *Dupaty* était encore au secret, quand j'ai repassé à Lyon; j'appris hier qu'il était sorti de Pierre-Encise, et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant à l'homme que j'ai trouvé par-tout, à Lyon et à Montpellier, sans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurais pu lui dire, dans chaque ville où j'ai séjourné durant mon voyage :

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !
Trouverai-je par-tout un bavard que j'abhorre ?

On prétend que, dans son discours des mercuriales, il a chanté la palinodie, et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais personne n'est tenté de l'en remercier.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me faire valoir auprès de vous, en vous laissant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il est très-vrai que ce prince m'a prévenu, sans même que je l'eusse fait solliciter par personne; mais il ne l'est pas moins que, durant son séjour à Paris, je lui ai parlé de vous avec les sentimens que vous m'avez depuis si long-temps inspirés. Il est encore plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour cette statue d'autres souscriptions qui peut-être vous flatteront encore davantage; mais

ce projet n'eſt pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, ſi, comme je l'eſpère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de ceci à perſonne. 1770.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouſe, et des miens, de lui écrire au ſujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grâce, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre ſa réponſe, dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a impoſé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ſes torts. Je connais trop ſa façon de penſer pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occaſion que ce qu'il n'a pu abſolument ſe diſpenſer de faire, et il y a ſurement bien loin de-là à être déclamateur, perſécuteur et aſſaſſin.

Nous avons, dites-vous, pour notre Egliſe l'empereur de la Chine, le roi de Pruſſe, la czarine, le roi de Danemarck, etc. etc. Hélas! mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épître au roi de la Chine.

Les biens ſont loin de nous, et les maux ſont ici, etc.

Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de ſa vie, vous embraſſe et vous aime de tout ſon cœur. Ma ſanté eſt paſſable; j'eſpère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. *Gaillard* ſera notre confrère. Votre recommandation n'eſt pas le moindre de ſes titres.

LETTRE CXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de décembre.

— 1770. MON cher philoſophe, mon cher ami, il eſt important que nous ayons, avec M. *Gaillard*, un littérateur, quel qu'il ſoit, attaché à l'académie, philoſophe, et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de *Malesherbes*.

On dit auſſi que le préſident *Debroſſes* ſe préſente. Je ſais qu'outre *les Fétiches* et *les terres auſtrales*, il a fait un livre ſur les langues, dans lequel ce qu'il a pillé eſt aſſez bon, et ce qui eſt de lui déteſtable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une conſultation de neuf avocats, qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à ſon propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, ſi je le pourſuis, il pourra me dénoncer comme auteur d'ouvrages ſuſpects que je n'ai certainement point faits. Je puis produire ces belles choſes à l'académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne.

J'ignore s'il ſe préſente quelque évêque ou quelque balayeur du collége de ſorbonne. Si on veut un homme de lettres, il me ſemble qu'il en faut un qui puiſſe ſervir la littérature et l'académie. Je

devine très-bien quelle eſt la ſouſcription dont vous me parlez, cela ſerait charmant. 1770.

L'aventure de l'archevêque de Toulouſe n'eſt que trop vraie, et vous ſerez très-bien de ſavoir s'il a eu des ordres ſupérieurs; c'eſt un myſtère qu'il faut abſolument éclaircir.

Permettez-moi d'embraſſer M. de *Condorcet* et vos autres amis.

LETTRE CXLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de décembre.

Je vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illuſtre maître, que le préſident *Debroſſes* eſt ſur les rangs pour l'académie, et qu'il a des partiſans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai vu que le nombre de ces partiſans eſt en effet conſidérable, et que nous ſommes menacés de cette plate acquiſition, ſi nous ne feſons pas l'impoſſible pour la parer. Or, vous ſaurez que le grand protecteur de ce plat préſident, eſt le doucereux *Foncemagne*, qui peut-être craindrait de vous déſobliger, s'il ſavait que vous ſerez offenſé d'un pareil choix. Je voudrais donc que vous en écriviſſiez, ſans dire de quelle part l'avis vous vient, M. d'*Argental*, intime ami de *Foncemagne*, et que M. d'*Argental* parlât à M. de *Foncemagne* de votre part. Vous auriez ſoin de mettre dans votre lettre

1770. quelque chose d'honnête pour *Foncemagne* qui en ſerait flatté, qui vraiſemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore auſſi vraiſemblablement que vous avez à vous plaindre du préſident *Debroſſes*. Il ſerait auſſi bon que vous en écriviſſiez fortement à l'abbé de *Voiſenon*, qui ſans cela pourrait être favorable au préſident, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui aſſure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du préſident *Hénault*.

Il paraît juſqu'à préſent que la place de *Moncrif* ſera pour *Gaillard*; encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il avait eues. Pour *la Harpe*, je vois clairement qu'il n'y faut pas penſer en ce moment, et que nous ne réuſſirions pas, ſi ce n'eſt peut-être à lui caſſer le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous ſauver d'un mauvais choix, c'eſt de prendre l'abbé *de Lille*, ou d'engager quelqu'un de la cour à ſe préſenter. Je ne déſeſpère pas que nous ne réuſſiſſions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illuſtre maître; écrivez à M. d'*Argental* et à l'abbé de *Voiſenon*, et ſur-tout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et ſerai juſqu'à la fin *tuus ex animo*.

LETTRE

LETTRE CXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

Je ſuis bien embarraſſé, vrai ami, vrai philoſophe. Si j'étais à Paris, je ferais le moulinet, mais des bords du lac Leman je ne peux rien. Vous ſavez ce que je vous ai écrit ſur *Marin;* quels bons ouvrages a-t-il fait, dira-t-on? Je réponds qu'il n'a pas fait les *Fétiches*, et qu'il eſt très-utile aux gens de lettres. Le préſident naſillonneur a fait les *Fétiches*, et mêmes *les Terres auſtrales*, et n'a jamais été utile à perſonne. Si j'écris au petit abbé, il ſe mettra à rire, montrera ma lettre, comme cela lui eſt arrivé plus d'une fois; ſi j'écris à d'*Argental*, il n'en parlera pas à *Foncemagne*, parce qu'il ne s'agit pas là de comédie: la ſeule reſſource eſt *de Lille*. Sa traduction des *Georgiques* de *Virgile* eſt la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'eſt un honnête homme. 1770.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque eſpèce de grand ſeigneur?

Vous avez bien remarqué ſans doute, dans l'édit du roi contre le parlement, ce qu'on dit de l'eſprit de ſyſtême. Il ſe trouve que les philoſophes ont gâté le parlement; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain, et qu'ils ſont l'unique cauſe de la guerre entre l'Angleterre et l'Eſpagne. N'eſt-ce

—— pas auſſi la philoſophie qui nous a pris nos ref-
1770. criptions ? Par ma foi, il n'y a de plaiſir à être philoſophe que comme le roi de Pruſſe, avec cent cinquante mille ſoldats.

Le roi philoſophe de Danemarck a-t-il fait ce qu'il diſait ? *Laleu* prétend que non, mais c'eſt que *Laleu* n'était pas apparemment au fait.

Parbleu je prends mon parti ; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de *Voiſenon* et à tous les gens de lettres intéreſſés à la choſe (*).

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de décembre.

CHER et digne philoſophe, c'eſt pour vous dire que je fais part à *Thomas* de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je ſouhaite que cet auteur des *Fétiches*, petit perſécuteur naſillonneur, n'ait point la place due aux *la Harpe*, aux *de Lille*, aux *Caperonnier*, à *Marin* même, qui peut rendre des ſervices aux gens de lettres ; mais tâchez que MM. *Duclos*, *Thomas*, *Marmontel*, *Saurin*, *Voiſenon*, gardent le ſecret. J'ai écrit à M. d'*Argental*, et j'ai prié de parler à *Foncemagne*, comme je vous

(*) Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de *Voltaire* renonçait au titre d'académicien, ſi on lui donnait le préſident *Debroſſes* pour confrère.

l'ai mandé, et même j'écrirai encore. Je crains bien que l'*infulatus* ne le ſache, et ne me joue un mauvais tour, mais il faut ſavoir mourir pour la liberté. 1770.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire, de la part du roi de la Chine.

Je vous prie de me mander ce que vous ſavez du roi de Danemarck.

Puiſque je ſuis en train de vous parler de rois, je vous avoue que *Catau* me néglige fort, et que le grand-turc ne m'a pas écrit un mot; vous voyez que je ne ſuis pas glorieux.

Je vous prie, mon très-cher ami, quand vous n'aurez rien à faire, de m'écrire tout avec toute la liberté de votre ſublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cauſe) chez *Marin*, ſecrétaire de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, et mettez ſimplement pour adreſſe, à *V*, *à Ferney*.

LETTRE CXLVII.

DE M. D'ALEMBERT,

A Paris, ce 21 de décembre.

J'ÉTAIS bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouſe n'était pas à beaucoup près auſſi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une perſonne de ſes amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'au-

teur. L'abbé *Audra* aurait pu ſe l'épargner ; il avait
1770. d'abord donné de lui-même ſa démiſſion, et l'avait envoyée à l'archevêque qui l'avait acceptée ; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement ni rien de ſemblable. Il a retiré cette démiſſion ; l'archevêque lui a rendu ſa parole comme il l'avait reçue, ſans même s'être preſſé d'en faire uſage ; car s'il ſe fût preſſé, l'abbé aurait pu avoir un ſucceſſeur avant ſes regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque ; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été profeſſeur, l'archevêque ſe ſerait tû malgré les clameurs. L'abbé a voulu reſter profeſſeur, il a preſque accuſé un des grands vicaires d'avoir approuvé le livre ; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement, et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni déſigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouſe, il a vu l'abbé, et lui a dit qu'il était impoſſible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux, pût être profeſſeur d'hiſtoire et de religion ; qu'il lui conſeillait de quitter, et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refuſé de quitter ; il a répondu qu'il en appellerait au parlement, ſi on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y oppoſait pas, et qu'il s'en tiendrait là, ſi le parlement le renvoyait dans ſa chaire ; mais que l'abbé prît garde de s'expoſer devant le parlement. Il y avait entre cette converſation et le mandement deux grands mois. Huit jours et plus ſe ſont écoulés ; au bout de ces huits jours il lui

pris une fièvre maligne dont il eſt mort. Il ſe
eut faire que le chagrin en ſoit la cauſe; mais 1770.
ous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui
tait en lui pour l'adoucir et le lui épargner
n partie; il lui a même épargné dans le fait, à
e qu'il aſſure, d'autres déſagrémens qu'on avait
oulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à
onner ſon mandement, en manquant à ſa parole,
n retirant ſa démiſſion, en voulant compromettre
n des grands-vicaires. L'archevêque, avant ce
:mps-là, avait réſiſté pour lui pendant un an aux
lameurs du parlement, des évêques, de l'aſſemblée
u clergé; à la fin on lui a forcé la main.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître,
ue l'archevêque de Toulouſe n'a fait, à l'égard
e l'abbé, que ce qu'il n'a pu ſe diſpenſer de faire.
Vous pouvez être bien sûr qu'il ne perſécutera
amais perſonne; mais il eſt dans une place et
lans une poſition où il n'eſt pas toujours le maître
le s'abandonner tout-à-fait à ſon caractère et à
es principes également tolérans. Je l'avais vu moi-
:même avant qu'il partît pour Toulouſe, et je puis
)ien vous aſſurer qu'il n'était rien moins que mal-
ntentionné pour l'abbé *Audra*. Ne vous laiſſez donc
)as prévenir contre lui, et ſoyez sûr, encore une
ois, que jamais la raiſon n'aura à s'en plaindre.
Nous avons en lui un très-bon confrère, qui ſera
:ertainement utile aux lettres et à la philoſophie,
)ourvu que la philoſophie ne lui lie pas les mains
)ar un excès de licence, ou que le cri général ne
'oblige d'agir contre ſon gré.

1770. Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'eſt ce plat et ridicule préſident *Debroſſes*, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaiſſent les égards qu'on vous doit, combien vous ſeriez offenſé d'un pareil choix.

Adieu, mon cher maître; priez DIEU *ne quid reſpublica detrimenti capiat*, et ne négligez pas au moins d'écrire ſur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le ſoient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Pruſſe vient d'envoyer deux cents louis pour la ſtatue, je l'apprends dans ce moment.

LETTRE CXLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

AH! mon cher ami, mon cher philoſophe, c'eſt une choſe bien cruelle, qu'un homme qui veut faire du bien ſoit obligé de faire du mal, parce qu'il eſt prêtre. Enfin l'abbé *Audra* en eſt mort, et c'eſt, je vous le jure, une très-grande perte pour les gens de bien; perſonne n'avait plus de zèle que lui pour la bonne cauſe.

Je paſſe le Rubicon, pour chaſſer le naſillonneur délateur et perſécuteur; et je déclare que je ſerai obligé de renoncer à ma place, ſi on lui en donne une. J'ai ſi peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Pruſſe vient d'envoyer ſa noble quote-part pour la ſtatue; vous avez mis apparemment Pruſſe pour Danemarck. La ſtatue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin. 1770.

Meſſieurs ont donc réſolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de *la Barre* ont donc pleuré. On ne juge donc plus de procès? les plaideurs ſeront réduits à la dure néceſſité de s'accommoder ſans frais? Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoye une épître au roi de Danemarck, afin qu'il faſſe pendant avec le roi de la Chine. C'eſt un grand ſoulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins.

Je vous prie, quand vous verrez madame *Necker*, de lui dire combien je lui ſuis attaché pour le reſte de ma vie.

Adieu, mon très-cher confrère.

LETTRE CXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de février.

MON très-cher philoſophe, avez-vous entendu parler de ce nouveau légiſlateur de la littérature, nommé *Clément*, qui juge à mort M. de *Saint-Lambert* et l'abbé *de Lille*? J'ai lu cet animal. J'admire ce ton déciſif que prennent aujourd'hui tous 1771.

LETTRE CLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

1771. Je crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il ne s'oppoſera point à M. *Gaillard*.

Vous devez avoir reçu, mon cher philoſophe, trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plutôt, tout devient difficile.

J'ai peur que l'Epître au roi de Danemarck ſur la liberté de la preſſe ne paraiſſe dans un temps bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en diſiez votre ſentiment, mais je tremble toujours de la laiſſer courir le monde.

Eſt-il bien vrai qu'on va reſtreindre le reſſort du parlement de Paris à l'île de France? ce pourrait être un grand bien: il eſt cruel de ſe ruiner pour aller plaider en dernier reſſort à plus de cent lieues de chez ſoi.

Je ne ſais comment je ſuis avec madame *Necker*, j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez-vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. de *Condorcet*?

Je vous embraſſe bien tendrement, mon très-cher philoſophe. Je ſuis bien malade. Eſt-il vrai que M. de *Mairan* ſe meure?

Il faut paſſer dans ma barque.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de mars.

MON cher philoſophe ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avait reçu trois volumes par la voie de *Marin*, je le prie inſtamment de vouloir bien m'en informer. Je haſarde enfin de lui envoyer l'épître au roi de Danemarck, avec un peu de proſe verſifiée adreſſée à lui-même. Ce n'eſt pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries, mais j'aime mieux m'égayer ſur les excrémens de la littérature, que ſur d'autres excrémens. 1771.

Je ſupplie mon cher philoſophe de ne donner aucune copie des fadaiſes à lui envoyées. Il peut les lire tant qu'il voudra à ſes amis, mais il ne faut pas mettre le public dans ſa confidence.

Voilà donc une quatrième place à remplir: donnez-la à qui vous voudrez; pourvu que ce ne ſoit pas à ce fripon de naſillonneur, je ſuis content. Demandez à *la Lande*, qui eſt voiſin de ſes terres, s'il n'eſt pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuſes. M. de *Condorcet* pourrait-il ſuccéder à M. de *Mairan!* il n'a rien fait, dira-t-on, tant mieux; nous avons plus beſoin de gens qui jugent, que de gens qui faſſent.

Je n'ai rien à dire ſur tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui; tout ce que je puis me permettre, c'eſt

de déteſter du fond de mon cœur les aſſaſſins du
1771. chevalier de *la Barre* juſqu'au dernier moment de ma vie ; c'eſt ainſi que je vous aimerai.

LETTRE CLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mars.

Je m'aperçois, mon cher philoſophe, que je reſſemble à *le Clerc de Montmerci*, je fais trop de vers. Je vois, à ma confuſion, que j'ai parlé deux fois des harpies, l'une dans l'épître au roi de Danemarck, l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoiſe :

Qui vous rendit chez vous puiſſans ſans être impies ?
Qui ſut de votre table, écartant les harpies,
Sauver le peuple et vous de leur voracité ?
Qui ſut donner une ame au public hébêté ?

Je mettrai à la place, ſi vous le trouvez bon :

Quelle main favorable à vos grandeurs ſuprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes ?
Et qui, du fond du puits tirant la vérité,
A ſu donner une ame au public hébêté ?

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers ſur la danoiſe, ſi mieux n'aimez en faire de meilleurs.

Voici une autre idée en proſe dont vous ferez

ce que vous croirez convenable; je m'en remets à vous. 1771.

J'ai été extrêmement content de l'édit; et à deux petites phrases près que j'ai trouvées un peu obscures, le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

LETTRE CLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

On me mande, mon cher ami, qu'on a élu *le Mière*; en ce cas, vous avez sans doute rengainé ma lettre en faveur du traducteur de *Virgile*, que je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, qne j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création des six parlemens ou conseils nouveaux. Non-seulement les jugemens en dernier ressort, au parlement de Paris, épuisaient les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner; mais les criminels qu'on transférait à Paris, du fond de l'Auvergne et du Limousin, coûtaient à l'Etat des sommes immenses. En un mot, cet édit me paraît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation; et puis d'ailleurs, vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*.

LETTRE CLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de mars.

1771. MON très-cher philoſophe, je penſe comme vous que le ſujet en queſtion ſerait excellent pour l'académie de Zug ou de Schaffouſe. Je n'avais jamais vu l'extrait baptiſtère du traducteur des *Georgiques*. N'eſt-il pas majeur? Nous avions plus d'un conſeiller au parlement qui décidait de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans; et, puiſque l'abbé de *Lille* a été en âge de traduire *Virgile*, il me ſemble qu'il était aſſez âgé pour être auprès du traducteur de *Milton*.

Je ne le connais point, encore une fois. Il ne ſaura point mes bonnes intentions. Je me bornais à être juſte; mais il me paraît que je ne ſuis qu'un franc provincial qui ne connaît pas le monde.

J'apprends, par un autre provincial qui eſt à Paris, qu'on m'attribue une petite feuille qui paraît ſur le parlement de Paris et ſur les conſeils ſouverains. Elle eſt, Dieu merci, d'un jéſuite qui eſt en Piémont; c'eſt le même qui fit *Il eſt temps de parler*, et *Tout ſe dira*.

Vous ſavez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris, et que j'approuve infiniment les ſix conſeils; mais aſſurément je ſuis bien loin de rien imprimer ſur de telles affaires.

Je ſuis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne ſe point commettre : cette ſituation eſt triſte. 1771.

Quant à votre triple bandeau, on a dû mettre :

Qui du triple bandeau vengea cent diadèmes.

et il m'a ſemblé qu'on diſait tous les jours la tiare pour le pape, et les diadèmes pour les rois. On venge le trône de l'autel ; ſi je me trompe, je paſſe condamnation.

Voici une autre querelle. Madame *Necker* me fait ſes plaintes amères de ce que *Pigal* veut me faire abſolument nu. Voici ma réponſe : Décidez de mon effigie, c'eſt à vous que je la dois ; c'eſt à vous de me donner un habit, ſi cela vous plaît. Soyez sûr que, vêtu ou non, je ſuis à vous juſqu'à ce que je ne ſois plus rien.

Adieu ; je n'ai jamais été ſi malade ; je ſuis aveugle et goutteux ; il faut ſupporter tous les maux du corps et de l'ame. Pour me conſoler, je vous demande en grâce de m'envoyer vos deux diſcours. En vérité, vous ſoutenez ſeul l'honneur de lettres, et je ne ſais point d'homme plus néceſſaire que vous.

LETTRE CLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 d'avril.

1771. MON très-cher philoſophe, je vous rends mille grâces des momens agréables que vous m'avez fait paſſer. J'ai entendu la lecture de vos deux diſcours, car il ne m'eſt pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un ſi triſte état, que me voilà un petit *Tirésie*, un petit *Oedipe*; et j'ai bien la mine de reſter aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

Je n'entendrai jamais rien dans les champs élyſées, où je compte bien aller, qui vaille votre dialogue entre *Deſcartes* et *Chriſtine*. Je ne ſais rien de plus beau que votre éloge du roi de Pruſſe. Il ne vous avouera pas tout le plaiſir qu'il aura eu d'être ſi bien peint par vous dans l'académie des ſciences, mais il le ſentira de toutes les puiſſances de ſon ame. Non, perſonne n'a rendu la philoſophie et la littérature plus reſpectables. Il n'y a peut-être à préſent que notre cour qui n'en ſente pas le prix; mais je lui pardonne, ſi elle établit en effet ſix conſeils pour rendre hardiment la juſtice, et ſi elle paye les frais que les pauvres diables de ſeigneurs de paroiſſe font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux réglemens du monde. Je ſerai attaché juſqu'à mon dernier

ſoupir

soupir à un ministre qui m'a fait beaucoup de bien. Je ne le ferai point de vœux à des corps qui ont fait du mal; et puis d'ailleurs, comment aimer une compagnie? on ne peut aimer que son ami ou sa maîtresse. 1771.

Adieu, mon cher ami; je vous recommande beaucoup le courage, et beaucoup de mépris pour le genre humain.

LETTRE CLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'avril.

SAGE digne d'un autre siècle, mon cher ami, vous voilà donc secrétaire perpétuel; c'est un titre que les secrétaires d'Etat n'ont pas. Il me semble qu'il y a une pension sur la cassette, attachée à cette place. M. de *Condorcet* m'apprend cette nouvelle. Je vous pardonne de ne m'en avoir rien dit; vous avez dû être un peu occupé.

Vous ne mettrez point dans les archives de l'académie le petit conte que je vous envoie pour vous égayer. On m'écrit que *Diderot* est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé: *Réflexions sur la jalousie.* Je n'en crois rien du tout; je l'aime et l'estime trop pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois? qui aurons-nous pour nouveaux confrères?

—— *La Harpe* a donné, dans le *Mercure*, une disserta-
1771. tion qui me paraît un chef-d'œuvre.

Je compte que ma lettre est pour vous et pour lui. J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale, amice.*

LETTRE CL

DE M. DE VOLTAIRE

27 d'avril.

Je ne sais pas ce qui arrivera, mon cher ami; mais goûtons toujours le plaisir d'avoir vu chasser les jésuites, etc. etc. *Et ego in interitu vestro ridebo vos et subsannabo*, dit la Sainte-Ecriture.

J'avais envoyé à la chambre syndicale, avec laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes d'un livre nouveau qui m'est venu d'Hollande, intitulé : Questions sur l'Encyclopédie, adressés à M. *Briasson*, pour les remettre à M. le marquis de *Condorcet*. Je ne sais si M. *Briasson* m'a rendu ce petit service; cela pouvait passer pourtant pour ma dernière volonté, car j'ai été très-malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux, et que je serai aveugle jusqu'à ce que je sois mort tout-à-fait.

Je viens de voir, ou plutôt de me faire lire, dans le *Journal encyclopédique*, l'épître au roi de Danemarck, non pas telle que vous l'avez, mais telle que je l'ai envoyée à ce monarque, avec un

petit bout de lettre qui accompagnait l'envoi. Cela vient ſurement de Copenhaque ; le mal eſt très-médiocre. 1771.

Pourriez-vous me dire quel eſt l'auteur d'un éloge de l'abbé *Trublet*, qui eſt dans le même *Journal encyclopédique* d'avril ? Ce journal-là ne beaucoup *ſ Dictionnaire encyclopédique.*

le gene-vous qu'on a déjà imprimé quatre tomes du *Dictionnaire* d'Yverdun, pluſieurs articles de M. *de la Lande* y paraiſſent à la lettre A. Mon état n'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander ſi on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de *Mairan* ?

Je voulais écrire aujourd'hui à M. de *Saint-Lambert*, mais je ne ſais ſi ma faibleſſe me le permettra.

Adieu, mon très-cher philoſophe ; j'ai bien peur que la philoſophie n'ait pas plus beau jeu que l'ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de ſe tenir tranquilles. Vous ſavez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé *Arnaud*. Si ce n'eſt pas à moi que l'abbé *de Lille* ſuccède quelque jour, j'applaudirai auſſi, car j'aime toujours les vers ; on meurt comme on a vécu.

LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de juin.

— Je ne sais plus, mon très-cher philosophe, com-
1771. ment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces Questions. Le paquet est tout prêt depuis près d'un mois; mais plus d'une route qui m'était ouverte auparavant, m'est aujourd'hui bouchée.

Vous ne connaissiez pas, sans doute, la comédie de l'*Homme dangereux*, lorsque, sur son titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez sollicité vivement sa représentation; c'était le plus sûr moyen de dégoûter l'auteur du théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève avec vos louanges, celles de *Vernet*, et même les miennes, se vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents personnes d'outragées; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il est singulier que cet ouvrage soit permis, et que l'*Encyclopédie* soit défendue.

Si vous voyez M. de *Schomberg*, je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché, à lui et à ses anciens amis. Mais, pour mes assassins, je leur soutiendrai toujours qu'ils ont tort; et je crois

que, dans le fond de son cœur, il sera de mon avis. 1771.

J'ai pensé mourir hier; c'est un état qui n'est pas si désagréable qu'on le croit; je souffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami; la vie est horrible sans la santé; mais, lorsqu'à la maladie il se joint une petite pointe de persécution, cet état n'est point plaisant.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de *Condorcet*. Soyez sûr que, tant que je vivrai, ma faculté de penser et de sentir, mon entéléchie sera entièrement à vous.

LETTRE CLX.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

Comme je suis quinze-vingt, mon cher philosophe, et que je n'ai pas grand soin de mes papiers, j'ai perdu une lettre de M. de *Condorcet*, par laquelle il me donnait une adresse pour lui envoyer les quatrième et cinquième volumes des Questions. Je vous prie de me rafraîchir la mémoire de cette adresse, car ma mémoire ne vaut pas mieux que mes yeux.

Il est fort à présumer, mon cher ami, que la philosophie sera peu respectée. Notre royaume n'est pas de ce monde. Cependant il est sûr qu'on tolérera votre grande *Encyclopédie* comme un objet

de commerce et de finances. Meſſieurs les auteurs
1771. ſeront, dans cette occaſion, protégés par meſſieurs les libraires, et je crois que meſſieurs les libraires donnent quelque argent à meſſieurs les commis de la douane des penſées. Nous ne jouons pas un beau rôle. Notre conſolation eſt d'écraſer des pédans barbares qui nous ont perſécutés. Ils ſont plus maltraités que nous, mais c'eſt la conſolation des damnés. Portez-vous bien, et riez du monde entier, c'eſt le parti le meilleur et le plus honnête.

Je vous embraſſe, mon cher ami, mais je ne peux pas rire pour le préſent. *V.*

LETTRE CLXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguſte.

MON cher ami, j'ai vu le deſcendant du brave *Crillon*, qui eſt venu avec le prince de *Salm*, tous deux inſtruits et modeſtes, tous deux très-aimables et dignes d'un meilleur ſiècle.

Quel homme de lettres donnerez-vous pour ſucceſſeur à un prince du ſang (*)? Il ſe préſente beaucoup de poëtes; ne faut-il pas donner la préférence à M. de *la Harpe* ou à M. *de Lille?*

Vous ſavez ce que c'eſt qu'un banneret, qu'à Berne on appelle banderet. Or le banderet de la république de Neuchâtel, ayant joint à ſa dignité

(*) M. le comte de *Clermont*.

celle d'imprimeur, ſefait une très-belle édition du *Syſtême de la nature*. Les dévotes de Neuchâtel, épriſes d'une ſainte rage, ſont venues brûler ſon édition. Le gonfalonier de la république a été obligé de ſe démettre de ſa charge; mais on ne lui a point fait d'autre mal; il n'en aurait pas été quitte à ſi bon marché dans Abbeville. 1771.

On a déjà ſix volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdun; perſonne ne la lit, mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de ſitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agitait la queſtion *de mathematicis ab urbe expellendis*.

Je ſuis tout étonné, moi malingre et aveugle, de vous dire des nouvelles du fond de ma ſolitude et de mon lit.

J'ai donné des paperaſſes pour vous à M. de *Crillon*.

Adieu, mon cher et grand philoſophe, que j'aimerai juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE CLXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de ſeptembre.

MON très-cher philoſophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de *Crillon* et de princes de *Salm* à la cour de France, et quelques rois de Pruſſe à l'académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlemens; mais

—— je ſuis sûr qu'aucun ne prêtera ſon miniſtère au
1771. rappel des jéſuites. S'ils reparaiſſaient, ce ne ſerait que pour être en horreur à la France ; et la philoſophie y gagnerait, bien loin d'y perdre. Nous aurions le plaiſir de voir les loups et les renards ſe mordre, et le petit troupeau des philoſophes ſerait en ſureté.

On dit que vous avez prononcé à l'académie un diſcours auſſi agréable qu'inſtructif. Ne permettrez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics ? Vous ne dites jamais que des vérités éloquentes ; il n'eſt pas juſte que nous en ſoyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre genre. C'eſt une apparition de notre Seigneur *Jéſus-Chriſt* dans une paroiſſe de l'évêché de Tréguier en Baſſe-Bretagne, et un diſcours qu'il a prononcé devant monſieur l'évêque ſur les péchés des Bas-Bretons ; le tout avec approbation et privilége. Cela eſt bien conſolant, et vaut aſſurément tous vos diſcours académiques.

Adieu, mon cher et reſpectable ami ; je ſuis toujours ſouffrant et aveugle. Si j'étais bas-breton, *Jéſus-Chriſt* m'aurait guéri ; mais je vois bien qu'il ne ſe ſoucie pas des Suiſſes.

LETTRE

LETTRE CLXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de ſeptembre.

MON cher ami, voici donc de quoi exercer la philoſophie. *La Harpe* perſécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de *Fénélon*; j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous ne direz que plus elle eſt abſurde, plus je la dois croire, et que c'eſt le cas du *credo quia abſurdum*. Cette extravagance aura-t-elle des ſuites? l'académie agira-t-elle? eſt-ce à l'académie qu'on en veut? la choſe eſt-elle ſérieuſe, ou eſt-ce une plaiſanterie? Je vous demande en grâce de me mettre au fait, cela en vaut la peine. 1771.

Nous avons ici madame *Dixneufans* (*) dont vous êtes le médecin. Elle a perdu de ſon embonpoint, mais elle a conſervé ſa beauté. Son mari nous a dit des choſes bien extraordinaires; tous deux ſont très-aimables; ils méritent de proſpérer, et ils proſpéreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonſoir, mon très-cher et très-grand philoſophe.

J'ajoute que *la Harpe* m'ayant preſſé très-vivement d'écrire à monſieur le chancelier, j'ai pris cette liberté, quoique je la croye aſſez inutile;

(*) Madame la comteſſe de *Rochefort*.

—— mais enfin je lui ai dit ce que je pensais sur les
1771. discours académiques, sur la sorbonne et sur l'*Encyclopédie*.

LETTRE CLXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 d'octobre.

Il n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil qui supprime le discours de *la Harpe*. Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Rheims. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la sorbonne, mais le syndic *Ribalier* s'y est opposé; il se souvient de l'affaire de *Marmontel*. L'académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne serait ni crié ni affiché; mais il est imprimé, et il a été donné à l'imprimerie royale à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que, de tous nos confrères de Versailles, M. le prince *Louis* est le seul qui ait servi l'académie dans cette occasion; les autres, ou n'ont rien dit, ou peut-être ont tâché de nuire. Voilà où nous en sommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver désormais, comme autrefois, les discours des prix par deux docteurs de sorbonne. Il y a quatre ans que nous avions cessé d'exiger cette approbation, par des raisons très-rai-

sonnables. 1°. Parce que, lorsqu'on annonça, dans une assemblée publique, que l'éloge de *Charles V* 1771. devait être ainsi approuvé, le public nous rit au nez, et nous le méritions bien. 2°. Parce qu'il y a des éloges, comme celui de *Molière*, qui auraient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens. 3°. Parce qu'il y en a, comme ceux de *Sulli*, de *Colbert*, où il faut parler d'autre chose que de théologie, et où l'approbation de deux docteurs de sorbonne ne mettrait point l'académie à couvert des tracasseries. 4°. Enfin, parce que ces docteurs abusaient scandaleusement du droit d'effacer ce qu'il leur plaisait; témoin l'éloge de *Charles V*, dans lequel ils avaient effacé tout ce qui était contraire aux prétentions ultramontaines, à l'inquisition, etc. Il faudra pourtant désormais se soumettre à ce joug; à la bonne heure. Je gémis et je me tais. Si on vous envoie l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'avaient pas pris la peine de lire le discours de *la Harpe*. Je sais que plus d'un évêque désapprouve fort cette condamnation; mais ils risqueraient trop à s'expliquer.

Adieu, mon cher ami; j'ai le cœur navré de douleur.

LETTRE CLXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

1771. MON cher et vrai philoſophe, vous aviez grand beſoin de cette philoſophie qui conſole le ſage, qui rit des ſots, qui mépriſe les fripons, et qui déteſte les fanatiques. Je vois que, par tous les réglemens qu'on a faits ſur les blés, on a preſque empêché les Velches de manger, et on s'efforce à préſent de nous empêcher de penſer. La perſécution va juſqu'au ridicule; et c'eſt le partage des Velches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon ſens, ainſi que contre la liberté. Que vous reſte-t-il pour votre conſolation? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce que vous penſez, quand les portes ſont fermées. Si vous aviez été en Ruſſie, on vous y aurait vu honoré, reſpecté et enrichi. Vous ſeriez, par-tout ailleurs qu'à Paris, l'ami des rois ou de ceux qui inſtruiſent les rois, et vous ſerez chez vous en butte aux bêtiſes d'un cuiſtre de ſorbonne, ou à l'inſolence d'un commis. C'eſt dans de telles circonſtances que le ſtoïciſme eſt bon à quelque choſe:

Virtus, repulſæ neſcia ſordidæ,
Intaminatis fulget honoribus.

Qui prendrez-vous donc pour ſuccéder à notre confrère le prince du ſang? Un philoſophe nous

ſerait plus utile qu'un prince ; mais où le trouver ? Gardez-vous bien de prendre un mauvais poëte ; c'eſt la pire eſpèce de toutes et la plus mépriſable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et ſur-tout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis ? 1771.

Voici de petites affaires parlementaires que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne ſoit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philoſophe ; je ne ſais comment vous envoyer le ſix et le ſeptième volume des Queſtions. Paris eſt une ville aſſiégée, où la nourriture de l'ame n'entre plus. Je finis comme *Candide* en cultivant mon jardin ; c'eſt le ſeul parti qu'il y ait à prendre.

Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE CLXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de novembre.

Je vous ai écrit, mon cher philoſophe, par monſieur *Bacon*, non pas *Bacon* de Vérulam, mais *Bacon* ſubſtitut du procureur général, et pourtant philoſophe.

J'ai demandé à *Marin* ſi je pouvais vous faire tenir par lui le ſix et ſeptième volume des rogatons alphabétiques, que je vous prie de mettre dans votre

—— bibliothéque, ſans avoir l'ennui de les lire; il ne
1771. m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame *le Gendre*, ſœur de M. *Hénin* notre réſident. Cela fera nombre parmi vos livres; ce n'eſt qu'un hommage que je mets à vos pieds.

Il paraît un ouvrage très-curieux et très-bien fait, intitulé l'*Hiſtoire critique de Jéſus-Chriſt*. Il n'eſt pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève; mais auſſi il n'eſt pas aiſé d'en faire paſſer en France. DIEU me préſerve de ſervir à répandre cet ouvrage abominable, capable de deſſécher toutes les ſemences de la religion chrétienne dans les conſciences les plus timorées! Je ne l'ai lu qu'avec une ſainte horreur, et en feſant des ſignes de croix à chaque ligne.

Il paraît encore deux autres petits livres qui ſont des canons de douze livres de balle, tandis que l'*Hiſtoire critique* eſt une pièce de vingt-quatre. L'un eſt l'*Examen des prophéties*, et l'autre l'*Eſprit du judaïſme*. On nous en fait craindre encore pluſieurs autres de mois en mois. *Belzébuth* ne ſe laſſe point de perſécuter les fidelles. Nous touchons aux derniers temps, ſans doute.

L'expulſion des jéſuites annonce la fin du monde, et nous allons voir inceſſamment paraître l'*Antechriſt*. Je me prépare pour cette grande révolution, puiſque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant, je vous embraſſe le plus tendrement du monde, avec vénération et amour.

LETTRE CLXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de novembre.

JE ne ſais, mon cher maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre letrre du 19 d'octobre, et le paquet qui y était joint. J'ai lu le beau Diſcours d'*Anne du Bourg*, qui ne corrigera point les fanatiques, mais qui du moins rendra le fanatiſme odieux; les *Pourquoi* auxquels on ne répondra point, parce qu'il n'y a point de bonne réponſe à y faire que de réformer les Velches qui reſteront velches encore long-temps; et la *Mépriſe d'Arras* qui me paraît bien modeſtement appelée *mépriſe*, et qui n'empêchera point que les ſucceſſeurs de ces aſſaſſins, auſſi fanatiques, plus ignorans et plus vils, ne faſſent ſouvent des *mépriſes* pareilles, ſans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ſe qui ſe paſſe dans ce bas monde, je voudrais aller tirer le père éternel par la barbe, et lui dire, comme dans une vieille ſarce de la paſſion : *Père éternel, quelle vergogne*, etc. Je ſuis navré et découragé. Je finirai, et je crois bientôt, par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les ſottiſes qui ſe diſent, et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne, et par trouver que tout ira bien quand j'aurai bien digéré et bien dormi. Je vous en ſouhaite autant, mon cher ami. Je fais du genre-humain deux parts, l'oppri- 1771.

mante et l'opprimée; je hais l'une et je mépriſe
1771. l'autre. Que ne ſuis-je au coin de votre feu pour épancher mon cœur dans le vôtre! je ſuis bien sûr que nous ſerions d'accord ſur tous les points.

Il y a ici un abbé *du Vernet*, bon diable, zélé pour la bonne cauſe, et votre admirateur enthouſiaſte depuis long-temps, qui ſe propoſe d'élever à votre gloire, non pas une ſtatue, comme *Pigal*, mais un monument littéraire, et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à Ferney. Je vous demande vos bontés pour lui, et j'eſpère que vous l'en trouverez digne.

C'eſt ſamedi prochain 23 que nous donnerons un ſucceſſeur à ce prince dont le nom a ſi ſtérilement chargé notre liſte. Je ne vous réponds pas que nous ayons un bon poëte; nous en aurions un et même deux ſi j'en étais cru; mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête, et qui prenne intérêt à la cauſe commune. C'eſt à peu-près tout ce que nous pouvons faire dans les circonſtances préſentes, et vous penſeriez de même, ſi vous voyiez de près l'état des choſes. Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de novembre.

MON cher philoſophe, je vous envoie ce rogaton qui ſort de la preſſe. Il y a quelques articles qui pourront vous amuſer. Vous n'avez pas été content de *Memnius*, car vous n'en dites mot. Il me paraît clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelligence : et par les imperfections et les misères de cette nature, il me paraît que cette intelligence eſt bornée : mais la mienne eſt ſi prodigieuſement bornée, qu'elle craint toujours de ne ſavoir ce qu'elle dit ; elle reſpecte infiniment la vôtre ; elle gémit comme vous ſur bien des choſes ; elle vous eſt tendrement attachée. *V.* 1771

Fin du Tome ſecond.